



HAL
open science

Tripoli 1911 : Refaire la guerre. Reportage, italophilie, violences coloniales et représentations médiatiques de la guerre “ italo-turque ”

Justin Bac-David

► **To cite this version:**

Justin Bac-David. Tripoli 1911 : Refaire la guerre. Reportage, italophilie, violences coloniales et représentations médiatiques de la guerre “ italo-turque ”. Sciences de l’Homme et Société. 2017. dumas-01695640

HAL Id: dumas-01695640

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01695640v1>

Submitted on 29 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Tripoli 1911 : Refaire la guerre

*Reportage, italophilie, violences coloniales et
représentations médiatiques de la guerre « italo-
turque »*

Mémoire de Master 1 « Sciences humaines et sociales »

Mention : Histoire

Parcours : Histoire culturelle, politique et des échanges internationaux

Sous la direction de M. Sylvain Venayre

Année universitaire 2016-2017

Déclaration sur l'honneur de non-plagiat

Je soussigné Bac-David Justin, déclare sur l'honneur :

- être pleinement conscient que le plagiat de documents ou d'une partie d'un document publiés sur toutes formes de support, y compris l'Internet, constitue une violation des droits d'auteur et un délit de contrefaçon, sanctionné, d'une part, par l'article L335-2 du Code de la Propriété intellectuelle et, d'autre part, par l'université ;

- que ce mémoire est inédit et de ma composition, hormis les éléments utilisés pour illustrer mon propos (courtes citations, photographies, illustrations, etc.) pour lesquels je m'engage à citer la source ;

- que mon texte ne viole aucun droit d'auteur, ni celui d'aucune personne et qu'il ne contient aucun propos diffamatoire ;

- que les analyses et les conclusions de ce mémoire n'engagent pas la responsabilité de mon université de soutenance ;

Fait à : Grenoble

Le : 24 juin 2017

Signature de l'auteur du mémoire :

Remerciements

J'adresse mes remerciements à M. Sylvain Venayre pour sa disponibilité et ses conseils.

J'adresse également mes remerciements à Florent Lenoir et Olivier Chapuis ainsi qu'à Yurani Lamandé, Aurélie Jacquier-Roux et Frédéric Bac-David pour leur aide quotidienne, morale et matérielle, à la réalisation de ce mémoire.

Sommaire

| | |
|--|-----|
| Introduction | 6 |
| Première partie : | 18 |
| Trois correspondants de guerre italophiles | 18 |
| Chapitre I : | 19 |
| Un discours, trois expériences | 19 |
| 1. Chéreau : faire remonter l'estime de l'Italie dans l'opinion européenne : | 21 |
| 2. Bevione : défendre le projet nationaliste italien à tout prix : | 26 |
| 3. Carrère : un amoureux de l'Italie au discours italophile modéré : | 31 |
| Chapitre II : | 39 |
| La couverture médiatique d'un conflit lointain | 39 |
| 1. Essor du journalisme et de la presse d'information : | 40 |
| 2. Les « grands reporters », une élite journalistique façonnée par les transformations de la presse écrite : | 44 |
| 3. La place de la guerre « italo-turque » dans Le Matin, Le Temps et La Stampa : | 51 |
| Chapitre III : | 58 |
| Informations manipulées, informations tronquées | 58 |
| 1. Le reporter et la censure italienne : | 59 |
| 2. Parti pris et manque d'objectivité : | 67 |
| 3. Le témoignage de la chose vue comme vérité absolue ? | 73 |
| Deuxième partie : | 79 |
| Le reporter italophile face à la violence italienne | 79 |
| Chapitre IV : | 80 |
| La mise en place et l'exercice de la violence dans les reportages italophiles : | 80 |
| 1. Les révoltes arabes des 23 et 26 octobre 1911 : point de départ de la violence : | 81 |
| 2. La réaction des correspondants italophiles face à la mise en place d'une violente répression : | 87 |
| 3. Les pendaisons en place publique du mois de décembre 1911 : | 95 |
| Chapitre V : | 103 |
| Contre-poids au discours italophile : l'indignation et la campagne anti-italienne | 103 |
| 1. Rupture entre correspondants à Tripoli et premières dénonciations de la violence italienne : | 105 |
| 2. L'Humanité : un quotidien français engagé dans la campagne de dénonciation des atrocités italiennes : | 111 |
| 3. Le socialisme comme vecteur politique de l'opposition à la guerre et à la violence : ... | 120 |
| Chapitre VI : | 125 |
| Justifier la violence | 125 |
| 1. Inverser la tendance : les atrocités commises contre les soldats italiens : | 127 |
| 2. La trahison arabe, source de nécessaires représailles : | 133 |
| 3. La guerre « italo-turque », un conflit colonial comme les autres : | 139 |
| Troisième partie : | 143 |
| Les représentations véhiculées | 143 |
| et la figure de l'envoyé spécial italophile | 143 |
| Chapitre VII : | 144 |
| Les représentations véhiculées par les articles des correspondants italophiles : | 144 |
| 1. Les représentations médiatiques de l'armée italienne : | 146 |
| 2. Les représentations médiatiques de l'ennemi de l'Italie : entre diabolisation et dénigrement : | 152 |
| 3. Les représentations illustrées et photographiques de la guerre « italo-turque » dans la presse française : | 158 |
| Chapitre VIII : | 171 |
| La représentation héroïque du reporter de guerre : | 171 |

| | |
|--|-----|
| Jean Carrère, de journaliste à icône nationale en Italie : | 171 |
| 1. Menaces et agression de Jean Carrère à Tripoli : | 172 |
| a) L'image de Jean Carrère dans le milieu journalistique français avant son agression : | 172 |
| b) « L'attentat » contre Jean Carrère décrit par la presse française et italienne : | 174 |
| 2. La figure de Jean Carrère comme icône nationale en Italie dans les représentations médiatiques : | 179 |
| Conclusion..... | 187 |

Introduction

J'avais l'intention de ne pas vous parler de la guerre immédiatement. D'ailleurs la guerre, je n'y croyais pas parce qu'il est impossible d'y croire dans un pays de rêve comme celui-ci. Je voulais auparavant vous dire mes impressions. Les coups de canons m'ont sollicité trop tôt. Je débarquais hier soir, malheureusement après l'importante action de la journée. Je n'ai pu résister au désir d'aller sur les lignes aujourd'hui, et ce que j'ai vu m'a édifié¹.

Dans les dernières décennies du XIXe siècle, la presse écrite se développe considérablement en Europe du fait de multiples facteurs techniques, économiques, politiques et sociaux. Cet essor de la presse diversifie, professionnalise et hiérarchise les activités liées au journalisme. Ainsi, entre les années 1870 et 1914 les rédactions de journaux augmentent considérablement leur nombre d'employés et les métiers journalistiques se spécialisent de manière croissante². En plus de ce gonflement, les rédactions de presse se hiérarchisent en groupes plus ou moins importants, allant du patron de presse qui gère économiquement le journal aux « petits » journalistes, fait-diversiers et rubricards³.

Parmi ces différentes activités journalistiques qui émergent durant « l'âge d'or » de la presse entre les années 1870 et le début de la Première Guerre mondiale, se développe le grand reportage. Élites du journalisme, les grands reporters se rendent sur les lieux de conflits en Europe, en Asie ou encore en Afrique afin de couvrir des guerres, bien souvent coloniales, et d'en transmettre l'actualité dans les colonnes de leurs journaux. Ces grands reporters se distinguent, dans un monde du journalisme en plein essor, des « petits reporters » par le caractère international de leur activité. Le danger qu'ils encourent ainsi que le caractère lointain des événements qu'ils couvrent rendent leur figure prestigieuse au sein des représentations collectives de la fin du XIXe et des débuts du XXe siècle.

Calqué sur un modèle anglo-saxon, le reportage se développe autour de l'idée d'une information brève, sèche, allant à l'essentiel de l'information. Cependant, en France, il garde

¹ Gaston Chérau, *Le Matin*, 30 novembre 1911

² FEYEL Gilles, *La presse en France des origines à 1944 : histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 2007 (2^e édition)

³ *Ibid.*

une rédaction proche de la littérature ce qui en fait sa singularité⁴.

Cette période d'essor et de forte croissance de la presse durant laquelle apparaît la figure du reporter de guerre est également celle du colonialisme contemporain. Tout au long du XIXe siècle les puissances impériales européennes se partagent ainsi la presque totalité des espaces asiatiques, africains et océaniques⁵. Cette période, chronologiquement continue, est constituée de phases d'accélération dans cet impérialisme colonial, ainsi, entre les années 1880 et 1890 les puissances européennes se partagent la quasi-totalité du territoire africain⁶. Cette nouvelle phase d'impérialisme colonial se distingue de l'ancien régime colonial de l'époque moderne par le caractère discontinu des empires conquis en Afrique ou en Asie, mais également du fait de l'apparition d'un nouvel impérialisme plus informel, qui ne passe pas toujours par une appropriation territoriale⁷.

Certaines puissances européennes arrivent également plus tardivement que d'autres dans la course à l'impérialisme et n'ont d'autres choix que de s'insérer dans les territoires laissés disponibles⁸. C'est ainsi le cas de l'Italie, qui, par son unification tardive en 1861 n'a d'autre choix que de lancer sa phase d'impérialisme colonial bien après les Empires britanniques ou français. Avec l'arrivée de Crispi à la tête du jeune gouvernement italien en 1887 une première phase d'expansion coloniale italienne s'ouvrait en Afrique orientale. En Érythrée, Crispi crée la première colonie italienne et obtient un protectorat sur toute la côte orientale de l'Afrique en 1887, donnant naissance à la Somalie italienne⁹. Les italiens échouent cependant en Éthiopie avec la bataille d'Adoua le 1^{er} mars 1896 marquant l'indépendance du pays et la fin de l'ère Crispi¹⁰.

Au début du XXe siècle, la Péninsule se détourne ainsi de ses ambitions coloniales en Afrique orientale pour porter celles-ci vers la méditerranée. Au congrès de Berlin en 1878 les grandes puissances se réunissent afin de discuter du partage d'un Empire Ottoman sur le déclin. En compensation de son soutien à l'occupation anglaise de Chypre, la France obtient ainsi des droits sur la Tunisie¹¹. Ainsi, l'Italie revint du congrès de Berlin les mains vides et sans espérer

⁴ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *La Civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Nouveau Monde éditions, 2011 p.633

⁵ SINGARAVELOU Pierre (sous la dir.), *Les Empires coloniaux, XIXe – XXe siècle*, Paris, Points, 2013 p. 37

⁶*Ibid.*

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.*

⁹ WESSELING Henri, *Le partage de l'Afrique. 1880-1914*, Paris, Gallimard, 2002 p. 459-460

¹⁰*Ibid.* p. 466

¹¹*Ibid.* p. 43

pouvoir intervenir en Tunisie, pays qu'elle convoitait du fait de sa proximité avec la Péninsule et d'une forte population émigrée italienne.

En compensation, les regards italiens se tournèrent vers la Tripolitaine et la Cyrénaïque, alors provinces ottomanes. Le rapprochement diplomatique franco-italien de la fin du XIXe siècle permis alors, par une série de conventions et de déclarations d'obtenir un soutien français à la colonisation italienne de la Tripolitaine¹².

C'est ainsi et par le jeu de la diplomatie internationale, que l'Italie fit progressivement valoir ses droits sur la Tripolitaine. Le souvenir de l'échec de Crispi en Éthiopie et la volonté de s'imposer sur la scène internationale et de s'insérer dans le jeu des puissances impériales européennes poussa, en 1911 le jeune parti nationaliste italien à mettre en place une vaste campagne de propagande en faveur de l'idée d'une expédition coloniale italienne en Tripolitaine, largement soutenue par la grande presse d'information¹³.

L'efficacité de cette campagne et des arguments nationalistes, relayés par une grande presse quotidienne italienne dont le rôle dans la popularité de l'idée d'une expansion coloniale en Tripolitaine a été prépondérant, poussa ainsi le gouvernement italien et son Président du Conseil Giovanni Giolitti à déclarer la guerre à l'Empire Ottoman le 29 septembre 1911 et à envahir la Tripolitaine le 3 octobre 1911 initiant ainsi ce que la presse française nomma la « guerre italo-turque. »

L'apparition de ce conflit colonial tardif constituait ainsi un événement d'actualité à ne pas manquer pour la grande presse quotidienne d'information italienne mais également française, anglophone ou germanophone. Le contexte d'essor de la presse écrite poussa les rédactions des grands journaux européens ou américains à envoyer des grands reporters sur le « théâtre de la guerre » pour couvrir l'événement et ainsi rendre compte rapidement des dernières nouvelles de Tripoli dans les colonnes des journaux. De nombreux journalistes italiens et étrangers investissent ainsi Tripoli quelques jours avant le bombardement de la ville et sa prise par la marine italienne le 3 octobre 1911¹⁴.

La combinaison d'un essor de la presse et de l'éclatement de ce conflit opposant l'Italie à

¹² MARTEL André, *La Libye 1835 – 1990. Essai de géopolitique historique*, Presse universitaire de France, 1991 p. 64

¹³ DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988 p. 51

¹⁴ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 134

l'Empire Ottoman dans un contexte plus large d'impérialisme colonial crée ainsi les conditions à l'arrivée de reporters de guerre sur les côtes de l'actuelle Libye à la fin de l'année 1911.

Notre étude porte ainsi sur les reportages de trois des ces hommes, débarqués à Tripoli dans le but de rendre compte d'un conflit colonial tardif dans les colonnes des journaux européens et américains. Il s'agit de Giuseppe Bevione, correspondant italien pour le journal turinois *La Stampa*, caractérisé par une proximité avec le parti nationaliste italien et le rôle important du journal avec lequel il collabore dans la campagne médiatique ayant poussé Giolitti à intervenir en Tripolitaine ; Jean Carrère, d'abord correspondant à Rome pour le journal français *Le Temps* avant d'être envoyé en Tripolitaine afin de couvrir la guerre « italo-turque » ; Gaston Chérau, correspondant du journal *Le Matin*, envoyé tardivement en Tripolitaine par une rédaction ouvertement favorable à la colonisation italienne de la Libye, dans le but de redorer l'image de l'Italie ternie par la mise en place d'une violente répression à Tripoli au mois de novembre 1911.

Les récits de guerre de ces trois protagonistes comportent ainsi un point commun essentiel, ils se veulent tous très favorables à l'expédition coloniale italienne. Nous qualifierons ainsi le point de vue véhiculé par ces trois hommes d'italophile, signifiant la présence marquée dans leurs reportages d'une volonté de défendre le projet colonial italien en Tripolitaine et en Cyrénaïque. Cependant, si ces trois hommes véhiculent, par leurs reportages respectifs, une image positive du conflit, leurs parcours, leurs expériences et leurs objectifs en Tripolitaine diffèrent. Il est ainsi intéressant d'étudier ces trois reportages de guerre, ces trois représentations d'un conflit colonial dans la presse française et italienne qui se rejoignent en un point, celui de l'italophilie, mais dont les procédés, les opinions et les ambitions rédactionnelles diffèrent.

Cette étude porte sur les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1911. Si il s'agit d'une période courte, celle-ci est justifiée par différents points. Il s'agit tout d'abord des quelques mois durant lesquels la guerre « italo-turque » se joue. Si le conflit dure jusqu'à la signature du traité de paix d'Ouchy le 18 octobre 1912, les principaux événements se déroulent entre les mois de septembre et décembre 1911. En effet, au début de l'année 1912, le conflit armé s'estompe laissant place aux négociations diplomatiques¹⁵. Ce premier élément constitue ainsi l'un des principal point de justification de l'utilisation d'une période courte pour cette étude. Le second élément résulte dans la délimitation chronologique des reportages de Chérau, Bevione et Carrère. Tous sont compris entre les mois de septembre et décembre 1911, exception faite du

¹⁵FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *A fendre le cœur le plus dur*, Paris, Inculte, 2015 Postface de Pierre Schill p.

reportage de Giuseppe Bevione qui continue son activité de reporter en Tripolitaine au cours de l'année 1912 mais dont les articles sur cette période comportent moins d'intérêt du fait du peu d'événements militaires et de l'absence d'écrits des deux autres protagonistes.

Les principaux événements de la guerre « italo-turque » en Tripolitaine sont ainsi concentrés sur ces quelques mois de la fin de l'année 1911. Il convient donc de faire un bref rappel chronologique de ces événements afin de mieux saisir les récits du conflit des trois reporters étudiés ici.

Poussés par la campagne de propagande nationaliste et médiatique qui rendent l'idée d'une colonisation de la Libye extrêmement populaire en Italie, Giolitti et son ministre des affaires étrangères di San Giuliano déclarent la guerre à l'Empire ottoman le 29 septembre 1911 à la suite d'un ultimatum envoyé par Rome et refusé par la Porte le 27 septembre 1911. Cet ultimatum, contient le prétexte à l'occupation des deux provinces de Libye : la protection des ressortissants et la défense des intérêts économiques italiens à Tripoli mis en périls par la gestion ottomane de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque¹⁶.

Le 3 octobre 1911, la marine italienne bombarde et conquière la ville de Tripoli sans grande résistance de la part de l'armée turque. Cette première phase du conflit permet ainsi aux italiens de contrôler le littoral tripolitain et d'installer les lignes de front autour de l'oasis de Tripoli.

Les 23 et 26 octobre 1911 les troupes italiennes subissent des attaques conjointes de l'armée turque et des populations arabes de Tripoli et de son oasis, démontrant le refus de l'occupation italienne de la part des Tripolitains. Ces « révoltes arabes » donnent lieu à la mise en place d'une répression immédiate, violente, durant laquelle des milliers de Tripolitains sont exécutés, perquisitionnés ou déportés vers des îles italiennes. La violence de la répression et les atrocités commises sont ainsi dénoncées par plusieurs correspondants de guerre anglophones ou germanophones, entraînant une vaste campagne médiatique de dénonciation des atrocités italiennes dans toute l'Europe et se transformant en véritable campagne anti-italienne dans le monde musulman¹⁷. La position et le traitement de cette violence par les correspondants italophiles que sont Bevione, Chéreau et Carrère ainsi que leur réaction face à cette forte opposition médiatique constituent ainsi un élément central de cette étude.

¹⁶*Ibid.* p. 78

¹⁷ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 104

Deux événements sont enfin à noter dans cette description des grandes lignes du conflit. D'abord la conquête de Sidi Messri le 26 novembre 1911, un mois après la seconde révolte arabe qui avait eu lieu dans cette même localité et ensuite la conquête de la position d'Aïn-Zara, un camp turc aux portes du désert. Ces deux batailles permirent ainsi aux troupes italiennes de prendre totalement le contrôle de la périphérie de Tripoli et d'éloigner la menace turco-libyenne de l'oasis ceinturant la ville¹⁸.

Tout au long du mois de janvier 1911 la répression italienne continua, prenant une forme moins anarchique mais tout aussi violente. De nombreuses pendaisons en place publique furent organisées à Tripoli dans le but d'affirmer la domination italienne en Tripolitaine et de dissuader les populations locales de se révolter à nouveau contre cette autorité.

Au début de l'année 1912 les conflits armés s'estompent en Tripolitaine et les italiens profitent du soutien croissant des puissances européennes, cherchant une issue pacifique à ce conflit par crainte d'un embrasement des Balkans et d'un conflit mondial¹⁹.

Voici donc les quelques grandes batailles et événements de la guerre « italo-turque » concentrés sur les trois mois de la fin de l'année 1911. Cette étude porte essentiellement sur les événements du conflit survenu en Tripolitaine, car très peu de reporters ont eu accès à la Cyrénaïque, province dans laquelle les troupes italiennes font face à une plus forte résistance et dont l'accès fut rapidement fermé aux journalistes par les autorités italiennes. Chéreau et Bevione ont ainsi réalisé la totalité de leurs reportages en Tripolitaine et seul Carrère est allé couvrir la prise de Benghazi à la fin du mois d'octobre avant de se faire expulser de Cyrénaïque au bout de quelques jours seulement.

Se pose alors la question des rapports entre le journaliste et l'événement qu'il couvre. Le reportage de guerre est-il le témoignage brut d'un événement ? Le reporter est-il simplement observateur du conflit ou en est-il également acteur, de part ses prises de positions plus ou moins implicites mais également de part sa figure et sa crédibilité ? Les reportages de ces trois hommes, part leur nature très orientée mais également par les difficultés rencontrées, interrogent ainsi sur l'authenticité des informations transmises. Quelle est la légitimité de ces informations, transmises par des journalistes dont la vision du conflit est altérée par une apparente subjectivité mais également par d'autres facteurs tels que la censure et les obligations rédactionnelles ?

¹⁸ LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, Grenoble, trad. Ellug 2014 p.132

¹⁹FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *op. cit.* p. 81

Quelle est la valeur d'un reportage tel que ceux réalisés par Chéreau, Bevione ou encore Carrère et quels en sont les impacts dans les représentations collectives d'un conflit lointain et controversé ?

Les sources utilisées apportent ainsi des éléments de réponse à ces questionnements. Pour se faire, il faut étudier la totalité des articles des trois correspondants de guerre, publiés dans la presse entre les mois de septembre et de décembre 1911. Ces ensembles d'articles et de dépêches constituent ainsi les reportages respectifs de chacun. Le corpus de sources utilisé pour cette étude est composé d'une totalité de 130 articles de presse parus dans *La Stampa*, *Le Temps* et *Le Matin* entre le 27 septembre 1911 et le 29 décembre 1911. Le reportage de Chéreau est composé de 13 articles, celui de Carrère de 21 articles et celui de Bevione, le plus fourni, de 88 articles.

Afin d'étudier l'opposition à ce conflit dans la presse française à la suite de la mise en place de la répression italienne, le corpus est également composé de 41 articles publiés entre le 24 octobre et le 31 décembre 1911 dans *L'Humanité*, principal force médiatique d'opposition à la guerre et à la colonisation dans le paysage de la presse française.

Le corpus de source concernant Jean Carrère est également composé de 7 articles publiés dans *Le Temps* au mois de décembre 1911, qui ne sont pas signé de la main du reporter français mais qui évoquent l'agression dont celui-ci est victime à Tripoli et décrivent l'engouement populaire que cet événement crée en Italie.

Enfin, afin de rendre compte des représentations de la guerre « italo-turque » et des figures des différents acteurs du conflit dans les représentations collectives en France, 10 photographies et illustrations publiées dans les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien* entre les mois de septembre et de décembre 1911, complètent ce corpus.

Afin de constituer celui-ci, différents outils d'archivage de la presse des débuts du XXe siècle ont été utilisés et principalement le site internet *Gallica*, mis en place par la bibliothèque nationale de France, qui permet d'avoir accès à la totalité des archives de la presse française de l'époque. Les articles de journaux français ont ainsi été consultés sur ce site. Afin de les sélectionner, différents mots-clés ont été utilisés dans le moteur de recherche de celui-ci. Pour restituer l'ensemble des articles publiés par Carrère et Chéreau dans *Le Temps* et *Le Matin* entre les mois de septembre et décembre 1911, nous avons utilisé les mots-clés « Jean Carrère » et « Gaston Chéreau » dans le moteur de recherche de Gallica, après avoir sélectionné les journaux

respectifs des deux reporters et l'année étudiée. Nous avons ensuite sélectionné les articles signés ou parlant des deux reporters, publiés dans la période étudiée.

Gallica a également été utilisé pour rassembler les illustrations publiées dans les suppléments illustrés du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*. Pour cela, nous avons sélectionné l'année 1911 de ces suppléments puis regardé quelles illustrations portaient sur le conflit dans les éditions des mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1911. Du fait du caractère hebdomadaire de ces suppléments aucun mot-clé n'a été utilisé, chaque édition a été examinée afin de constituer l'ensemble de 10 illustrations et photographies portant sur la guerre « italo-turque » publiées dans ces journaux.

Pour rassembler la totalité des articles de Bevione sur la guerre « italo-turque » nous avons utilisé le site *archiviolaStampa.it* qui est un site d'archivage du journal italien *La Stampa*. Nous avons ainsi tapé dans le moteur de recherche le mot-clé « Giuseppe Bevione » puis sélectionné l'année souhaitée dans la frise chronologique du site. Enfin, nous avons sélectionné la totalité des articles signés par le reporter italien entre les mois de septembre et de décembre 1911.

L'étude de l'ensemble de ces sources permet d'avoir non seulement l'aperçu de la vision du conflit véhiculée par les trois reportages des correspondants étudiés ici, mais également de nuancer cette vision par les sources de *L'Humanité* qui proposent un aperçu de la vision contestataire à propos de la guerre « italo-turque » que l'on pouvait trouver dans une grande partie des médias anglophones et germanophones de l'époque. L'utilisation des illustrations et photographies, quant à elle, permet de constater des représentations illustrées de la guerre que l'on pouvait voir dans la presse illustrée de l'époque, démontrant bien souvent les représentations véhiculées à l'écrit par Bevione, Carrère et Chéreau. Ce corpus de source apporte ainsi le regard italoophile de ces trois hommes sur ce conflit, contrebalancé par la contestation d'un journal socialiste français, apportant une représentation opposée de celui-ci. Cela permet ainsi de comprendre le fait que les reportages de Bevione, Carrère et Chéreau n'apportent pas une vision authentique de la guerre « italo-turque » mais seulement un point de vu, une représentation parmi d'autres véhiculée dans la presse italienne ou française.

Cette étude se positionne ainsi au croisement de deux thématiques historiographiques principales. Le premier champ historiographique traité par ce mémoire est celui de l'impérialisme colonial contemporain. Cette historiographie est riche en travaux généraux,

citons pour exemple *Les Empires coloniaux, XIXe – XXe siècle*, dirigé en 2013 par Pierre Singaravélou²⁰. D'autres ouvrages généraux ont été utilisés lors de cette étude tels que celui de Jacques Frémeaux, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, publié en 2010 ou encore *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850 – 1960*, sous la direction d'Isabelle Surun, publié en 2012²¹. Ces travaux généraux sur les conquêtes coloniales contemporaines, permettent de mieux comprendre cette phase coloniales contemporaine, ses enjeux, les modes de conquêtes et d'appropriation territoriales, les relations entre conquis et conquérants et ont également été utilisés dans le cadre d'une réflexion générale sur le sujet des violences coloniales.

À cette historiographie générale sur la thématique coloniale, s'ajoute également des ouvrages traitant particulièrement de l'impérialisme colonial italien. Si l'historiographie du colonialisme italien est particulièrement riche pour la période fasciste et les colonies italiennes d'Afrique orientale, elle l'est beaucoup moins au sujet de la période Giolittienne et de la colonisation italienne en méditerranée. Selon Colette Dubois, les principaux ouvrages concernant cette période privilégient les relations diplomatiques internationales, laissant de côté le cas particulier italien considéré comme étant le « parent pauvre de la recherche²². »

Ainsi, dans les années 1960-1970, seul l'ouvrage de Jean-Louis Miège, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, paru en 1968, comblait les lacunes de l'historiographie coloniale italienne²³. Toujours selon Colette Dubois, ce vide dans la recherche historique concernant la période coloniale italienne traduisait d'un « malaise des chercheurs devant un sujet longtemps tabou²⁴. » Durant ces décennies, seule l'ouvrage de Paolo Maltese, *La terra promessa. La guerra italo-turca e la conquista della Libia 1911-12*, étudiait et racontait la conquête italienne de la Libye et la guerre « italo-turque²⁵. »

L'ouvrage de Jean-Louis Miège faisait ainsi sauter une chape de plomb qui pesait sur les historiens italiens. Ainsi, dans les années 1980-1990 l'historiographie coloniale italienne se

²⁰SINGARAVELOU Pierre (dir.), *op. cit.*

²¹ FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010 et SURUN Isabelle (sous la dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850 – 1960*, Paris, Atlande, 2012

²² DUBOIS Colette, *L'Italie, cas atypique d'une puissance européenne en Afrique : une colonisation tardive, une décolonisation précoce*, Matériaux pour l'histoire de notre temps, Paris, BDIC, juillet-décembre 1993 p. 11

²³ MIEGE Jean-Louis, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, Paris, SDES, 1968

²⁴DUBOIS Colette, *op. cit.*

²⁵ MALTESE Paolo, *La terra promessa. La guerra italo-turca e la conquista della Libia 1911-12*, Milano, Sugar editore, 1968

développe, enrichie par quelques ouvrages de références. Cependant, l'histoire des colonies italiennes en Afrique orientale restait privilégiée par rapport aux colonies méditerranéenne et plus particulièrement la conquête de la Libye et la guerre « italo-turque. » Ces décennies ont cependant réussi à faire avancer l'historiographie coloniale italienne, en se basant sur une histoire idéologique et militaire des événements²⁶.

Quelques ouvrages se focalisaient cependant sur la période libyenne de l'impérialisme colonial italien. En 1977, le journaliste Sergio Romano publiait *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, retraçant ainsi les grandes étapes de la conquête italienne de la Libye et de la guerre opposant la péninsule à l'Empire ottoman entre 1911 et 1912²⁷. Cet ouvrage se veut particulièrement intéressant pour cette étude du fait d'une forte présence des événements, mettant en lumière le rôle joué par la presse et les envoyés spéciaux dans ce conflit. Une dizaine d'année plus tard, en 1988, Angelo Del Boca publiait une importante monographie sur la guerre « italo-turque » et les italiens en Libye intitulée *La terra promessa. La guerra italo-turca e la conquista della Libia 1911-12*²⁸. L'historiographie du colonialisme italien a également été renforcée dans les années 2000-2010 notamment sous l'impulsion de l'historien italien Nicola Labanca et de la publication d'un ouvrage retraçant toute la période coloniale italienne *Oltremare. Storia dell'espansione coloniale italiana*, traduit en français en 2014²⁹.

Le second champ historiographique de cette étude est constitué par l'histoire de la presse écrite et plus particulièrement de son essor entre les années 1870 et 1914 ainsi que de l'histoire du reportage de guerre. Au sujet de l'histoire de la presse et de son essor, plusieurs ouvrages particulièrement complets traitent de ce sujet dans son aspect global par le biais de thématiques diverses, allant de l'économie de la presse à l'utilisation de l'illustration en passant par le développement et les évolutions des métiers du journalisme et de celui de reporter de guerre. Citons, à titre d'exemple, deux ouvrages importants utilisés dans ce mémoire : *La Civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle* publié en 2011 et *Le Siècle de la presse (1830-1939)* de Christophe Charle, publié en 2004³⁰.

Sur le sujet plus précis des débuts du reportage de guerre l'historiographie est plus limitée. En effet, nombre d'ouvrages traitent d'un reportage de guerre plus récent, mais peu évoquent les

²⁶ DUBOIS Colette, *op. cit.*

²⁷ ROMANO Sergio, *op. cit.*

²⁸ DEL BOCA Angelo, *op. cit.*

²⁹ LABANCA Nicola, *op. cit.*

³⁰ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *op. cit.* Et CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004

débuts de cette profession et la mise en place de ses premiers codes. À ce titre, citons l'article de Marie-Eve Therenty *Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914*, publié dans la revue *Société et représentations* en 2006³¹. Cet article donne un aperçu des débuts du reportage de guerre et de la mise en place de codes rédactionnels propres à celui-ci, en France durant l'essor de la presse. L'ouvrage de Marc Martin *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne* publié en 2005 reste cependant la référence historiographique principale pour cette thématique³².

D'autres champs historiographiques viennent compléter cette étude, notamment celui des relations franco-italienne avec en particulier l'ouvrage de Gilles Bertrand, Jean-Yves Frétigné et Alessandro Giaccone *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*³³. L'historiographie de la propagande et en particulier de la propagande médiatique est également une thématique de ce mémoire, citons ainsi l'ouvrage de Fabrice D'Almeida *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*³⁴. Une dernière thématique historiographique est à citer, celle des représentations illustrées et photographiques de la guerre, en lien avec le reportage de guerre. La thèse de Thierry Gervais *L'illustration photographique, naissance du spectacle de l'information (1843-1914)* ainsi que l'ouvrage d'Hélène Puisseux *Les Figures de la guerre. Représentations et sensibilités. 1839-1996* ont ainsi constitué les principaux ouvrages utilisés ici concernant cette thématique³⁵.

Enfin, une thèse se rapproche des thématiques étudiées dans ce mémoire sur les questions de la presse et de la guerre « italo-turque. » Il s'agit du travail de Taoufik Yacoub intitulé *La presse française et tunisienne face à la guerre italo-turque*³⁶. Si cette étude a été très utile à la réalisation de ce mémoire, les deux travaux se distinguent cependant. En effet, les travaux de M. Yacoub portent sur la vision globale de la presse française et tunisienne pendant la guerre « italo-turque » et non sur la thématique recentrée du reportage de guerre durant ce conflit. La thèse de M. Yacoub traite ainsi d'une vision d'ensemble de ce conflit dans la presse, tandis que

³¹ THERENTY Marie-Eve, *Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914*, dans, *Sociétés et représentations* n° 21 : *Le siècle des voyages*, Paris, ISOR / credhess 2006

³² MARTIN Marc, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005

³³ BERTRAND Gilles, FRETIGNE Jean-Yves et GIACONE Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, Grenoble, Armand Colin, 2016

³⁴ D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, Paris, éditions de la Martinière, 2013

³⁵ GERVAIS Thierry, *L'illustration photographique, naissance du spectacle de l'information (1843-1914)*, Paris, EHESS, 2007 et PUISEUX Hélène, *Les Figures de la guerre. Représentations et sensibilités. 1839-1996*, Paris, Gallimard, 1997

³⁶ YACOUB Taoufik, *La presse française et tunisienne face à la guerre italo-turque*, Paris II, 1980

ce mémoire traite du cas particulier de trois reportages de guerre très orientés du fait d'une apparente italophilie. Enfin, les thématiques abordées par les travaux de M. Yacoub se positionnent dans la mouvance d'une historiographie de la presse et des différentes positions de la presse française et tunisienne au sujet de la guerre « italo-turque. » L'étude qui suit se base sur la vision du conflit véhiculée par trois reporters, insérés dans le cadre médiatique plus large étudié par Taoufik Yacoub. Certaines thématiques se rejoignent ainsi, telle que celle de la censure, et d'autres distinguent les deux travaux telle que celles des représentations médiatiques, du traitement de la violence, des rivalités entre reporters ou encore de la figure du reporter de guerre dans les représentations collectives à travers les cas particuliers étudiés ici.

Cette étude suit ainsi un cheminement en trois grandes parties. La première retrace ainsi les parcours tripolitains des trois reporters étudiés ici, mettant en évidence le caractère atypique de chacun d'entre eux (Chapitre 1) le cadre général d'un essor de la presse dans lequel il sont inséré (Chapitre 2) et les obstacles à la transmission d'une information objective et neutre sur le conflit (Chapitre 3). La deuxième partie est centrée sur les rapports entre la violence coloniale et les récits des trois reporters, mettant en évidence la confrontation de ces trois reporters italophiles face à une violence coloniale dénoncée dans le monde entier (Chapitre 4), l'opposition et l'indignation contre cette violence et contre la colonisation italienne notamment à travers les rapports conflictuels entre reporters à Tripoli et les dénonciations du journal *L'Humanité* (Chapitre 5) et la mise en place d'un processus de justification de cette violence coloniale dans les reportages des trois hommes (Chapitre 6). Enfin, la troisième partie s'interroge sur les représentations de la guerre véhiculées par les reportages de Chéreau, Carrère et Bevione en Italie et leur impact dans les représentations collectives (Chapitre 7) ainsi que sur la figure du reporter de guerre italophile à Tripoli dans les représentations collectives italiennes à travers l'exemple particulier de Jean Carrère (Chapitre 8).

Première partie :
Trois correspondants de guerre italophiles

Chapitre I :

Un discours, trois expériences

Fin septembre 1911, débarque à Tripoli une foule de correspondants de la presse européenne et internationale (voir figure 1). À l'annonce de la déclaration de guerre, faite par l'Italie à l'Empire ottoman le 29 septembre 1911, la grande presse internationale envoie des reporters pour suivre ce conflit colonial tardif.

Opposant le jeune royaume d'Italie, unifié en 1861, au vieil Empire ottoman qui domine le Moyen-orient depuis plusieurs centaines d'années, la « guerre italo-turque » se révèle être un conflit dont les répercussions et les enjeux sont largement couverts par la presse³⁷. C'est ainsi que des correspondants de la presse italienne, française, anglaise, allemande, autrichienne ou encore américaine sont envoyés sur le théâtre des opérations, à Tripoli, afin de rendre compte des événements à leurs rédactions et d'éclairer la population sur ce conflit qui, tantôt inquiète les puissances, tantôt est encouragé au nom de la civilisation. Parmi ces nombreux envoyés spéciaux se forment rapidement deux groupes : ceux qui tiennent un discours favorable à l'action italienne et ceux qui, à partir de la répression mise en place par l'armée italienne suite à la révolte de Sciarat-Sciat le 23 octobre 1911, dénoncent les violences et les atrocités commises par les italiens sur la population de Tripoli et de son oasis³⁸.

Les correspondants de la presse italienne représentent la majorité du groupe que l'on nomme « italophile », tenant un discours toujours favorable à l'expédition coloniale italienne. Les correspondants anglophones et germanophones, représentent rapidement le second groupe, celui des dénonciateurs de la violence italienne. Les reporters de guerre français à Tripoli sont alors majoritairement rattachés au groupe « italophile. » Les relations franco-italiennes du début du XXe siècle expliquent en partie pourquoi la majorité de la grande presse parisienne défend le projet italien, et ne dénonce pas les violences commises à Tripoli.

En effet, depuis 1896 et la fin du gouvernement Crispi en Italie, les deux nations se

³⁷Le terme de « guerre italo-turque » est employé par la presse française pour définir ce conflit opposant l'Italie et la Turquie pour le contrôle de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque.

³⁸ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 104 - 105

rapprochent progressivement après une longue période de tension faisant suite au congrès de Berlin en 1878, et à la mise en place du protectorat Français en Tunisie le 12 mai 1881³⁹. Le jeune royaume d'Italie, soucieux de peser dans la balance des puissances européennes

Figure 1 : Tableau représentant les différents reporters présent à Tripoli en 1911-12, cités dans *Le Temps, Le Matin, La Stampa et L'Illustration* :

| Nom du reporter | Nationalité | Journal avec lequel il collabore |
|---------------------|-------------|----------------------------------|
| Gaston Chéreau | Français | Le Matin |
| Jean Carrère | Français | Le Temps |
| Louis André | Français | Le Matin |
| De Zorg | ?? | Le Temps |
| Giuseppe Bevione | Italien | La Stampa |
| Von Gottberg | Allemand | Lokal Anzeiger |
| Francis Mac Cullagh | Américain | New-York World |
| Reginald Kann | Anglais | Times |
| T.E. Grant | Anglais | Daily Mirror |
| Davis | Anglais | Morning Post |
| Bennet Burleigh | Anglais | Daily Telegraph |
| Walter Weibel | Allemand | Frankfurter Zeitung |
| Giulio di Frenzi | Italien | Giornale d'Italia |
| Luigi Coën | Italien | La Perseveranza |
| Aldo Chierici | Italien | Secola XIX |
| Enrico Corradini | Italien | L'Idea Nazionale |
| Cipolla | Italien | La Stampa |
| Giordani | Italien | La Tribuna |
| Paul Scarfoglio | Italien | Il Mattino |
| Arnaldo Vassalio | Italien | Corriere d'Italia |
| Martini | Italien | Secolo XX |
| Corrado Zoli | Italien | Il Secolo |
| Georges Rémond | Français | L'Illustration |
| Luigi Barzini | Italien | Corriere della Sera |
| Gaetano Salvemini | Italien | ? |
| Giuseppe Piazza | Italien | La Tribuna |
| Pasetti | Italien | ? |
| Savorgnan di Brazza | Italien | ? |
| Panseri | Italien | ? |
| De Maria | Italien | Resto del Carlino |
| Pol Tristan | Français | Le Petit Marseillais |
| Franck May | Anglais | Daily Mirror |
| E. Ashmead Bartlett | Anglais | L'Illustration |
| D'Agostino | Italien | L'Illustration |

³⁹ BERTRAND Gilles, FRETIGNE Jean-Yves et GIACONE Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, Grenoble, Armand Colin, 2016 p. 237 et 245

| | | |
|--------------------|-----------|-----------------|
| Ch. Abeniacar | ? | L'Illustration |
| L. Scavalli Veccia | ? | L'Illustration |
| A. Tayar | ? | L'Illustration |
| Mac Chlure | Anglais | Times |
| Spencer | Américain | New-York Herald |

souhaitait s'imposer en Tunisie, afin d'y établir les premières bases de son Empire méditerranéen. Laissée pour compte au congrès de Berlin au profit des français, l'Italie déporte ses ambitions coloniales vers la Tripolitaine et la Cyrénaïque, actuelle Libye. C'est dans l'optique d'obtenir l'aval d'une puissance européenne, que l'Italie se rapproche de son ancienne rivale, la France. Les deux pays signent en décembre 1900 un arrangement colonial prévoyant la liberté d'action de l'Italie en Tripolitaine dans l'hypothèse de l'obtention du Maroc par la France⁴⁰.

Cet appui français à l'action italienne en Tripolitaine explique alors pourquoi la majorité des correspondants de la presse française, présents à Tripoli en 1911, se rattachent au groupe des journalistes italiens favorables à la colonisation italienne, même après les multiples dénonciations de violences faites par les correspondants étrangers suite à la révolte de Sciarat-Sciat.

Ce mémoire traite en particulier du travail de trois reporters de guerre européens, tous trois appartenant au groupe qualifié d'italophile. Il s'agit de deux correspondants de la presse française, Gaston Chéreau, envoyé spécial pour le journal *Le Matin* et Jean Carrère, envoyé spécial pour *Le Temps*, ainsi que d'un correspondant italien, Giuseppe Bevione, envoyé spécial pour *La Stampa*. Si ces trois reporters présentent dans le contenu de leurs reportages respectifs un discours plus ou moins similaire et une vision italophile du conflit, leurs expériences, leurs objectifs et leurs parcours en Tripolitaine (et en Cyrénaïque pour certains) ne sont pas tout à fait les mêmes et ne présentent pas des caractéristiques complètement similaires dans leur manière de traiter l'événement, de rendre compte de celui-ci au grand public, ainsi que dans leur idées personnelles propres.

1. Chéreau : faire remonter l'estime de l'Italie dans l'opinion européenne :

Le 26 novembre 1911, alors que la « guerre italo-turque » sévit en Tripolitaine depuis près de deux mois, un nouveau correspondant de guerre français débarque à Tripoli. Il s'agit de Gaston

⁴⁰ *Ibid* p. 249

Chéreau, envoyé par le quotidien parisien *Le Matin*. Pourtant, le grand quotidien français publie des dépêches et des comptes rendus sur le conflit depuis l'arrivée des italiens en Tripolitaine et la prise de Tripoli par la marine italienne début octobre. En effet l'information est déjà couverte par un autre envoyé spécial du nom de Louis André. Quel est alors l'objectif de l'arrivée si tardive d'un second reporter à Tripoli ? Pourquoi Gaston Chéreau débarque-t-il en Tripolitaine alors que le conflit est déjà bien entamé ?

La guerre a déjà connu son lot de faits d'armes et d'événements inattendus pour l'armée italienne. La marine italienne a pris Tripoli le 3 octobre, mais les 23 et 26 octobre les italiens subissent des attaques conjointes, menées par l'armée turque et les populations arabes de l'oasis à Sciarat-Sciat et Sidi Messri, attaques dans lesquelles près de 600 Italiens sont tués⁴¹. Une violente répression est alors mise en place par l'état-major italien, la censure s'exerce sur les dépêches des envoyés spéciaux, la presque totalité des reporters anglais et allemands dénoncent les violences et quittent Tripoli à la mi-novembre, outrés par ces massacres ou sous la menace de correspondants italiens, comme le correspondant allemand Walter Weibel⁴². Tous ces événements importants du conflit, ainsi que de nombreux combats d'artillerie ou de troupes qui arrivent quotidiennement sur les lignes de front italien ont déjà eu lieu à l'arrivée de Chéreau. Les autres reporters comme Jean Carrère, Giuseppe Bevione ou encore Louis André ont déjà écrit des dizaines d'articles et de dépêches sur le conflit, et leurs noms sont connus par les lecteurs de leurs journaux respectifs.

L'arrivée de Chéreau fin novembre semble ainsi être presque à contre-courant des événements. Cependant, cette arrivée tardive a un objectif bien précis pour *Le Matin*. Quatre jours après l'arrivée de Chéreau à Tripoli, le journal français publie sa première dépêche dans la rubrique « la guerre italo-turque ». L'en-tête de l'article précise :

Le Matin a depuis deux jours, un second envoyé spécial sur le théâtre de la guerre. C'est un des écrivains français qui a remporté en ces dernières années le plus de succès, un des plus aimé de nos lecteurs, notre collaborateur Gaston Chéreau⁴³.

Ce premier article de l'envoyé spécial français permet de comprendre un peu mieux la mission pour laquelle il a été assigné par la rédaction du journal avec lequel il collabore. L'article est intitulé « On se bat à Tripoli, on se bat à Benghazi » et sous-titré « Horribles tortures infligées

⁴¹ LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, Grenoble, trad. Ellug 2014 p.131

⁴²ROMANO Sergio, *op. cit.* p.138

⁴³*Le Matin*, 30 novembre 1911

par les Arabes aux bersagliers prisonniers ou blessés⁴⁴.» Le titre est éloquent, Chéreau a pour objectif de tenter d'inverser la tendance.

La presse anglophone et germanophone dénonce les horreurs italiennes, lui dénonce dès son premier article les horreurs commises contre les Italiens. En effet, Chéreau arrive à Tripoli le jour même d'une grande victoire italienne. Le 26 novembre 1911, les Italiens s'emparent de l'avant-poste de Sidi-Messri, là même où ils avaient subi la révolte des Tripolitains un mois plus tôt, le 26 octobre⁴⁵. Sidi-Messri reprise, les Italiens découvrent des cadavres de soldats italiens, tombés aux mains de rebelles arabes un mois auparavant. Les cadavres portent des traces de mutilations, certains sont décapités. Comme beaucoup d'autres envoyés spéciaux, Gaston Chéreau se rend à Sidi-Messri le 27 novembre afin d'observer ces « atrocités » et d'en rendre compte dès sa première dépêche. Dans le passage de son article dédié à ce qu'il y observe, Chéreau prévient ses lecteurs du caractère écœurant de ce qu'il va décrire, mais cherche à démontrer l'importance du fait que le témoignage d'une telle scène soit relayée en France : « [...] il est nécessaire qu'ils [ses lecteurs] soient informés des atrocités commises⁴⁶. » S'ensuit une description précise des corps mutilés, des tortures infligées aux bersagliers, de scènes toutes plus atroces les unes que les autres observées sur les cadavres italiens retrouvés dans le village de Henni. Par son premier article dans *Le Matin*, nous comprenons bien dans quel but Chéreau arrive à Tripoli si tardivement : il est ici en réaction à la campagne anti-italienne qui se développe depuis le mois de novembre 1911 dans la presse anglophone ou germanophone.

Ces protestations, ces dénonciations contre les violences italiennes perpétrées à Tripoli prennent une ampleur inédite et se répandent jusque dans le monde musulman ou en Inde. Des manifestations pro-turques et anti-italiennes sont observées dans de grandes villes orientales comme à Lahore, à Bombay, à Rangoon et développent une « italophobie » croissante⁴⁷. Face à l'ampleur que prend cette campagne, *Le Matin*, un quotidien qui, selon Pierre Schill, est ouvertement italophile, décide d'envoyer un second correspondant de guerre en Libye, afin que celui-ci tente de contrer les mouvements italophobes qui se répandent comme une traînée de poudre⁴⁸. La mission est claire, Chéreau n'est pas un correspondant comme les autres, il doit faire remonter l'estime pour l'Italie, ternie dans les représentations médiatiques de la presse internationale, par la répression mise en place après les révoltes des 23 et 26 octobre 1911.

⁴⁴*Ibid.*

⁴⁵LABANCA Nicola, *op. cit.* p. 132

⁴⁶*Le Matin*, 30 novembre 1911

⁴⁷ ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 106

⁴⁸FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *A fendre le cœur le plus dur*, Inculte, Paris, 2015, Postface de Pierre Schill p.

Si *Le Matin* choisit de tenir ce rôle, c'est moins par amitié franco-italienne que par soutien ouvert à la colonisation, censée apporter la civilisation aux pays barbares et sauvages⁴⁹. En effet, depuis 1897, alors sous la direction d'Henri Poidatz et de Maurice Bunau-Varilla, le journal passe du statut de médias d'information sérieux, à l'audience relativement restreinte, à celui d'un journal plus populaire dont l'audience s'élargit et dont le fonds de commerce est basé sur l'information étrangère mais également sur le divertissement⁵⁰. À la fin du XIXe siècle déjà, le quotidien fait ainsi parti des « Quatre Grands ». Il appartient aux quatre quotidiens français qui sont les plus lus et les plus tirés avec *Le Petit Parisien*, *Le Journal*, *Le Petit Journal*. En 1903, Maurice Bunau-Varilla reprend seul la direction du journal. Dominique Pinsolle observe alors un changement dans le traitement de l'information par le grand quotidien français : « Bunau-Varilla donne au *Matin* un ton de plus en plus arrogant et tapageur, au point d'abandonner ostensiblement le modèle d'une presse d'information neutre qui avait été à l'origine du « premier » *Matin*, vingt ans plus tôt. Cette nouvelle ligne est couronnée de succès : au début des années 1910 *Le Matin* est un grand quotidien très rentable qui est parvenu à s'imposer dans le paysage médiatique français en cultivant son image de journal philanthrope et désintéressé⁵¹. »

C'est dans ce contexte médiatique que Gaston Chérau travaille à Tripoli. L'envoyé spécial du *Matin* produit ainsi une vingtaine d'articles relayant la « guerre italo-turque » en mettant toujours en lumière une armée italienne à l'opposé de l'armée barbare que dénoncent les journaux anglais, américains ou allemands. L'envoyé spécial s'emploie tantôt à fustiger l'armée turque, tantôt à encenser l'armée italienne, tantôt à démontrer les bienfaits de la « civilisation » à Tripoli.

Mais le rôle bien particulier attribué à Chérau par sa rédaction n'est pas le seul élément qui permet de différencier la trajectoire tripolitaine du correspondant du *Matin* de celles des autres journalistes à Tripoli. Il produit également un reportage photographique de son expérience journalistique à Tripoli. Selon Pierre Schill, Chérau aurait pris près de 200 photographies de la guerre « italo-turque »⁵². Parmi ce grand nombre de photographies prises sur le théâtre de la guerre, plusieurs sont publiées dans *Le Matin*, illustrant ses articles, mais aussi dans *L'Illustration*, un hebdomadaire français illustré lancé en 1843 comptant parmi les journaux

⁴⁹*Ibid.*

⁵⁰ PINSOLLE Dominique, *Le Matin, une presse d'argent et de chantage (1884 – 1944)*, Presse Universitaire de Rennes, 2012 p. 91

⁵¹*Ibid* p. 113

⁵²FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *op. cit.* p. 84

illustrés les plus lus de la presse européenne⁵³. La mission de Chéreau est alors réalisée avec ces deux outils : le récit écrit, témoignage des expériences et des observations du terrain, et la photographie, illustrant par l'image ces témoignages et permettant aux lecteurs du *Matin* ou de *L'Illustration*, de voir par leurs propres yeux des événements de la guerre.

Lorsque l'on observe la totalité des articles de Chéreau portant sur la guerre « italo-turque » nous pouvons nous rendre compte que son travail peut être divisé en trois grandes phases sur le plan chronologique, du contenu et de la place occupée dans le journal. La première phase se déroule entre son premier article, le 30 novembre 1911 et celui du 8 décembre 1911. Durant ces premiers jours, les articles de Chéreau sont presque systématiquement placés en Une du journal. Quelques fois accompagnés par une photographie, ces articles couvrent les événements allant de la prise de Sidi-Messri le 26 novembre à celle d'Aïn-Zara le 4 décembre, par l'armée italienne. Il s'agit, sur le plan événementiel, d'une phase de victoires italiennes sur les armées turco-arabes et d'une marche vers l'avant dans l'oasis jusqu'aux portes du désert à Aïn-Zara, après un mois de novembre durant lequel l'inaction était pointée du doigt. Avec ces cinq premiers articles, Chéreau répond bien au rôle que lui a assigné *Le Matin*, et tente de redorer quelque peu l'image de l'armée italienne en Tripolitaine⁵⁴.

La deuxième phase du reportage de Chéreau se déroule entre ses articles du 9 et du 23 décembre 1911. Le contenu des articles passe de la description des actions militaires aux descriptions des actes de répression de l'armée italienne à Tripoli. Cela correspond à la première exécution publique sur la place du marché au pain, le 6 décembre 1911, où les Italiens pendent quatorze tripolitains condamnés pour « trahison. » Dans ces écrits, Chéreau décrit de nombreux cas de pendaisons publiques, qui ponctuent le mois de décembre, dans des articles intitulés « Le châtement des traîtres⁵⁵ » ou encore « L'expiation⁵⁶ ». Si ces articles ont toujours pour but de démontrer avec quelle force l'Italie apporte la civilisation en Tripolitaine, et avec quelle fermeté elle punit ce qui est jugé comme une trahison, le discours de Chéreau change peu à peu de vision sur les Tripolitains. Ceux qui étaient auparavant décrits par le reporter comme étant des sauvages ou des fanatiques semblent glisser vers une figure plus empathique. Plus, il assiste à ces exécutions publiques, à cette violence et à cette répression, plus son regard semble changer sur les « Arabes ». C'est ce qu'observe également Pierre Schill à travers le reportage photographique de Chéreau. Selon lui, la figure du Tripolitain passe, dans ses photos, du statut

⁵³*Ibid.* p. 85

⁵⁴*Le Matin*, 30 novembre, 2 décembre, 3 décembre, 5 décembre et 8 décembre 1911.

⁵⁵*Ibid.* 9 et 23 décembre 1911

⁵⁶*Ibid.* 10 décembre 1911

d'ennemi total à celui de victime de la guerre, essayant tant bien que mal de résister face à un envahisseur devenu oppresseur⁵⁷.

La troisième phase du reportage de Chéreau, est comprise entre les articles du 25 et du 28 décembre 1911, soit la fin de son reportage en Tripolitaine. Trois dépêches très courtes dans lesquelles Chéreau expose brièvement quelques petits faits : la fête de Noël à Tripoli ou encore les travaux entrepris par les Italiens dans la ville et leurs bienfaits pour la population (installation de plaques aux coins des rues, de lumières dans la ville..etc.)⁵⁸ Cela correspond à une période durant laquelle les combats en Tripolitaine se font de plus en plus rares et donc où l'activité de correspondant de guerre devient plus difficile à exécuter. Fin décembre les combats se sont déportés vers la Cyrénaïque, Chéreau essaye alors d'obtenir un laissez-passer du commandement italien que ce dernier lui refuse⁵⁹. Dans ces conditions il quitte Tripoli le 11 janvier 1912 pour la Tunisie, avant de rentrer en France. À son arrivée en France, sa collaboration avec *Le Matin* prend fin.

Arrivé tardivement sur le théâtre du conflit, l'expérience et le travail de Chéreau comme correspondant de guerre en Tripolitaine se distingue du fait que la rédaction du journal avec lequel il collabore, *Le Matin*, lui impose d'orienter ses articles dans le but précis de faire remonter l'Italie dans l'estime européenne. Chéreau se place ainsi dans ce groupe de reporters « italo-philés » par la mission qui lui a été attribuée, et non par convictions politiques, patriotiques ou personnelles.

2. Bevione : défendre le projet nationaliste italien à tout prix :

Si Gaston Chéreau est investi d'une mission par sa rédaction, ses articles ne permettent pas de rendre compte de son opinion personnelle à propos du conflit. Intéressons-nous désormais à un autre journaliste, dont les objectifs peuvent rejoindre ceux de Chéreau sur quelques aspects, mais qui pousse le discours « italo-philé » à son paroxysme, du fait de ses propres opinions politiques. Il s'agit du reporter italien Giuseppe Bevione, correspondant du journal *La Stampa* à Tripoli.

Comme beaucoup de correspondants de guerre, Bevione se lance dans l'aventure tripolitaine dès la fin du mois de septembre 1911⁶⁰. Quelques jours avant la déclaration de guerre, Bevione,

⁵⁷FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *op. cit.* p. 85

⁵⁸*Le Matin*, 28 décembre 1911

⁵⁹FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *op. cit.* p. 84

⁶⁰ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 134

comme tant d'autres journalistes italiens (figure 1), part pour Tripoli afin de suivre les événements dans leur ensemble. Le 27 septembre 1911 il publie son premier article sur le conflit dans le journal turinois. Bevione se trouve alors à Malte, en route pour Tripoli. Il suit le parcours des soldats italiens vers la « terre promise », nom donné à la Tripolitaine par la propagande nationaliste italienne⁶¹.

Si Giuseppe Bevione suit avec tant d'assiduité le déroulement des événements, c'est parce qu'il est l'un des artisans de cette guerre. En effet, les opinions politiques de Bevione en 1911 sont très proches de celles du jeune parti nationaliste italien, créé sous l'impulsion entre autre d'Enrico Corradini quelques années plus tôt. Pour illustrer la proximité de Bevione avec le nationalisme italien, l'historien italien Angelo Del Boca rappelle que ce dernier est élu député en 1913 sur la liste nationaliste⁶². C'est dans ce rôle de défense du projet nationaliste que se place le reportage de Bevione en Tripolitaine. En cela il se différencie de Chéreau. Bevione est plus directement touché par le conflit, en tant qu'Italien, mais il l'est encore plus du fait de ses opinions politiques qui sont celles-là même qui ont ardemment poussé la population italienne en faveur d'une guerre coloniale en Libye. Il tient un discours italophile comme l'est celui de Chéreau, italophile certes mais pas dans la même mesure : Chéreau doit défendre l'action coloniale d'un pays civilisé dans un pays « sauvage », Bevione veut avant tout défendre un projet politique nationaliste qui a plus pour objectif de donner à l'Italie sa place dans le jeu des puissances mondiales que celui d'apporter la civilisation à un peuple « barbare. » La différence est visible dans la production d'articles. Bevione envoie à *La Stampa* 88 articles entre le 27 septembre et le 31 décembre 1911, alors que Chéreau produit un reportage d'à peine une vingtaine d'articles.

De plus, l'activité médiatique de Bevione ne s'arrête pas simplement à la période de guerre en Tripolitaine. Ce dernier est actif dans la défense du projet nationaliste avant même que l'Italie ne pose les pieds à Tripoli. Le journaliste italien joue un rôle décisif dans la campagne de propagande menée par le parti nationaliste et par la grande presse d'information italienne en 1911. Au printemps 1911, comme le fera également Enrico Corradini, pilier du parti, Bevione part en exploration en Tripolitaine et en Cyrénaïque. Ses constatations sont publiées en 1912 dans un ouvrage intitulé « Come siamo andati a Tripoli ? » (Comment sommes-nous allés à Tripoli ?). L'objectif du livre est clair : prouver par l'expérience à quel point la Tripolitaine et la Cyrénaïque sont des terres qui répondent à toutes les attentes coloniales de l'Italie. Corradini fait de même, en publiant dans l'organe de presse nationaliste « L'Idea nazionale » puis dans un

⁶¹ DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988 p. 57

⁶² *Ibid.*

ouvrage « L'ora di Tripoli » (L'heure de Tripoli) ses constatations sur la fertilité et les grandes richesses de la Tripolitaine⁶³. Bevione se sert également de son organe de presse pour répandre ses observations sur la Tripolitaine. Dans un article de *La Stampa* publié fin août 1911, il défend le projet nationaliste. Dans cet article, il met en avant la nécessité de transposer à la classe politique italienne, l'engouement que porte la population italienne pour l'entreprise coloniale en Libye. Intitulé « La responsabilità » (la responsabilité), il appelle le gouvernement à justement prendre ses responsabilités.

Pour cela, le journaliste met en avant les principaux arguments des nationalistes italiens, notamment celui de la mission civilisatrice italienne, d'ampleur certes, mais d'une importance capitale pour la nation italienne. Pour briser les arguments des anti-colonialistes, Bevione se sert alors de son expérience tripolitaine : à ceux qui accusaient le pays d'être sec et infertile, Bevione répond : « Il clima è sano e favorevole alle culture » (le climat est sain et favorable aux cultures⁶⁴.) Puis il décrit ce qu'il dit avoir vu avec des exagérations notamment sur la taille des fruits, les richesses minières. etc.. Bevione défend ainsi, avant la guerre, le projet nationaliste de colonisation de la Libye.

Mais pour comprendre les motivations de Bevione, il est nécessaire de savoir quelle est la nature de ce projet nationaliste. La campagne italienne de propagande est fondée sur cinq arguments essentiels : les grandes richesses de la Tripolitaine, comme nous venons de le voir, l'urgence d'une intervention et la peur de laisser la Libye à une autre puissance coloniale, le fait que la conquête de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque sera pour l'armée italienne une véritable « promenade militaire », la résolution des problèmes d'émigration que connaît l'Italie : en ayant une terre fertile extérieure au pays, l'émigration des Italiens se portera vers la Libye plutôt que vers la France ou l'Allemagne, et enfin, l'honneur de l'Italie, humiliée par les autres puissances avec les traités européens et notamment le Congrès de Berlin, sera restauré⁶⁵. Pour les nationalistes, ce projet ne peut s'accomplir que par une pénétration plus « virile » de la Libye, c'est à dire par la force plutôt que par la pénétration « pacifique » économique, que tente de faire l'Italie depuis quelques dizaines d'années en Libye⁶⁶. Les nationalistes prennent alors comme emblème la figure de Crispi, en opposition à celle de Giolitti, président du conseil italien en 1911.

⁶³*Ibid.* p. 54

⁶⁴*La Stampa*, 27 août 1911

⁶⁵DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 56

⁶⁶*Ibid.* p. 52

L'heure est à l'exaltation de la guerre, de l'honneur retrouvé et de la conquête coloniale. C'est dans cette mouvance que se place donc le reportage de Bevione à Tripoli, avant même la déclaration de guerre, par des interpellations directes au gouvernement ou par des discours de propagande sur les richesses de la Tripolitaine, mais également pendant le conflit. À Tripoli, pendant la guerre, Bevione fait partie intégrante de ce noyau de correspondants italiens nationalistes ou proches des idées nationalistes, qui relaient leur propagande dans la grande presse quotidienne italienne. Pour lui, la collaboration avec *La Stampa* n'est pas anodine non plus, le journal turinois, pourtant proche du gouvernement libéral de Giolitti compte parmi ces grands quotidiens qui ont poussé ce dernier vers l'intervention coloniale.

Le travail de Bevione à Tripoli, entre le 27 septembre et le 31 décembre 1911 est extrêmement prolifique. Là où d'autres reporters produisent une quarantaine d'articles sur une période presque similaire, Bevione en produit environ 88. Il s'attache à rendre compte de chaque détail de la guerre. Chaque petite bataille, le moindre tir de shrapnel fait l'objet d'une dépêche ou d'un article signé de son nom dans *La Stampa*. Pourtant, entre le 26 octobre et le 26 novembre, les événements importants à Tripoli sont relativement peu nombreux. Bevione, écrit chaque jour un ou deux article pour *La Stampa*, étayant des événements sans grande importance, pour maintenir le sentiment d'action italienne. L'information relayée par Bevione est évidemment tronquée, voir manipulée, toujours dans ce souci de défendre les arguments nationalistes.

Le principal argument que les événements révéleront faux est celui de la « promenade militaire », autrement dit, la mise en avant de la facilité avec laquelle l'armée italienne devait conquérir la Libye. La réalité est toute autre, les Italiens font face à une résistance turco-arabe tenace qui les empêche de s'enfoncer vers l'intérieur des terres de la Tripolitaine. Pour cacher cette réalité à ses lecteurs italiens, imprégnés de la propagande nationaliste mise en place durant toute l'année 1911, Bevione ne fait jamais référence à une forte résistance et axe ses récits de combats sur l'efficacité de l'armée italienne. Les petites « escarmouches » du mois de novembre sont alors toutes décrites comme étant soit de grandes victoires italiennes, soit des attaques turco-arabes brillamment repoussées. Pour exemple, dans un article du 6 novembre, Bevione titre :

La nouvelle victoire contre les turcs. 50 ennemis
tués et beaucoup d'autres blessés⁶⁷.

⁶⁷*La Stampa*, 6 novembre 1911. Nous traduisons : « La nuova vittoria contro i turchi. 50 nemici ucisi e moltissimi feriti »

Cette bataille est alors décrite par Bevione comme étant une grande victoire italienne, infligeant de lourds dégâts dans les rangs turcs. Cela ne reflète pas la réalité, il ne s'agit que d'une de ces petites « escarmouches » quotidiennes aux avant-postes italiens, et ni les autres correspondants, ni les historiens ayant travaillé sur la guerre italo-turque ne citent cette bataille comme ayant été une victoire importante pour l'armée italienne.

Pour donner l'impression d'une supériorité écrasante, Bevione met également la supériorité technologique des italiens à l'honneur dans ses articles et notamment l'aviation. Nombre d'articles décrivent les vols de reconnaissances des capitaines Moizo, Piazza ou Gavotti, comme dans celui du 8 novembre où il rapporte la première utilisation dans l'histoire, de l'aviation pour combattre : « Ancora una volta, l'Italia è all'avanguardia » (Encore une fois, l'Italie est à l'avant-garde) écrit-il⁶⁸. Un autre exemple de l'exaltation de cette supériorité aéronautique italienne réside dans les récits des opérations conjointes entre le « Draken-Ballon » et le navire de guerre italien *Carlo Alberto*. À plusieurs reprises, Bevione décrit ces opérations dans des articles du mois de novembre 1911. Le « Draken-Ballon » est un ballon dirigeable, utilisé par les italiens pour guider les tirs du *Carlo Alberto* sur des positions ennemies invisibles depuis le sol. Certes il s'agit d'une supériorité technique dans la manière de faire la guerre, tout comme l'aviation en constitue une, mais Bevione met un point d'honneur à souligner ce progrès, cette ingéniosité italienne. Dans un article du 13 novembre 1911, intitulé « il magnifico complotto fra il draken-ballon e la nave » (Le magnifique complot entre le draken-ballon et le navire) Bevione décrit la première opération conjointe du dirigeable italien et du navire *Carlo Alberto*⁶⁹. Il évoque alors la collaboration entre le ballon italien et les navires, qu'il qualifie de « surprenante ». Avec « rapidité » et « perfection » le « draken-ballon » a réussi à guider le navire italien *Carlo Alberto* avec une justesse de tir, sur un ennemi invisible et lointain⁷⁰. Par ce genre de discours, les articles de Bevione tentent de démontrer la supériorité italienne, pour pallier l'inaction du mois de novembre. L'italophilie de Bevione se révèle également très significative dans son traitement de la répression qu'il justifie et même encourage.

Contrairement à Gaston Chérau ou à Jean Carrère, Bevione ne termine pas son reportage en Tripolitaine en décembre 1911 ou janvier 1912, il reste à Tripoli beaucoup plus longtemps que ses deux collègues dont le travail est étudié ici. En février, mars, avril 1912, des articles signés de sa plume continuent de paraître dans *La Stampa*, toujours en tant que correspondant à Tripoli.

⁶⁸*Ibid.* 8 novembre 1911

⁶⁹*Ibid.* 13 novembre 1911

⁷⁰*Ibid.*

Dans une certaine mesure, cela paraît logique, la « guerre italo-turque » n'étant officiellement terminée que le 18 octobre 1912 avec la signature de la « paix d'Ouchy », Bevione continue son travail de reporter de guerre. Mais les combats et les événements se font de plus en plus rares en Tripolitaine à partir du mois de décembre 1912, et l'intérêt d'aller au-delà de cette période pour étudier les reportages des trois correspondants est ainsi moindre. C'est pourquoi, les articles de Giuseppe Bevione étudiés ici sont ceux qui couvrent la période allant de la fin septembre 1911 à la fin décembre 1911, couvrant l'essentiel des combats et des événements importants de la « guerre italo-turque ».

A la lecture de ce reportage du correspondant italien, dont nous n'avons livré ici que quelques exemples significatifs, l'ambition nationaliste est indéniable. Bevione tient un discours que l'on pourrait ainsi qualifier « d'italophile » comme celui de Chéreau puisqu'il défend l'action coloniale italienne en Tripolitaine, mais ce discours se double d'une réelle volonté de défendre et de mettre en avant le projet et les arguments de la propagande nationaliste, dont Bevione a été un artisan avant la déclaration de guerre, et qui, dans cette même lancée, continue de l'être en tant que correspondant de guerre à Tripoli. Ainsi le parcours de Bevione se distingue de celui des deux autres reporters étudiés ici, par cet aspect nationaliste, qui pousse le discours italophile à un niveau que l'on ne retrouve pas chez les deux correspondants français.

3. Carrère : un amoureux de l'Italie au discours italophile modéré :

Le dernier correspondant de guerre dont ce mémoire traite est sans doute celui qui présente le parcours le plus atypique. Il s'agit du français Jean Carrère, envoyé spécial du journal *Le Temps*. L'aventure tripolitaine de Carrère débute, comme celle de Bevione, dès le début des événements. Sa première dépêche indiquant qu'il part suivre le conflit est datée du 3 octobre 1911, soit le jour même du bombardement de Tripoli par les marins italiens. Carrère, contrairement à Bevione, se trouve toujours en Italie au moment de la prise de Tripoli, mais nous pouvons d'ores et déjà considérer qu'il s'agit du début de son reportage sur la « guerre italo-turque ». *Le Temps* précise ainsi avant la dépêche de Carrère : « Notre envoyé spécial M. Jean Carrère, qui s'est embarqué à bord d'un des bâtiment de la flotte italienne pour se rendre en Tripolitaine, nous adresse le télégramme suivant⁷¹. » C'est ainsi que débute son reportage. Dans un premier temps, Carrère retrace aux lecteurs du *Temps* son parcours pour se rendre jusqu'en Tripolitaine. Il se met régulièrement en scène dans ses articles et son parcours vers la Tripolitaine peut être suivi

⁷¹*Le Temps*, 3 octobre 1911

par les lecteurs comme une véritable histoire avec son lot de rebondissements et d'événements inattendus. Dans un article intitulé « Les prisonniers de Malte » on apprend que Carrère et de nombreux autres journalistes italiens sont retenus, pour des raisons d'hygiène, à Malte par les autorités anglaises : « Être parti pour la guerre et échouer dans un lazaret, au milieu du formol et autres remèdes, c'est un sort assez comique et dont le ridicule s'atténue en se divisant. » écrit-il alors, ironisant sur son propre sort⁷².

Ainsi, avant même d'arriver sur le théâtre de la guerre, Carrère peut écrire sur le conflit qui vient d'éclater entre l'Italie et la Turquie. Comme il emprunte le même itinéraire que les troupes italiennes, il publie alors dans ses articles, des interviews d'officiers, de députés italiens comme M. De Felice qu'il croise alors qu'il se trouve à Augusta et avec qui il partage un déjeuner⁷³.

Ce qui ressort des premiers articles de Carrère, que nous pouvons qualifier comme étant ses articles de voyage vers Tripoli, c'est une grande proximité avec les milieux italiens favorables à la guerre. Pourtant, à la différence de Bevione, Carrère n'est pas un de ces reporters nationalistes italiens, artisans ou grands défenseurs du projet nationaliste. Ni lui, ni *Le Temps*, avec qui il collabore n'ont joué un rôle dans la campagne de propagande nationaliste de l'été 1911. En revanche, il est un amoureux de l'Italie, un italophile convaincu, un passionné de l'union latine, celui qui présente le plus de sympathie pour les italiens parmi les journalistes français présents à Tripoli, comme l'observe Sergio Romano⁷⁴.

En effet, le reportage de Carrère démontre cette proximité avec les italiens, il semble pleinement intégré au groupe de reporters italiens, dont fait également partie Bevione, qui ont été les acteurs de la propagande nationaliste quelques mois plus tôt. Nous apprenons, par exemple, que Carrère voyage avec Enrico Corradini et qu'il se trouve en quarantaine avec lui lors de l'épisode de Malte : « Enrico Corradini, un des chefs et le fondateur de ce parti nationaliste dont l'inlassable agitation, depuis trois années, a réveillé l'opinion publique, et incité, ou tout du moins encouragé le gouvernement à tenter cette guerre. » écrit-t-il à son propos⁷⁵. Dans un autre article, dans lequel Carrère se trouve à Messine, ce dernier évoque le fait qu'il voyage avec tout un groupe de reporters italiens :

Force nous a donc été de piétiner sur place en

⁷²*Ibid.* 10 octobre 1911

⁷³*Ibid.* 7 octobre 1911

⁷⁴ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 137. Sur la question de l'union latine voir l'ouvrage de BERTRAND Gilles, FRETIGNE Jean-Yves et GIACONE Alessandro, *op. cit.*

⁷⁵*Le Temps*, 10 octobre 1911

attendant le *Sumatra* qui emporte dans ses flancs la deuxième équipe de reporters d'Italie en route vers la « terre promise ». Il y a Giulio di Frenzi du *Giornale d'Italia*, un des chefs de ce parti nationaliste dont l'impulsion a été prépondérante sur les événements actuels ; il y a Luigi Coën de *La Perseveranza* de Milan ; Aldo Chierci, du *Secola XIX*, de Gènes ; et cinq ou six autres nous rejoindrons à Syracuse⁷⁶.

Comme il le précise lui-même, Carrère part pour Tripoli avec les équipes de reporters italiens, pour la plus grande parti italophiles, voire nationalistes.

Il semble que Carrère soit pleinement intégré à ce groupe de journalistes italiens. Il cohabite même dans une maison de Tripoli avec quatre d'entre eux, comme nous l'apprenons plus tard alors qu'il décrit les inondations qui ont submergé la ville à la fin du mois de novembre 1911⁷⁷. Cette proximité avec le milieu nationaliste n'influence cependant pas le discours tenu par Carrère à propos de la guerre. Carrère est italophile, mais à la différence de Chéreau, il n'a pas pour mission d'enjoliver la figure des Italiens, et ne défend pas le projet nationaliste, à la différence de Bevione. Carrère tient un discours italophile modéré. Il n'a pas de contrainte politique ou éditoriale comme en ont ses deux confrères, ce sont ses idées personnelles qui guident sa vision du conflit. Or, étant lui-même partisan de l'idée latine, c'est à dire de l'amitié et de l'union de la France et de l'Italie par leur racines latines communes, cette vision est forcément déviée par ses opinions, comme l'est la vision de Chéreau, déviée par sa mission éditoriale, ou celle de Bevione, déviée par sa mission politique.

Il tient un discours italophile, mais cette italophilie est nuancée par le travail de journaliste qu'effectue Carrère. Il présente un devoir professionnel qui semble plus marqué que ses collègues. Chéreau a un devoir professionnel fort lui aussi, mais dans un objectif précis qui l'oblige à modifier l'information puisque celle-ci ne doit pas rendre compte de la réalité de la guerre et de la répression. N'ayant pour contrainte que sa propre opinion, Carrère lui, semble exercer son reportage en Tripolitaine avec passion. Une passion différente de celle qui anime Bevione, purement politique et nationaliste, Carrère semble être un homme d'action, excité par l'idée du combat, de l'action militaire, par cette guerre.

Afin de comprendre l'expérience qu'a eu Jean Carrère de la guerre italo-turque il convient également de retracer les grandes étapes de son parcours en Tripolitaine. Ce parcours se

⁷⁶*Ibid.* 4 octobre 1911

⁷⁷*Ibid.* 19 novembre 1911

différence de celui de ses deux confrères par une plus grande mobilité, sans doute due à la volonté de Carrère de couvrir le plus d'événements possible. Carrère quitte donc Messine et arrive au port d'Augusta en Sicile le 1^{er} octobre 1911⁷⁸. Le 2 octobre il embarque à bord du *Sumatra* à destination de Malte où il arrive le lendemain. Après avoir été retenu plusieurs jours en quarantaine à Malte, Carrère repart le 5 octobre 1911 et débarque dans le port de Tripoli aux alentours du 9 octobre. Il publie sa première dépêche depuis Tripoli dans le journal du 11 octobre. *Le Temps* précise :

Notre envoyé spécial, M. Jean Carrère, est enfin parvenu à gagner Tripoli. Il nous adresse aujourd'hui, via Malte, la dépêche suivante⁷⁹.

Dès son arrivée, le reporter assiste à une offensive turque à l'avant-poste de Boumiliana. Carrère se trouve donc à Tripoli quelques jours seulement après la prise de la ville par les marins italiens. Il peut ainsi couvrir tous les événements majeurs du mois d'octobre : le 11 octobre il assiste au débarquement du corps expéditionnaire italien, dans la nuit du 13 au 14 octobre il assiste à une nouvelle offensive turque à Boumiliana..etc. Tous ces événements sont transmis à la rédaction du *Temps* et publiés afin d'informer les lecteurs de la situation le plus rapidement possible⁸⁰. Aux alentours du 17 octobre, Carrère s'embarque pour Benghazi, pour couvrir la prise de la ville par les italiens qu'il décrit en détail dans l'édition du *Temps* du 28 octobre 1911 intitulé « La prise de Benghazi⁸¹. » La veille de la publication de cet article nous apprenons cependant que Jean Carrère et les quelques confrères qui l'accompagnaient à Bengahzi ont été expulsés de Cyrénaïque sur ordre du commandement italien :

Les envoyés spéciaux de journaux ont même été mis dans l'impossibilité de continuer leur mission. Ils se sont vu refuser l'autorisation de suivre les opérations en Cyrénaïque, le point où la résistance s'annonce comme devant être la plus sérieuse. Les correspondants qui s'étaient aventurés à Benghazi, et parmi eux se trouvait le représentant du *Temps*, M. Jean Carrère, ont été obligés de se rembarquer pour l'Italie, en vertu d'un ordre d'expulsion qui avait été décrété comme mesure générale contre tous les correspondants de journaux, italiens ou étrangers⁸².

Moins d'un mois après son arrivée à Tripoli, Carrère est donc expulsé de Cyrénaïque et contraint de retourner à Rome, point de départ de son expédition.

⁷⁸*Ibid.* 4 octobre 1911

⁷⁹*Ibid.* 11 octobre 1911

⁸⁰*Ibid.* 14 octobre 1911 et 16 octobre 1911

⁸¹*Ibid.* 28 octobre 1911

⁸²*Ibid.* 27 octobre 1911

Pourtant, son reportage ne s'arrête pas à ce détail de parcours. Le 31 octobre, *Le Temps* publie un article signé de la plume de Jean Carrère et intitulé « Une visite à M. Giolitti. » Dans cet article, Carrère rend donc visite au président du conseil des ministres italien, il écrit : « A peine revenu de Benghazi, je vais rendre visite à M. Giolitti, président du conseil des ministres, que je trouve dans son cabinet de travail, au moment même où il dépouille les dépêches qui arrivent de Tripoli et qui apportent de nouveaux détails sur le combat de Charra-Chait [Sciarat-Sciat], où l'armée italienne a donné preuve de tant de courage et de fermeté⁸³. » La rencontre est alors décrite comme très cordiale. Giolitti s'explique sur l'expulsion de Carrère et de quelques-uns de ses confrères, de Benghazi quelques jours plus tôt :

Il y a eu un malentendu, me dit-il, dans ce mot d'expulsion qu'on prononcé les journaux, et l'intention du gouvernement n'a jamais été d'expulser personne de Benghazi et vous moins que tout autre. [...] ce que nous avons voulu empêcher, c'était de vous laisser séjourner en Cyrénaïque, et vivre au milieu des troupes en un moment où la situation était très périlleuse, et où nous ne pouvions pas répondre de la vie de ceux qui s'aventuraient à Benghazi⁸⁴.

Une fois faites ces précisions concernant l'expulsion, que Carrère est allé chercher jusque dans le bureau du président du conseil des ministres, et dans le souci de montrer qu'il ne s'agissait pas de censure mais d'une volonté de protection des journalistes de la part du gouvernement italien, le reporter peut ainsi repartir pour Tripoli.

Son premier article depuis son retour à Tripoli est publié dans l'édition du 17 novembre 1911. Carrère continue alors son travail de reporter de guerre pendant toute la fin du mois de novembre 1911 en envoyant régulièrement des articles et des dépêches au *Temps* sur la situation à Tripoli. Il décrit par exemple la bataille du 26 novembre 1911 qui constitue une victoire décisive pour les italiens.⁸⁵ Il écrit également sur les « cruautés arabes », à propos des corps de bersagliers retrouvés à Henni le 27 novembre 1911, que Chéreau décrit aussi dans son premier article dans *Le Matin*⁸⁶.

La fin du reportage de Carrère est marquée par son agression, à Tripoli, le 1^{er} décembre 1911 :

⁸³*Ibid.* 31 octobre 1911

⁸⁴*Ibid.*

⁸⁵*Ibid.* 27 et 28 novembre 1911.

⁸⁶*Ibid.* 1^{er} décembre 1911

« Agression contre M. Jean Carrère » titre *Le Temps* dans son édition du 3 décembre⁸⁷. Cette agression contraint l'envoyé spécial à rentrer en Italie prématurément où un immense soutien populaire l'attend. Nous apprenons ainsi dans une courte dépêche datée du 14 décembre que Carrère est de retour à Naples⁸⁸. Malgré cette agression, Carrère livrera quelques articles au *Temps* sur la situation à Tripoli, depuis sa chambre, dans laquelle il reçoit de nombreuses personnes venues lui témoigner du soutien et lui exposer les dernières nouvelles du front. Dans un article du 7 décembre 1911, *Le Temps* précise, en en-tête d'un article de Carrère sur la prise d'Aïn-Zara par l'armée italienne le 4 décembre : « [...] c'est la première fois que notre collaborateur nous télégraphie depuis qu'il a été blessé, et c'est encore pour remplir son devoir professionnel⁸⁹. »

Voici donc dans les grandes lignes, les différentes étapes de l'expérience tripolitaine de Jean Carrère. Un parcours bien différent de celui de Bevione ou de Chéreau, du fait notamment de deux événements marquants : son expulsion de Benghazi fin octobre 1911 et son agression à Tripoli le 1^{er} décembre 1911. En cela le correspondant du *Temps* se différencie également de ses deux confrères.

Un dernier élément permettant de distinguer Carrère de Chéreau ou de Bevione est constitué par la différence éditoriale du journal avec lequel il collabore. Nous avons déjà évoqué la situation du *Matin* dans le panorama de la presse française, et nous avons également évoqué le fait que *La Stampa* a été l'un de ces grands journaux italiens ayant poussé le gouvernement à la guerre. Intéressons-nous désormais au *Temps*.

Le journal avec lequel collabore Jean Carrère se distingue de celui avec lequel collabore Gaston Chéreau, dans le paysage médiatique français du début du XX^e siècle. En effet, contrairement au *Matin*, *Le Temps* est l'un des quotidiens, si ce n'est le quotidien, qui est considéré comme étant le plus sérieux de la presse française et européenne. *Le Temps* ne fait pas partie des grands quotidiens populaires destinés à un public très large, dont *Le Matin* est l'un des exemples les plus parlants, mais il se distingue par son sérieux. Créé en 1861 par Auguste Nefftzer, *Le Temps* « prône la liberté de conscience, la liberté des nationalités, les libertés politiques fondamentales et l'instauration de l'obligation scolaire comme dans les pays germaniques. Il s'intéresse en effet beaucoup aux pays étrangers... » comme l'explique

⁸⁷*Ibid.* 3 décembre 1911

⁸⁸*Ibid.* 14 décembre 1911

⁸⁹*Ibid.* 7 décembre 1911

l'historien Christophe Charle⁹⁰. Le quotidien fait partie des feuilles de qualité, lues par un public bourgeois, plus restreint que ceux des « Quatre Grands ». *Le Temps* accorde ainsi plus d'intérêt aux questions économiques, financières et étrangères, il cible un lectorat plus cultivé et ses tirages sont ainsi plus modestes que ceux des grands quotidiens populaires parisiens⁹¹. Le sérieux du journal avec lequel collabore Jean Carrère se répercute ainsi sur la qualité de son reportage et sans doute sur sa volonté de vouloir couvrir le plus d'événements possibles avec un discours et une analyse qui se distingue également de celles de ses deux collègues étudiés ici.

Ainsi, Carrère se rattache au groupe de journalistes italophiles présents à Tripoli lors de la guerre « italo-turque » par sa proximité avec ces derniers, notamment les journalistes italiens, et par son discours favorable à l'action italienne du fait de ses idées latines et de son amour pour l'Italie. Mais son expérience tripolitaine se distingue de celle de Chéreau ou de Bevione notamment par son discours italophile qui se veut plus modéré, ou en tout cas moins teinté d'ambitions politiques ou économiques. Son reportage est plus sérieux du fait de sa collaboration avec *Le Temps*, et son parcours est atypique en Tripolitaine et en Cyrénaïque.

Suite à la présentation des différentes expériences de la guerre italo-turque de ces trois reporters de guerre se pose alors la question du choix de ces trois personnages. Pourquoi axer la recherche sur Bevione, Carrère et Chéreau alors que la Tripolitaine comptait environ une centaine de correspondants de presse en 1911⁹²? C'est justement du fait de ce nombre relativement important de correspondants de guerre que le choix s'est porté sur ces trois personnages. Carrère, Chéreau et Bevione sont intéressants du fait de ce qu'ils représentent dans le panorama de la presse française et italienne. En effet, Chéreau représente le journal *Le Matin*, qui est l'un des quatre plus gros quotidiens français en 1911, Carrère représente *Le Temps*, l'un des quotidiens les plus sérieux de la presse française et européenne, et Bevione représente *La Stampa*, un grand quotidien italien très impliqué dans la campagne en faveur de la guerre italo-turque. Ces trois reporters sont alors représentatifs d'une certaine population touchée par ces différents organes de presse avec lesquels ils collaborent. Avec Chéreau, c'est un large public qui est touché, populaire et moins cultivé que celui touché par Carrère : une élite plus restreinte. Bevione quand à lui touche également un public italien large, mais étant lui-même un grand

⁹⁰ CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004 p. 99 - 100

⁹¹*Ibid.* p. 158

⁹²Estimation faite par Pierre Schill lors d'un entretien suite à la conférence « Se sentir visé par des images. Regards croisés sur des photographies de guerre (Tripolitaine, 1911 – 1912) » organisée par Sylvain Venayre le 22 mars 2017.

partisan de la guerre il est intéressant d'étudier quelle était la vision relayée pour ce public relativement large, d'un conflit souhaité par l'auteur lui-même.

Ces trois correspondants sont ainsi intéressants dans la manière avec laquelle ils impactent la population via les journaux avec lesquels ils collaborent. Cela permet de savoir quelle vision de ce conflit pouvaient avoir les différents groupes de lecteurs, à une époque où la presse écrite constituait le seul et unique moyen d'information. Bevione et Carrère ont également été choisis pour cette étude car leurs noms sont souvent mentionnés dans les ouvrages traitant de la guerre italo-turque : Carrère vis à vis de son agression et Bevione par rapport à sa position nationaliste et au rôle qu'il a pu jouer en Italie pour pousser le gouvernement à envahir la Tripolitaine. Chéreau, quant à lui, a également été choisi pour la dimension particulière de son reportage, cette volonté du *Matin* d'envoyer un second correspondant à Tripoli, alors que le journal en a déjà un depuis plusieurs semaines et tout à fait particulière, ce qui rend son reportage singulier par rapports aux autres correspondants.

Enfin, il s'agissait ici de traiter de la vision italophile du conflit, de ce fait, les correspondants anglais, allemands, américains ou autrichiens qui initient la campagne anti-italienne dans la presse européenne ne sont pas étudiés. Les correspondants italiens mais également français, qui constituent la plupart des reporters italophiles, sont ainsi au centre de cette recherche. Bevione est représentatif de ces reporters nationalistes italiens et Carrère et Chéreau sont représentatifs de ces correspondants de la presse française qui étaient presque les seuls en Europe (hormis les italiens) à ne pas être des détracteurs de l'expédition coloniale italienne.

Le choix de ces trois personnages pour cette étude a donc été fait principalement pour ces différentes raisons, au regard de leur discours commun mais également de leurs parcours et de leur expérience différente de la guerre italo-turque.

Chapitre II :

La couverture médiatique d'un conflit lointain

Si aujourd'hui il est normal de voir des équipes de journalistes investir les zones de conflits du monde pour en couvrir les événements et informer la population mondiale de la situation sur le théâtre des opérations, cette pratique médiatique et la discipline journalistique du reportage de guerre étaient installées dans les rédactions, depuis seulement quelques dizaines d'années en 1911. Afin de comprendre le contexte médiatique dans lequel étaient plongés Bevione, Carrère et Chéreau à Tripoli en 1911, en tant que correspondants de guerre pour des journaux de la presse parisienne ou italienne, il convient de faire un rappel historique des transformations majeures qu'a connu la presse écrite au XIXe siècle.

En effet, la guerre « italo-turque » est un conflit relativement bien couvert par la presse des pays développés du début du XXe siècle. Il s'agit d'un conflit lointain, colonial, comme les européens en ont déjà livré de multiples au cours du XIXe siècle. Dans quelle logique s'inscrit alors le besoin pour les rédactions françaises, italiennes, allemandes, anglaises, autrichiennes ou encore américaines d'envoyer des hommes suivre ce conflit et en rendre compte le plus régulièrement possible dans les colonnes de leurs journaux ? Pour répondre à cette question il convient de replacer le reportage des trois envoyés spéciaux étudiés ici dans un contexte plus large, celui d'un essor de la presse écrite observé au cours du XIXe siècle, qui s'accélère particulièrement, entre les années 1870-1880 et le tournant du siècle.

Durant cette période, la presse écrite se transforme considérablement du fait de facteurs

techniques, sociaux, économiques et politiques multiples. L'historiographie s'accorde ainsi à qualifier le XIXe siècle comme étant le siècle de « l'âge d'or » de la presse⁹³. Il s'agit en effet d'une période d'essor considérable de la presse, qui transforme celle-ci en un média de masse dont l'information est le fer de lance rédactionnel et le profit économique son objectif principal. Avec cet essor apparaît ainsi une nouvelle discipline professionnelle, qui se développe et se codifie également pendant cet « âge d'or » de la presse : le reportage. Cette nouvelle profession aux contours mal définis dans un premier temps, se développe surtout à la fin du XIXe siècle, entre les années 1880 et 1900, alors que les journaux se basent sur un modèle américain d'information brute et sèche et le besoin d'aller chercher cette information à la source⁹⁴.

C'est en ayant conscience de ce contexte particulier qu'il convient d'étudier la couverture médiatique de la guerre coloniale menée par l'Italie en Tripolitaine et en Cyrénaïque en 1911 et 1912. Le conflit s'inscrit dans cette période d'accélération du développement et de l'essor de la presse initié dans les années 1880, et en parallèle, de développement et de codification du métier de journaliste, et plus particulièrement de celui de reporter de guerre. Il s'agit ainsi de l'un de ces conflits lointains faisant partie de ces guerres de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle au cours desquels les pionniers du reportage de guerre ont façonné cet aspect du journalisme, considéré comme étant le « grand reportage » en opposition aux « petits reportages » nationaux⁹⁵.

1. Essor du journalisme et de la presse d'information :

Si la presse écrite se développe et se transforme tout au long du XIXe siècle, nous nous intéressons plus particulièrement ici à la phase d'accélération de ce développement qui survient à la fin du XIXe siècle et au tournant des deux siècles. Entre les années 1870-1880 et le début de la première Guerre Mondiale, la presse se transforme véritablement et son développement s'accélère. Cette période marque une rupture avec le journalisme du XIXe siècle. Les journaux de la presse française se calquent sur le modèle américain d'une nouvelle information : l'information rapide. L'objectif étant d'informer les lecteurs, le plus rapidement possible, des événements d'actualité. Ce besoin de rapidité change la donne dans la manière de faire du journalisme : la pratique du reportage, de l'interview, l'essor des agences de presse comme

⁹³ JEANNENEY Jean-Noël, *Une histoire des médias : Des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 2015 (5^e édition) p. 109

⁹⁴ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *La Civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Nouveau Monde éditions, 2011 p. 289-290

⁹⁵ *Ibid.* p. 635.

l'agence française Havas s'inscrivent dans cette logique de rapidité de l'information dont le but est non seulement de produire une information rapide mais également une information vraie et neutre⁹⁶. Cette rupture des années 1880-1890 est cependant à nuancer comme le rappellent Marie-Eve Therenty, Dominique Kalifa et Alain Vaillant, car l'information avait déjà une place centrale dans les journaux du XIXe siècle, avant même la fin du siècle⁹⁷. Cette phase des années 1880-1890 marque plutôt une accélération dans le processus informatif de la presse écrite en France, la faisant passer d'une presse d'opinion à une presse d'information, libérée des contraintes politiques.

L'Historien Jean-Noël Jeanneney évoque un « âge d'or » de la presse initié dans les années 1870 et allant jusqu'en 1914. Une émancipation de la presse vis à vis du politique qui se développe en parallèle d'une liberté d'expression toujours plus triomphante⁹⁸. En effet, la liberté de la presse est indissociable de l'arrivée des libéralismes dans le monde occidental dans les années 1870-1880, mais ce facteur politique n'explique qu'en partie pourquoi la presse connaît un essor sans précédent à la fin du XIXe siècle. Selon Jean-Noël Jeanneney cet âge d'or de la presse s'explique également par deux autres progrès : les progrès et améliorations techniques et l'extension du marché des nouvelles, qui transforme le journal en entreprise aux besoins de rentabilités et l'information en marchandise qu'il faut exploiter rapidement avant que celle-ci ne soit dépassée⁹⁹. Ces éléments politiques, techniques et économiques constituent en effet le triptyque essentiel à l'accélération de ce développement de la presse écrite entre les années 1870-1914.

Les techniques de fabrication du journal et de transmission de l'information se perfectionnent effectivement également à la fin du XIXe siècle, donnant la possibilité aux patrons de presse d'augmenter la rentabilité et le tirage de leurs journaux. L'imprimerie du journal connaît ainsi un progrès sans précédent avec l'invention des rotatives dans les années 1860-1870, remplaçant les anciens rouleaux à vapeur. Les rotatives permettent alors d'augmenter considérablement le nombre de tirages possible du fait de leur rapidité d'impression¹⁰⁰. Des progrès techniques voient également le jour dans le secteur de la reproduction et de l'illustration permettant l'émergence de journaux illustrés dans tous les pays développés. Dans le domaine de la circulation de l'information, la volonté d'obtenir une information rapide est rendue possible avec l'arrivée du télégraphe électrique, remplaçant le télégraphe optique Chappe, les courriers

⁹⁶ *Ibid.* p. 288-290

⁹⁷ *Ibid.* p. 290 - 294

⁹⁸ JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.*

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.* p. 93

spéciaux ou encore les pigeons voyageurs. Mis au point en 1837, le télégraphe électrique se répand rapidement vers les pays d'Europe occidentale. En France, une ligne télégraphique est mise en place entre Calais et Douvres dès 1850, en 1866 une ligne est ouverte entre l'Europe et l'Amérique et en 1876 les lignes télégraphiques permettent de transcrire 4 000 mots à la minute¹⁰¹. Ces lignes télégraphiques précèdent ou suivent les chemins de fer et les puissances coloniales développent les réseaux de télégraphes dans leurs colonies, ce qui permet aux reporters de guerre d'utiliser ces lignes lorsqu'ils couvrent un conflit colonial, comme c'est le cas en Tripolitaine¹⁰². Le télégraphe électrique devient donc, un outil indispensable pour le reporter de guerre. Les chemins de fer permettent ensuite de pouvoir distribuer plus efficacement les journaux dans tout le pays. En 1911 à Tripoli, Carrère, Bevione et Chéreau ainsi que tous les autres correspondants de presse sont dépendants de l'outil télégraphique qui les relie à leurs rédactions respectives et permet au *Matin*, au *Temps* ou à *La Stampa*, de publier leurs articles seulement un ou deux jours après les événements évoqués.

L'utilisation du télégraphe par les correspondants de presse à Tripoli est visible dans les articles qu'ils produisent. Dans un article publié le 14 octobre 1911, Jean Carrère évoque le rétablissement des lignes télégraphiques à Tripoli et le projet d'en construire de nouvelles : « Toutes les communications télégraphiques et postales sont rétablies et sous très peu de jours le nouveau câble télégraphique Tripoli-Syracuse sera posé¹⁰³. » De même, dans un article de l'édition du 8 novembre 1911 de *La Stampa*, Bevione illustre cette utilisation importante du télégraphe pour les correspondants de guerre, en expliquant que le télégraphe de Tripoli n'accepte que 2 télégrammes par jours de 300 mots chacun : « Le télégraphe n'accepte plus à Tripoli, que deux dépêches par jours de 300 mots chacune¹⁰⁴. » Ces mentions de l'utilisation du télégraphe par les correspondants de guerre à Tripoli en 1911 illustrent bien l'importance de cette technologie pour ces derniers, dans ce contexte de marchandisation de l'information.

Le contexte économique modifie donc beaucoup la presse écrite au tournant des deux siècles. En effet à la fin du XIXe siècle, le journal devient une entreprise dont les profits économiques deviennent essentiels. Au cœur d'une société dans laquelle le capitalisme est en pleine expansion, l'information devient la marchandise, le journal l'entreprise qui la vend et le journaliste celui qui la produit. L'essor de la presse devient alors une promesse de profit

¹⁰¹*Ibid.* p. 95

¹⁰² FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010 p. 9-10

¹⁰³*Le Temps*, 14 octobre 1911

¹⁰⁴*La Stampa*, 8 novembre 1911. Nous traduisons : « Il telegrafo non accetta a Tripoli più di due dispacci al giorno di 300 parole ciascuno » (nous traduisons)

intéressante pour des hommes d'affaires qui, bien souvent ne viennent pas du monde du journalisme, comme Maurice Bunau-Varilla qui prend la tête du journal *Le Matin* en 1903. Ces hommes, au sens des affaires aiguisé, ne connaissent pas le monde des informations, du journalisme ou des rédactions de journaux mais voient le journal comme une source potentielle de profits économiques fructueux¹⁰⁵. Les journaux sont ainsi contrôlés par des patrons de presse ambitieux et des actionnaires en attente de profits importants. Dans cette optique commerciale il faut vendre plus, élargir le lectorat, faire dans le sensationnel. Les patrons de presse investissent de fortes sommes dans leurs journaux pour pouvoir tirer toujours plus de numéros, envoyer des reporters sur le terrain en France ou à l'étranger, avoir des locaux, du matériel à la pointe de la technique. etc. La vente au numéro constitue ainsi un argument de vente important pour les grands quotidiens parisiens. Comme le démontrent Christian Delporte, Claire Blandin et François Robinet, cette nouvelle technique de vente constitue l'essentiel des recettes des grands quotidiens parisiens : plus de 80 % des numéros du *Petit Parisien* sont vendus au numéro contre 1 à 2 % d'abonnements en 1910¹⁰⁶.

Dans cette logique de profit, seuls les journaux dont les bénéfices sont importants peuvent envoyer des reporters sur les zones de guerre du monde entier. *Le Matin* peut ainsi se permettre d'envoyer deux correspondants à Tripoli en 1911-1912. *Le Temps*, bien qu'ayant un lectorat moins important que celui des « Quatre Grands » peut, lui aussi, envoyer des correspondants dans de nombreux pays étrangers. Entre 1900 et 1910, le capital du journal devient rentable d'environ 17 % et *Le Temps* achète en 1911, année de la guerre « italo-turque », pour 600 000 francs de rotatives et linotypes¹⁰⁷. Ces éléments, signes de la bonne santé financière du journal, ainsi que sa politique éditoriale particulière lui permettent d'envoyer de nombreux correspondants à l'étranger comme Carrère, d'abord à Rome puis à Tripoli, et de se démarquer des autres journaux français par cet important réseau de correspondants à l'étranger.

De ce marché de l'information découle une nouvelle manière de faire du journalisme. Au cours des années 1870-1880, l'information est omniprésente dans tous les journaux et change le discours tenu par les journalistes. Les éléments techniques, la liberté politique des journaux et les éléments économiques nouveaux en élargissent le lectorat. De ce lectorat massifié, également dû à une augmentation du niveau d'alphabétisation, découle l'écriture informative¹⁰⁸.

¹⁰⁵ DELPORTE Christian, BLANDIN Claire, ROBINET François, *Histoire de la presse en France. XXe – XXIe siècles*, Paris, Armand Colin, 2016. p. 26-27

¹⁰⁶ *Ibid.*

¹⁰⁷ *Ibid.* p. 27

¹⁰⁸ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.) *op. cit.* p. 722- 725

L'écriture des journalistes dans les colonnes des journaux devenus journaux d'informations se transforme. Le style devient beaucoup plus « télégraphique », avec un mode de transmission des informations standardisé dans les pages des journaux¹⁰⁹. Les nouvelles sont ainsi classifiées dans les journaux dans des rubriques telles que les « dernières nouvelles » dans *Le Temps*, les « ultime notizie » (dernières informations) de *La Stampa*, ou encore la « dernière heure » du *Matin*, dans lesquelles les courtes dépêches et les derniers télégrammes des envoyés spéciaux sont publiés, ainsi que les informations des agences de presse. Dans des styles d'écritures beaucoup plus restreints, moins littéraires et narratifs, qui vont à l'essentiel de l'information, ces dépêches au style « télégraphique » deviennent le meilleur moyen de toucher efficacement ce lectorat massifié, en quête d'une information pure, brute et facile à comprendre. Les articles produits par Bevione, Carrère ou Chéreau gardent cependant un style plus rédigé, plus long et analytique. Seuls les courtes dépêches et les télégrammes envoyés en urgence sur les derniers événements survenus sont écrits dans un style « télégraphique » afin de mettre le lecteur au courant d'un événement qui est bien souvent développé par le correspondant dans les jours qui suivent. Ainsi Jean Carrère, dans un télégramme intitulé « Marche en avant des italiens » décrit brièvement, en une quinzaine de lignes, une opération italienne en direction du désert dans l'édition du *Temps* du 27 novembre 1911¹¹⁰. Dans l'édition du lendemain, le correspondant du *Temps*, décrit la même opération dans un article intitulé « La marche en avant à Tripoli » sur près d'une colonne dans un style d'écriture beaucoup plus rédigé¹¹¹. Cet élément narratif, ce changement dans la manière d'écrire dans les colonnes des journaux est également significatif du changement majeur que connaît la presse écrite à la fin du XIXe siècle. Le changement de style dans l'écriture journalistique, qui s'éloigne délibérément du style très littéraire dominant au XIXe siècle, pour passer à un style d'écriture où l'information prime sur la rédaction, s'inscrit pleinement dans la logique d'élargissement du public et de marchandisation d'une information rapide et périssable¹¹².

Ces quelques éléments permettent de comprendre comment et pourquoi la presse écrite se transforme et connaît un véritable essor, un « âge d'or », entre les années 1870-1880 et le début de la première Guerre Mondiale. Les facteurs économiques, techniques, politiques et sociaux de l'époque façonnent cette nouvelle presse et la transforme en une presse d'information, dont le but est d'informer le lecteur le plus rapidement possible sur l'actualité du monde entier, mais également d'acquérir le plus de lecteur possible dans un but purement lucratif. Il convient

¹⁰⁹*Ibid.*

¹¹⁰*Le Temps*, 27 novembre 1911

¹¹¹*Ibid.* 28 novembre 1911

¹¹² JEANNENEY Jean-Noël, *op. Cit.* p. 114

désormais de se pencher sur le cas plus particulier des « grands reporters », fruits de cette transformation de la presse écrite, dont les trois protagonistes de cette étude font partie.

2. Les « grands reporters », une élite journalistique façonnée par les transformations de la presse écrite :

Indissociable de l'essor de la presse écrite, entre aventurier et écrivain risquant sa vie pour rendre compte des événements survenus dans le monde entier, le reporter de guerre à la fin du XIXe et au début du XXe est un produit du nouveau journalisme qui se développe avec la commercialisation des informations et la concurrence entre journaux. Le « grand reporter » naît non seulement de la volonté pour les journaux d'aller chercher l'information à la source mais également de cette logique commerciale qu'adoptent les journaux à la fin du XIXe siècle. Ce besoin de vente dont le sensationnalisme de l'information constitue un argument décisif pour les patrons de presse, façonne les contours du grand reportage et du grand reporter : un aventurier intrépide, se mettant en scène dans ses écrits, racontant l'histoire telle qu'il la vit sur les lieux même où elle se fait¹¹³.

La première incarnation du reporter de guerre est attribuée à Pierre Giffard et à son roman « Le sieur de Va-Partout » en 1880, dans lequel l'auteur met en scène un reporter et son travail quotidien. Cette mise en scène du travail du reporter met en lumière une nouvelle pratique et une nouvelle poétique journalistique : le reportage¹¹⁴. Cependant, dans les années 1880, le reportage est une pratique déjà bien identifiée dans les faits, mais dont la légitimité reste à prouver¹¹⁵. En effet, des reporters de guerre étaient présent déjà lors de la guerre de Crimée en 1854-1855 et dans beaucoup de conflits de la fin du XIXe siècle : guerre franco-prussienne (1870), guerre turco-russe (1877-1878), guerre russo-japonaise (1904-1905)¹¹⁶ ..etc. L'apparition de la figure du reporter de guerre s'inscrit dans un premier temps, dans la logique de concurrence entre les journaux : il faut avoir accès à plus d'informations que ce que transmettent les agences de presse, il faut avoir l'information que l'autre n'aura pas. C'est dans cette logique que les rédactions envoient des journalistes à la source, sur les lieux de conflits, pour avoir l'information décisive que le journal concurrent ou l'agence de presse ne pourra pas

¹¹³ WOLGENSINGER Jacques, *L'Histoire à la une : la grande aventure de la presse*, Paris, Gallimard, 1989 p.87

¹¹⁴ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.) *op. cit.* p. 1012

¹¹⁵ *Ibid.*

¹¹⁶ DELPORTE Christian, *Les journalistes en France. 1880 – 1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, coll. XXe siècle, 1999 p. 68-69

transmettre¹¹⁷.

Entre les années 1870 et 1914, les rédactions se développent également, le nombre de journalistes gonfle considérablement et la spécialisation de ces derniers se développe. Le journalisme se hiérarchise de plus en plus sur un modèle d'entreprise où l'on trouve au sommet de la pyramide le patron du journal, et au bas de l'échelle les « rubricards » ou « faits diversiers ». Dans cette hiérarchisation de la profession, les grands reporters se positionnent dans le haut du panier, ils sont les plus grands journalistes, devant les « petits reporters » et juste derrière le rédacteur en chef¹¹⁸. Avec cet essor du journalisme dans les années 1880-1890, notamment du fait de la fin des contraintes politiques sur la presse, le journalisme devient une profession à part entière. Alors que cette dernière était plutôt instable avant les années 1880, obligeant bien souvent les journalistes à cumuler leurs travail dans la presse avec une autre profession (instituteur, écrivain, avocat...), l'essor des années 1880-1890 fait entrer cette nouvelle discipline comme une profession à part entière, que les journalistes peuvent exercer à plein temps. Le gonflement du nombre de journalistes dans les rédactions constitue des petits groupes au sein même de la profession, qui correspondent à des étapes de carrière à franchir, dont bien souvent le grand reportage constitue l'étape la plus prestigieuse¹¹⁹.

L'arrivée de la figure du reporter de guerre s'inscrit également dans le contexte de la fin du monopole de l'information de guerre par l'armée. En effet, tout au long du XIXe siècle, la principale source d'information sur les conflits militaires étaient constituée par l'armée. Avant l'arrivée des correspondants de guerre, l'information était contrôlée par le commandement militaire. L'information provenait alors de deux sources différentes : dans les conflits où la France n'était pas mêlée, elle provenait de correspondants particuliers, envoyés dans les capitales des pays, à distinguer des reporters de guerre qui, eux suivaient le conflit directement sur le terrain. Seuls quelques journaux bénéficiaient de ces réseaux de correspondance étrangère comme *Le Journal des débats* ou encore *Le Temps*¹²⁰. Pour les autres rédactions qui ne bénéficiaient pas de correspondants à l'étranger, les informations provenaient principalement d'agences de presse, de journaux anglais ou de journaux des pays impliqués. Ces sources d'informations constituaient une limite pour les rédactions car elles étaient bien souvent contrôlées par les monarchies étrangères ou par le gouvernement français, pour l'agence

¹¹⁷ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.) *op. Cit* p. 1013

¹¹⁸ FEYEL Gilles, *La presse en France des origines à 1944 : histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 2007 (2^e édition) p. 129-130

¹¹⁹ CHARLE Christophe, *op. cit.* p. 144-145

¹²⁰ MARTIN Marc, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005 p. 49-50

Havas¹²¹. Dans les conflits où la France était impliquée, l'information provenait d'une seule source : le commandement militaire et le pouvoir central. Ce contrôle de l'armée sur l'information de guerre est effectif durant tout le XIXe siècle. Selon Marc Martin, il faut attendre l'insurrection de la Bosnie-Herzégovine contre les Turcs en 1875 pour qu'un envoyé spécial français dépêché par un journal ne soit envoyé sur le théâtre des opérations afin de rendre compte des événements directement à sa rédaction, s'émancipant ainsi du contrôle de l'information par l'armée¹²².

L'arrivée de reporters de guerre envoyés par les rédactions n'enterre cependant pas définitivement l'influence du commandement militaire ou du pouvoir centrale sur l'information lors des conflits armés. Lors de la guerre « italo-turque » Bevione, Carrère et Chéreau sont confrontés au commandement militaire italien à Tripoli, surtout après les révoltes de Sciarat-Sciat, dans une volonté de contrôler les dépêches des reporters de guerre. Sergio Romano met en évidence les rapports compliqués entre les journalistes et l'armée à Tripoli à ce moment précis du conflit. Selon lui, lorsque l'armée italienne débarque à Tripoli et prend le relais du commandement à la marine italienne, les rapports entre journalistes et officiers se font plus formels. Les journalistes sont soumis à de nombreux obstacles et à une volonté de contrôle de l'information par l'armée, qui ne les empêchent pas d'écrire sur le conflit, mais qui restreignent la liberté de ces écrits. En effet la plupart des articles louent l'organisation du débarquement et de l'armée italienne¹²³. À la suite des révoltes de Sciarat-Sciat, les autorités italiennes ne peuvent empêcher les reporters anglais ou allemands de rendre compte des massacres et de la répression à leurs rédactions, Giolitti prend alors la décision de contrôler l'information¹²⁴. Ces exemples mis en lumière par Sergio Romano, démontrent la présence toujours forte du contrôle de l'information par un commandement militaire ou un gouvernement central, dans des conflits durant lesquels l'information est une préoccupation centrale pour les belligérants. Malgré l'émancipation du reporter de guerre, qui est envoyé en mission par un journal et non plus par le commandement militaire, les relations avec les officiers et les gouvernants sont un enjeu majeur pour le reporter de guerre.

Les éléments soulignés par Sergio Romano, démontrant la complaisance des reporters avec l'armée italienne au moment de l'arrivée du corps expéditionnaire italien à Tripoli, complaisance qui est en partie due à la volonté de contrôle de l'information par l'armée italienne nouvellement

¹²¹*Ibid.* p. 50

¹²²*Ibid.* p. 52

¹²³ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 135

¹²⁴*Ibid.* p. 136

installée à Tripoli, sont visibles dans les articles des trois correspondants de guerre étudiés ici. Carrère écrit au sujet du débarquement des troupes italiennes, dans l'édition du *Temps* du 14 octobre 1911 :

L'arrivée dans la rade de Tripoli a été admirable : on eut dit une magnifique revue navale et les soldats sont descendus à terre quatre par quatre dans un ordre parfait au milieu d'un enthousiasme indescriptible. L'ordre du débarquement a beaucoup impressionné la population indigène¹²⁵.

Cet article, véritable louange de l'organisation de l'armée italienne à travers le débarquement des troupes qui est décrit comme parfait et impressionnant, illustre bien ce qu'évoque Sergio Romano : le contrôle des écrits des journalistes par l'armée italienne à Tripoli, qui ne laisse passer vers les rédactions que des articles louant l'organisation italienne en Tripolitaine. Quelques jours plus tard, dans l'édition du *Temps* du 17 octobre 1911, Carrère parle à nouveau du débarquement avec le même ton élogieux :

Le débarquement du corps expéditionnaire n'en a pas moins une grande importance matérielle et morale, et maintenant qu'il est accompli – et avec quel ordre, quelle précision vous le savez déjà – nous pouvons bien dire que tous ici nous l'attendions avec une certaine impatience et nous avons contemplé la fumée des paquebots de transport avec un soupir de soulagement¹²⁶.

Il convient désormais de s'intéresser à la vie quotidienne de ces premiers reporters de guerre, à la difficulté et aux avantages de leurs métiers et à l'image dont ils bénéficiaient aux yeux du grand public, afin de pouvoir rendre compte de ce qu'a pu être le quotidien de Chéreau, Bevione et Carrère à Tripoli en tant que correspondants de guerre.

Le reporter de guerre bénéficie avant tout de certains avantages par rapports aux autres journalistes. Son salaire est mensualisé, il perçoit ainsi une somme relativement importante tous les mois, contrairement à certains journalistes payés à la pige, c'est à dire à l'article¹²⁷. Marc Martin met ainsi en évidence le fait que les grands reporters soient considérés comme un groupe d'élite journalistique, exerçant un journalisme « d'exception » qui justifie certains avantages matériels, bien que ces derniers ne gagnent encore pas les sommes que perçoivent les critiques,

¹²⁵ *Le Temps*, 14 octobre 1911

¹²⁶ *Ibid.* 17 octobre 1911

¹²⁷ MARTIN Marc, *op. cit.* p. 146

les journalistes politiques ou les chroniqueurs¹²⁸. Si le reporter de guerre bénéficie de cette renommée au sein des rédactions et aux yeux du grand public, il ne faut pas oublier que son métier est risqué et difficile à exercer. En effet, le grand reporter travaille dans les zones les plus dangereuses du monde et doit bien souvent prendre des risques, qui peuvent mettre sa vie en danger, pour exercer sa profession. Ces dangers permanents auxquels il est confronté sont palpable dans les récits. Le reporter se met en scène par un « je » toujours présent dans les articles qui démontre aux lecteurs par quels dangers il est passé pour relater ces informations dans les colonnes de son journal. La mise en scène du danger que court le reporter est exposée dans ses reportages, sa situation périlleuse est mise en évidence et constitue des éléments stylistiques et narratifs du reportage de guerre¹²⁹. La dangerosité, les longs voyages récurrents, la tension à laquelle est soumise le reporter qui doit toujours trouver la bonne information, la bonne personne à interviewer, la bonne photo à prendre, exigent que ce dernier soit dans de très bonnes conditions physiques et de santé¹³⁰. Le métier de reporter de guerre est un métier éprouvant.

Si à la fin du XIXe siècle le métier de journaliste est relativement mal considéré par le grand public, l'arrivée des grands reporters favorise l'habilitation de cette nouvelle profession aux yeux de celui-ci. En effet, le journalisme des reporters de guerre rompt avec le journalisme « causeur et fortement fictionnalisant » pour s'orienter vers un journalisme d'enquête, prouvé par le fait que le reporter voit de ses propres yeux les éléments qu'il relate¹³¹. Le reporter de guerre est célébré dans les représentations collectives, qui voit en lui un héros, défiant les risques des guerres, des conflits, des voyages lointains au service d'une information jugée comme vraie et authentique. Cette héroïsation du grand reporter est en partie de son propre fait, en mettant volontairement en évidence les dangers et les risques qu'il court dans ses articles. Cependant, Marie-Eve Therenty met en évidence le fait que les reportages des correspondants de guerre soient scénographiés, dramatisés, ce qui constitue à certains égards des récits ayant un part de fiction, ou du moins des constructions médiatiques donnant aux lecteur la sensation d'une participation à ces reportages¹³².

Avec les risques qu'il prend et la manière dont il se met en scène dans ses écrits, le reporter de

¹²⁸*Ibid.*

¹²⁹ THERENTY Marie-Eve, *Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914*, dans, Sociétés et représentations n° 21 : *Le siècle des voyages*, ISOR / credhess 2006 p. 113

¹³⁰MARTIN Marc, *op. cit.* p. 148-149

¹³¹THERENTY Marie-Eve, *op. cit.* p. 114

¹³²*Ibid.*

guerre acquiert donc une légitimité dans l'opinion publique. Cette image d'aventurier de l'information, de grand voyageur dont les yeux deviennent par procuration ceux du grand public sur les zones de conflit du monde, donne au journalisme une dimension et un enthousiasme nouveau. Le grand reporter est à cette époque perçu comme étant un « aventurier du monde réel¹³³. » Ce nouveau personnage s'implante même dans le monde de la littérature, livrant une image positive du journalisme, en opposition aux représentations très négatives de la profession que dépeignent certains écrivains de la fin du XIXe siècle comme Maupassant ou Barrès¹³⁴.

Le monde de la littérature et celui du reportage de guerre semblent en effet étroitement liés. Pour prendre l'exemple des journalistes étudiés ici, deux de ces trois hommes sont écrivains : Carrère et Chéreau. Ce dernier commence même sa collaboration avec *Le Matin* en tant que romancier en 1909 où il écrit les « contes des mille et un matin » dans les colonnes du quotidien parisien¹³⁵. Auteur de nombreux romans avant et après son reportage en Tripolitaine, Chéreau est élu à l'Académie Goncourt en mai 1926¹³⁶. Ces liens entre littérature et grand reportage sont notamment dus aux qualités de rédactions que possèdent les écrivains, qualités nécessaire au grand reporter pour les articles de reportages qu'il produit. Les écrits des reporters de guerre dénotent dans la manière de rédiger l'information : si les informations officielles ou des agences de presse sont livrées brutes, nues, sans aucun artifice rédactionnel, les articles des grands reporters, eux, sont écrits d'une manière beaucoup plus rédigée dans laquelle l'information est scénographiée¹³⁷. Avant la première Guerre Mondiale, le reportage de guerre est autant lu pour l'information qu'il apporte, que pour le travail rédactionnel du reporter¹³⁸. Les reporters racontent ainsi leurs péripéties, les difficultés rencontrées, les personnes croisées, les autorisations spéciales dont ils bénéficient qui confèrent à leurs reportages un caractère spécial. etc. Cela donne une idée de ce que pouvait être l'exercice du reportage de guerre avant 1914 : il s'agit de livrer une information, mais une information enrobée dans un récit, celui de la vie du reporter de guerre sur le terrain et de ses aventures pour pouvoir rendre compte aux lecteurs de cette information. Cet aspect du reportage de guerre dénote avec la rigueur informative de l'époque selon laquelle il fallait livrer l'information de manière totalement brute, sans artifices, ce qui avait par ailleurs fait débat à la fin du XIXe siècle chez des hommes de lettre tel que Zola, dénonçant cette information à outrance et cette dénaturation de l'écrit au profit de l'information

¹³³ BOUCHARENC Myriam, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Presse Universitaire du Septentrion, 2004 p. 88

¹³⁴ *Ibid.*

¹³⁵ PY-CHÉRAU Françoise et SURGET Eric, *Gaston Chéreau, romancier de la province française (1872 – 1937)*, Niort, Bibliothèque municipale de Niort, 1987 p. 16

¹³⁶ *Ibid.* p. 18

¹³⁷ THERENTY Marie-Eve, *op. cit.* p. 105

¹³⁸ *Ibid.* p. 106

pure¹³⁹.

Ces quelques éléments sur le développement du grand reportage, sur la figure du reporter de guerre, son métier, sa situation, son quotidien sur le terrain, ses rapports avec les commandements centraux et militaires ou encore sur sa manière d'écrire le reportage avant 1914, permettent de rendre compte du contexte professionnel dans lequel étaient plongés Bevione, Carrère et Chéreau lors de leurs reportages à Tripoli en 1911-1912. Ils permettent également de comprendre pourquoi les journaux français, italiens, anglophones ou germanophones envoient de nombreux correspondants suivre la guerre « italo-turque » à une époque à laquelle le reportage de guerre se développe et devient une profession à part entière.

Il convient désormais de se pencher plus particulièrement sur le cas de ce conflit entre l'Italie et l'Empire Ottoman, afin d'en analyser non seulement le retentissement médiatique dont il a pu bénéficier à l'époque, mais également de comprendre quel pouvait être le quotidien de ces reporters de guerre à Tripoli en 1911-1912.

3. La place de la guerre « italo-turque » dans Le Matin, Le Temps et La Stampa :

Il convient désormais de faire une analyse quantitative des articles portant sur la guerre « italo-turque » parus dans les trois quotidiens étudiés ici. Cette étude nous permet de mieux comprendre comment *Le Matin*, *Le Temps* et *La Stampa* se saisissent de l'événement. Elle permet également d'observer quelle est la place occupée par la guerre « italo-turque » dans l'espace médiatique, représenté ici par ces trois quotidiens. Nous pouvons ainsi nous demander quelle est la place qu'occupe cet événement dans les colonnes des quotidiens (la Une ? Les pages intérieures ?), quel est l'espace qui lui est réservé dans les journaux (quantité et longueur des articles) ? Sont-ils accompagnés de photographies ou de cartes ? Pour répondre à ces questions il est nécessaire d'étudier également comment l'espace médiatique est occupé par la guerre « italo-turque » en le mettant en relation avec le déroulement des événements.

Il convient également de prendre d'autres facteurs en compte pour réaliser cette étude : les particularités des trois quotidiens, le contexte de commercialisation et de marchandisation de l'information ou encore la politique éditoriale des journaux influent sur la place qu'ils accordent à la guerre « italo-turque » dans l'espace médiatique. Nous pourrions ainsi comprendre ce que

¹³⁹ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.) *op. cit.* p 1019

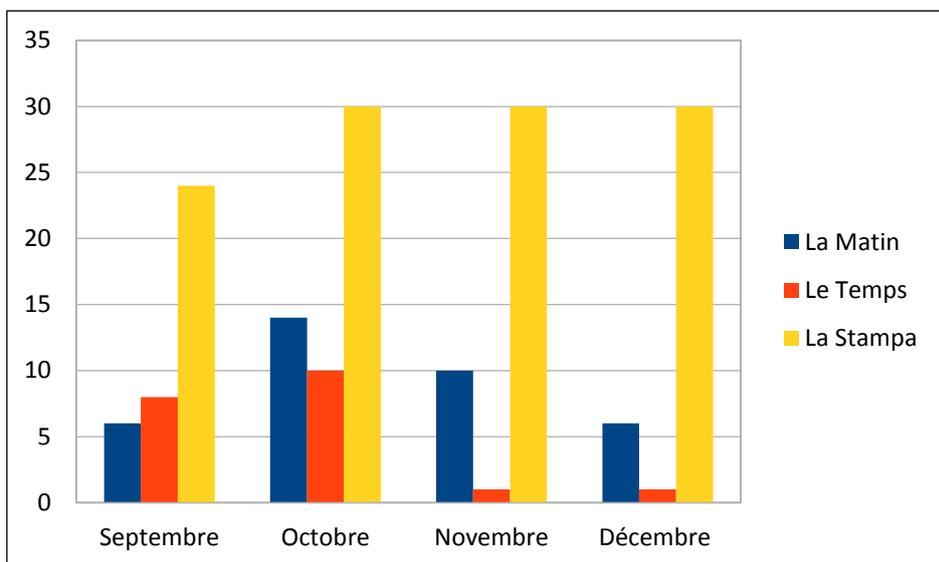
cela traduit de l'importance médiatique du conflit en France et en Italie. Constitue-t-elle à ce titre un argument de vente pour les patrons de presse ? La guerre « italo-turque » est-t-elle mise en scène dans son occupation des pages du journal pour pouvoir en faire un événement sensationnel, que le lecteur suit jour après jour ou s'agit-t-il simplement d'un événement parmi d'autres en 1911 ?

Les réponses à ces questions dépendent du journal qui traite de l'événement. À ce titre les trois quotidiens utilisés ici, représentent un bon échantillon dans les différences d'objectifs que constitue cet événement pour les rédactions. *Le Matin* est un journal dont le principal objectif est de vendre, nous pouvons donc supposer qu'il s'empare de l'événement comme d'un argument de vente. *Le Temps*, est un journal parmi les plus sérieux dont la politique étrangère constitue la principale ligne directrice de sa politique éditoriale, l'événement s'inscrit donc dans cette optique de traitement de l'information étrangère. *La Stampa* est un grand quotidien italien, dont le rôle dans le déclenchement de la guerre « italo-turque » a été prééminent. L'événement, omniprésent dans ses colonnes sert sa « ligne » éditoriale.

Figure 2 : Nombre d'article évoquant les affaires de l'Italie en Tripolitaine et la guerre « italo-turque » en septembre, octobre, novembre et décembre 1911 dans *Le Matin* et *Le Temps* :

| | <i>Le Matin</i> | <i>Le Temps</i> |
|-----------------------|-----------------|-----------------|
| Septembre 1911 | 16 | 26 |
| Octobre 1911 | 45 | 60 |
| Novembre 1911 | 37 | 48 |
| Décembre 1911 | 33 | 46 |
| Total | 131 | 180 |

Figure 3 : Nombre d'articles en Une du *Matin*, du *Temps* et de *La Stampa* concernant le conflit « italo-turc » en septembre, octobre, novembre et décembre 1911 :



Lorsque l'on observe le contenu des trois quotidiens étudiés ici, sur les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1911, qui constituent les quatre mois majeurs du conflit entre l'Italie et l'Empire Ottoman, la présence de cet événement est inévitable. Il apparaît dans l'actualité du *Matin*, dès le 3 septembre 1911, en troisième page du quotidien, où un article informe le lecteur sur les revendications italiennes vis à vis de la Tripolitaine¹⁴⁰. La guerre « italo-turque » devient un fait d'actualité récurrent dans les colonnes du grand quotidien parisien à partir de la fin du mois de septembre, lorsque le conflit diplomatique prend la tournure d'un conflit armé. A partir du 22 septembre 1911, le conflit s'invite dans les pages du *Matin*, pour être traité de manière quotidienne jusqu'à la fin du mois. Le 24 septembre 1911, le conflit « italo-turc » fait ainsi la Une du journal, avec un article intitulé : « L'Italie aura l'assentiment de la France pour occuper la Tripolitaine » dans un dossier plus conséquent sur « l'expansion latine dans l'Afrique méditerranéenne¹⁴¹. » D'une manière générale, à partir du 22 septembre 1911, le conflit devient l'une des informations principales traitées par *Le Matin*. Le conflit opposant l'Italie à la Turquie devient alors pour le quotidien une actualité essentielle à traiter, éclipsant ainsi le conflit entre la France et l'Allemagne sur la question du Maroc. En effet, ce conflit colonial entre les deux puissances européennes sur la question de leurs influences respectives au Maroc, dont le soutien aux Français avait permis à l'Italie d'avoir, en retour, le soutien des ces derniers sur la question Tripolitaine, constituait le principal fait d'actualité internationale dans les colonnes et les Unes des quotidiens au mois de septembre 1911¹⁴².

¹⁴⁰ *Le Matin*, 3 septembre 1911

¹⁴¹ *Ibid.*, 24 septembre 1911

¹⁴² MARTEL André, *La Libye 1835 – 1990. Essai de géopolitique historique*, Presse universitaire de France, 1991 p. 64

Cependant la tournure des événements sur la question de la Tripolitaine inquiète. *Le Matin* joue alors sur cette inquiétude concernant une probable guerre « italo-turque » pour vendre son journal. La guerre « italo-turque » constitue avant-tout pour *Le Matin*, un argument qui pourrait permettre de vendre plus. En effet, durant cet « âge d'or » de la presse en France, les rédactions sont de plus en plus tentées par le sensationnalisme de l'information, qui permet de vendre plus à une époque où le quotidien s'achète plus au numéro qu'à l'abonnement¹⁴³. Le 25 septembre, *Le Matin* titre ainsi, en Une de son édition : « L'Europe menacée d'une guerre entre l'Italie et la Turquie », et la question de l'Italie en Tripolitaine occupe une partie majeure de la première page du quotidien¹⁴⁴. Dans la même édition, une rubrique consacrée au conflit « italo-turc » apparaît également en troisième page du journal¹⁴⁵.

Dans cette logique commerciale, *Le Matin* traite de l'événement de manière plus « superficielle » en mettant en scène le conflit dans la mise en page de ses éditions mais en le traitant de manière plus sensationnelle pour que l'événement devienne argument de vente. Cela est visible lorsque l'on s'intéresse au nombre de fois où *Le Matin* met la guerre « italo-turque » à la Une (figure 3) pendant les quatre mois de la fin de l'année 1911 : le conflit figure en Une de trente-six de ses éditions. *Le Temps*, dont la politique éditoriale est principalement basée sur les événements et la politique étrangère ne place l'événement que vingt fois en Une de ses éditions¹⁴⁶. La comparaison entre les deux titres semble largement déséquilibrée lorsque l'on connaît l'attachement qu'a la rédaction du *Temps* à couvrir au maximum les conflits étrangers. Cependant lorsque l'on regarde le traitement du conflit par le nombre total d'articles produits, c'est à dire moins à la « surface » de la Une et plus dans les « profondeurs » des pages intérieures, l'on se rend compte que le déséquilibre change de sens (figure 2). Sur les quatre mois de la fin 1911, *Le Temps* publie 180 articles sur la guerre « italo-turque » quand *Le Matin* en publie 131.

La place accordée à l'événement dans les deux quotidiens français étudiés ici, démontre dans quelle mesure l'événement est saisi par les rédactions. D'un côté, il constitue un argument de vente pour *Le Matin*, qui le place souvent en Une et le met en scène dans un sensationnalisme de l'information aux gros titres racoleurs : « Le conflit italo-turc [...] on croît la guerre inévitable¹⁴⁷. » De l'autre, il constitue pour *Le Temps*, une information d'actualité internationale, traitée de manière moins superficielle et vendeuse, à l'intérieur des pages d'un journal au public plus restreint mais dont les exigences de contenu sont plus élevées.

¹⁴³ JEANNENEY Jean-Noël, *op. cit.* p. 114

¹⁴⁴ *Le Matin*, 25 septembre 1911

¹⁴⁵ *Ibid.*

¹⁴⁶ CHARLE Christophe, *op. cit.* p. 99-100

¹⁴⁷ *Le Matin*, 29 septembre 1911

La question des visés italiennes en Tripolitaine apparaît dans les colonnes du *Temps* le 11 septembre 1911, en 2^e page du journal avec un article intitulé « La question de la Tripolitaine¹⁴⁸. » Quelques jours plus tard, le 14 septembre, l'événement réapparaît en Une du quotidien, dans les « dépêches télégraphiques » avec une courte dépêche évoquant la question de la Tripolitaine et du conflit italo-turc qui se dessine¹⁴⁹. À partir de cette date, le conflit « italo-turc » devient récurrent dans les colonnes du *Temps*, où il est chaque jour mentionné dans des articles ou des dépêches de tailles variables. La question de la Tripolitaine n'apparaît cependant qu'assez rarement en Une du quotidien : seulement une fois pour les mois de novembre et décembre par exemple (voir figure 3). Le traitement de l'événement est réservé à la deuxième page du journal, d'abord dans le « bulletin de l'étranger » avec des articles souvent intitulés « Italie, la question de la Tripolitaine », puis dans une rubrique spécialement conçue pour l'événement, intitulée « La guerre italo-turque » qui apparaît à partir du début du mois d'octobre 1911, toujours en deuxième page du quotidien le plus souvent, et plus rarement en troisième page.

Au sein de cette rubrique, dont on retrouve le même titre régulièrement en 3^e page du *Matin*, la guerre « italo-turque » est traitée avec sérieux et professionnalisme. La rubrique occupe parfois la presque totalité de la page, mêlant dépêches officielles, articles d'envoyés spéciaux, revues de presse étrangères et même des cartes de Tripoli et de son oasis pour quelques éditions. À ce traitement déjà bien fourni de l'événement s'ajoutent des compléments de dernière minute, en 6^e page du *Temps*, dans les « dernières nouvelles. » Cette « dualité » du traitement de l'événement apparaît dès le 1^{er} octobre 1911, au moment même où le conflit entre l'Italie et la Turquie devient une guerre¹⁵⁰. Pendant le reste de l'année 1911, *Le Temps* adopte cette méthode pour traiter l'événement : un gros dossier en 2^e page intitulé « La guerre italo-turque » avec des articles et des dépêches fournies, et les quelques dernières dépêches en 6^e page, dans les « dernières nouvelles » du journal. On retrouve cela par exemple le 6 octobre, le 9 novembre ou le 8 décembre, preuve que ce dispositif est effectif durant les trois mois de la fin de l'année 1911¹⁵¹.

Il est également à noter que l'espace occupé par la guerre « italo-turque » est relative à l'importance et au déroulement des événements en Tripolitaine. Les articles de la rubrique et des dépêches de la 6^e page sont plus courts lorsque les événements sont moindres ou qu'il ne se

¹⁴⁸*Le Temps*, 11 septembre 1911

¹⁴⁹*Ibid.* 14 septembre 1911

¹⁵⁰*Ibid.* 1^{er} octobre 1911

¹⁵¹*Ibid.* 6 octobre, 9 novembre et 8 décembre 1911

ne passe pas énormément de choses. C'est le cas dans la seconde moitié du mois de novembre, Carrère évoque le fait que les événements se font rares à Tripoli dans un article du 17 novembre :

Bien que la plupart de mes confrères se croient obligés de raconter chaque jour maints événements ou incidents, il faut convenir que depuis quelques jours la vie à Tripoli est calme et monotone à désespérer le correspondant le plus intrépide¹⁵².

A ce titre, les articles du *Temps* sur la guerre « italo-turque » sont plus courts et ne cherchent pas à broder sur des événements qui n'ont pas lieu, contrairement à d'autres correspondants de quotidiens européens, comme le souligne Carrère.

Le traitement de la guerre « italo-turque » par *La Stampa* se distingue beaucoup de celui qui en est fait par les deux quotidiens français. D'abord parce qu'il s'agit d'un quotidien italien, donc d'un organe de presse dont le lectorat est directement touché par un événement qui concerne son pays. De ce fait, le conflit est bien plus présent dans les colonnes du quotidien turinois qu'il ne l'est dans *Le Temps* et *Le Matin*. En effet, bien que le conflit se déroule sur un théâtre relativement lointain, celui de la Tripolitaine, il touche tous les italiens. Chacun connaît de près ou de loin un homme parti combattre en Tripolitaine ou en Cyrénaïque.

A ce titre, la place accordée à la guerre « italo-turque » dans *La Stampa* est grande. Mais la dimension nationale qui relie l'événement au journal n'explique qu'en partie l'omniprésence du conflit « italo-turc » dans les colonnes de *La Stampa*. Le journal turinois est également la figure de proue de la grande presse nationale qui avait participé à la campagne en faveur de la guerre, par des interpellations et des invectives régulières contre le gouvernement à l'été 1911. La question de la Tripolitaine est donc présente depuis des mois dans les pages de *La Stampa*. Le 13 juin 1911, Bevione signe un article dans le journal, reprenant les arguments nationalistes, expliquant que la Tripolitaine constitue la solution aux problèmes italiens notamment d'émigration ou d'économie¹⁵³. La question de la colonisation de la Libye est donc présente dès l'été 1911, non seulement dans les pages de *La Stampa*, mais également à la Une, place qu'occupe cet article dans l'édition du 13 juin jusqu'à prendre presque toute la place de cette première page, selon Paolo Maltese¹⁵⁴.

¹⁵²*Ibid.* 17 novembre 1911

¹⁵³ MALTESE Paolo, *La terra promessa. La guerra italo-turca e la conquista della Libia 1911-12*, Milano, Sugar editore, 1968. p. 56

¹⁵⁴ *Ibid.*

Dès le mois de juin 1911, l'importance qu'accorde la rédaction de *La Stampa* aux événements qui surviendront quelques mois plus tard sont déjà palpables à travers les réquisitoires de Bevione en faveur de la colonisation. *La Stampa* est au cœur de cette campagne de conquête de l'opinion publique initiée par Corradini et les nationalistes, qui atteint son point culminant à l'été 1911¹⁵⁵. Une nouvelle interpellation du journal adressée au président du conseil des ministres italiens est publiée en Une du journal le 28 juillet 1911, sous le titre : « Lettre ouverte à l'honorable Giolitti¹⁵⁶. » Cette lettre ouverte, commandée par le directeur du journal Aldo Frassati à Bevione, n'est pas signée par ce dernier, dans le but de montrer que la rédaction du quotidien toute entière partage les idées exprimées par Bevione¹⁵⁷. Il s'agit donc d'un événement dont la rédaction entière du journal souhaite la réalisation. Nous comprenons ainsi pourquoi la guerre « italo-turque » acquiert une telle importance et occupe une telle place dans les pages de *La Stampa* entre les mois de septembre et décembre 1911.

La guerre « italo-turque » apparaît à la Une du journal italien le 12 septembre 1911. A partir de ce jour et sur toute la durée de la fin de l'année 1911, l'événement ne la quittera plus¹⁵⁸. Chaque jour du mois de septembre la guerre « italo-turque » fait les gros titres du quotidien, les mots « Tripolitaine », « Tripoli » ou encore « guerre italo-turque » sont omniprésents dans les titres en caractères gras imprimés en première page de *La Stampa*. Durant tout le mois de septembre 1911 les questions du conflit avec l'Empire Ottoman et de la colonisation de la Libye prennent de plus en plus de place en Une, jusqu'à la monopoliser complètement à la fin du mois de septembre et au début du mois d'octobre lorsque la guerre débute à Tripoli. Le conflit est omniprésent dans le journal et éclipse tous les autres événements qui sont relayés en quatrième page, ou en sixième page dans les « Ultime notizie » (dernières informations). À partir du mois d'octobre 1911, la guerre « italo-turque » fait la Une de *La Stampa* chaque jour : 30 fois en octobre sur les 31 éditions, 30 fois en novembre sur les 30 éditions et 30 fois en décembre sur les 30 éditions (voir figure 3). Dans cette monopolisation de la Une, les articles de Giuseppe Bevione sont souvent à l'honneur, le 9 octobre 1911 la Une de l'édition du jour de *La Stampa* est entièrement occupée par un long article de l'envoyé spécial italien¹⁵⁹.

La Stampa fait ainsi de la guerre « italo-turque » son événement phare sur les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1911. Monopolisant la Une avec les événements de Tripolitaine et de Cyrénaïque, éclipsant complètement le reste de l'actualité pour se focaliser

¹⁵⁵ LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, trad. Ellug 2014. p. 124

¹⁵⁶ *La Stampa*, 28 juillet 1911. Nous traduisons : « Lettera aperta all'onorevole Giolitti »

¹⁵⁷ MALTESE Paolo, *op. cit.* p. 63

¹⁵⁸ *La Stampa*, 12 septembre 1911

¹⁵⁹ *Ibid.* 9 octobre 1911

sur une guerre que sa propre rédaction, via Giuseppe Bevione, a longuement demandé en participant à la campagne favorable à cette intervention en Tripolitaine, initiée par les nationalistes.

Par ces divers éléments nous pouvons comprendre comment la guerre « italo-turque » a été couverte par la presse française et italienne en 1911. L'essor de la presse et du reportage de guerre entre les années 1870 et 1914 a favorisé cette large couverture médiatique. Les correspondants des journaux français et italiens sont ainsi envoyés à Tripoli pour couvrir cet événement avec des objectifs différents selon les rédactions pour lesquelles ils travaillent. Dans cette mesure la guerre coloniale menée par l'Italie n'occupe pas de manière égale l'espace médiatique. Elle est mise en scène dans les pages des quotidiens pour servir des objectifs économiques, politiques ou rédactionnels. L'événement constitue ainsi un moyen de servir des intérêts divers au même titre qu'il est un fait d'actualité à traiter pour informer le lectorat des derniers événements. La question de la véracité de l'information livrée au public se pose alors. En effet, différents éléments interfèrent entre la réalité des événements et le récit qui en est livré aux lecteurs. De la censure au manque d'objectivité, l'information peut ainsi devenir une information manipulée, une information tronquée.

Chapitre III :

Informations manipulées, informations tronquées

La question de l'authenticité de l'information transmise par les correspondants de guerre à Tripoli est importante. En effet, si le contexte médiatique de la guerre « italo-turque » est celui d'une libéralisation, d'une émancipation totale de la presse écrite vis à vis du pouvoir politique, l'information que transmettent les médias peut tout de même être sujette à certaines influences. Ces influences peuvent encore être liées au pouvoir politique mais également aux opinions personnelles du journaliste, aux exigences de la rédaction. Elles sont aussi plus indirectes et peuvent être subies par le correspondant de guerre : censure, pressions et menaces des autres correspondants..etc.

Tous ces éléments influent sur l'information qui sera finalement transmise à la rédaction puis publiée et lue par le lectorat du journal. Or, si le but du journal d'information du début du XXe siècle est, comme son nom l'indique, d'informer le lecteur sur les derniers événements d'actualités, l'information qu'il transmet est censée refléter les événements, sans éléments extérieurs venant parasiter leur réalité.

Durant l'âge d'or de la presse, les journaux européens se calquent sur le modèle de la presse américaine d'information pure¹⁶⁰. À ce titre, *Le Matin* devient, à sa création en 1884, le plus « américain » des quotidiens français : des nouvelles brèves et sèches, beaucoup de télégrammes d'agences de presse, de reportages et de chroniques politiques aux tendances différentes chaque jour¹⁶¹. Pourtant, lors de la guerre « italo-turque », l'italophilie du quotidien français s'inscrit dans la même mouvance que celle du rapprochement diplomatique franco-italien initié au début du siècle par un certain nombre de conventions stratégiques entre les deux pays, légitimant l'influence française au Maroc côté italien et l'influence italienne en Tripolitaine côté français¹⁶². Cet exemple démontre le fait que le traitement de la guerre « italo-turque » par les correspondants de guerre n'est pas totalement exempt des influences politiques et rédactionnelles qui s'établissent en Europe.

Cependant, c'est sur le terrain même de la guerre que les envoyés spéciaux rencontrent un obstacle majeur à l'authenticité de leurs reportages : la censure. Rapidement mise en place par le gouvernement de Giolitti à la demande du commandement militaire italien en Tripolitaine et Cyrénaïque, elle est une chape de plomb qui pèse en permanence sur le travail du reporter de guerre. Elle s'exerce sur tous les correspondants présents à Tripoli, notamment après les révoltes de Sciarat-Sciat fin octobre 1911¹⁶³. Même les correspondants les plus italo-philés comme Bevione, dont les objectifs ne sont nullement de nuire à l'action italienne en Libye dans l'opinion publique, voient certains de leurs articles amputés par la censure italienne.

La censure ne constitue pas le seul élément qui fausse l'information transmise par le correspondant de guerre. Les opinions personnelles du reporter de guerre, dans le cas qui nous

¹⁶⁰ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *La Civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2011 p. 269

¹⁶¹ *Ibid.*

¹⁶² MARTEL André, *La Libye 1835 – 1990. Essai de géopolitique historique*, Paris, Presse universitaire de France, 1991 p. 64-65

¹⁶³ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 136-137

intéresse ici l'italophilie de Bevione, Carrère et Chéreau, constituent également un obstacle à la transmission d'une information objective et complètement représentative des événements sur le théâtre de la guerre. Les partis pris et le manque d'objectivité sur l'événement des trois journalistes tronquent les informations qu'ils publient dans les colonnes de leurs journaux. La présence de ces journalistes sur le théâtre des opérations, et le fait que ces derniers voient de leurs propres yeux les événements qu'ils retranscrivent légitimement ainsi leur point de vue et font de celui-ci une vérité absolue aux yeux des lecteurs des différents journaux pour lesquels ils travaillent. Dans cette mesure, peut-on parler d'une manipulation de l'information par la censure du commandement militaire italien et d'un manque d'objectivité des reporters de guerre ? Peut-on dire que l'information transmise par les reporters de guerre sur le conflit n'est qu'une version tronquée de la réalité des événements ?

1. Le reporter et la censure italienne :

A Tripoli en 1911, le reporter de guerre doit en permanence composer avec un obstacle de taille, restreignant considérablement la liberté des écrits qu'il transmet à sa rédaction en Europe : la censure. Elle est rapidement mise en place par le gouvernement politique et militaire italien à Tripoli et s'exerce sur tous les écrits des journalistes et en particulier ceux des reporters anglophones ou germanophones qui dénoncent les violences italiennes après les journées de Sciarat-Sciat. Cette censure est cependant également effective sur les écrits des correspondants les plus favorables à l'action italienne, qui ne cherchent pas forcément à dénoncer les atrocités italiennes dans leurs dépêches, et encensent l'armée italienne et son opération coloniale menée à Tripoli et en Tripolitaine. C'est le cas pour Bevione, Carrère et Chéreau, qui, malgré leurs articles très complaisants envers l'Italie, subissent la censure du commandement militaire qu'ils ne cessent d'encenser. Cela démontre la dureté et la radicalité de la censure qui s'exerce à Tripoli entre la fin du mois de septembre et la fin du mois de décembre 1911.

Après la prise de Tripoli, dans les premières semaines du mois d'octobre 1911, alors que la ville est gouvernée par quelques centaines de marins italiens, les journalistes présents sur place, et en particulier les journalistes italiens, exercent leur métier sans subir une censure forte de la part du commandement militaire de Tripoli. Pendant cette période du « gouvernement de la marine » les journalistes italiens qui débarquent à Tripoli pour couvrir l'événement sont en grande partie les mêmes hommes, plus ou moins proches du milieu nationaliste, qui ont contribué de près ou de loin à convaincre le gouvernement de mener cette guerre. Ces journalistes italiens se sentent ainsi investis d'une mission, celle de raconter cette guerre, non

sans fierté d'avoir contribué à ce qu'elle puisse avoir lieu¹⁶⁴. La censure ne s'exerce ainsi que dans une simple mesure pendant les premières semaines du mois d'octobre 1911 à Tripoli.

La situation change avec l'arrivée de l'armée aux alentours du 12 octobre. Les rapports entre l'armée et les journalistes changent de nature, ils ne sont plus amicaux comme ils avaient pu l'être avec la marine durant les premières semaines de l'occupation et se font plus distants et formels. Les journalistes sont alors soumis à un contrôle accru de l'information et à des obstacles ne les empêchant pas d'écrire mais les forçant à écrire des articles vantant les mérites et la bonne organisation de l'armée italienne¹⁶⁵.

La censure mise en place dès le début des opérations militaires est sévère et stricte. Elle s'exerce en particulier en Italie, sur les communications télégraphiques et téléphoniques. Sur le sol italien, la collecte d'informations sur la guerre « italo-turque » devient pour les rédactions un véritable casse-tête : tous les télégrammes sortant ou entrant en Italie sont interceptés, les communications téléphoniques sont écoutées et coupées lorsqu'elles deviennent trop explicites sur les questions des opérations militaires ou des affaires de Tripoli¹⁶⁶. Cette censure malmène en premier lieu la presse italienne, pourtant majoritairement complaisante avec l'action coloniale menée par le gouvernement Giolitti, mais également la presse européenne toute entière. Les journaux européens ne peuvent garantir l'authenticité des informations qu'ils relaient concernant la guerre « italo-turque », les télégrammes officiels contradictoires ou les dépêches amputées par la censure placent les rédactions dans l'impossibilité de garantir une information authentique au point d'en informer leur lectorat dans certaines éditions¹⁶⁷.

C'est le cas notamment pendant la prise de Benghazi par l'armée italienne à la fin du mois d'octobre 1911. L'armée italienne fait face à une forte résistance turco-arabe et subit de nombreuses pertes dans ses rangs avant de pouvoir prendre péniblement la ville. Ces difficultés italiennes en Cyrénaïque constituent les arguments majeurs à l'exercice de la censure sur les éventuelles dépêches de correspondants partis suivre les événements, comme Jean Carrère. À ce titre, les informations que reçoit la presse européenne de la prise de Tripoli sont floues, lorsqu'elle en reçoit quelques-unes. *Le Temps* avertit ainsi ses lecteurs, dans son édition du 24 octobre 1911, du caractère particulièrement dur de la censure italienne qui s'exerce en Tripolitaine et en Cyrénaïque et des difficultés que cela pose au quotidien pour transmettre une

¹⁶⁴ *Ibid.* p. 135

¹⁶⁵ *Ibid.*

¹⁶⁶ YACOUB Taoufik, *La presse française et tunisienne face à la guerre italo-turque*, Paris II, 1980 p. 166-168

¹⁶⁷ *Ibid.* p. 169

information authentique des derniers événements :

La censure italienne s'exerce avec une sévérité particulière sur les télégrammes relatifs à l'occupation de Benghazi. L'opinion publique italienne s'en émeut et s'en inquiète d'autant plus qu'elle n'ignore pas que l'opération a été difficile. *Le Temps* a déjà signalé que le débarquement à Benghazi avait été pénible. D'après des renseignements qui nous viennent de bonnes sources, la résistance turque aurait été même plus grande que les premiers renseignements ne l'indiquent. La ville de Benghazi n'aurait été prise qu'après deux jours de combats acharnés et des luttes corps-à-corps, et les pertes italiennes dépasseraient notablement les chiffres donnés par les dépêches officielles¹⁶⁸.

Cet extrait démontre comment la censure s'exerce et pèse sur l'information transmise aux journaux en Europe. Cependant elle démontre également que la censure italienne, bien que sévère et stricte, n'est pas infaillible puisque *Le Temps* trouve tout de même le moyen de la contourner par des « bonnes sources. »

La censure s'exerce donc directement sur le sol italien et met en difficulté la totalité de la presse européenne, qui doit contourner comme elle le peut cet obstacle pour pouvoir rendre compte des événements en Tripolitaine et Cyrénaïque. Mais ce n'est pas en Europe que le journalisme et l'information subissent le plus cette censure italienne. À Tripoli elle s'exerce également avec une grande rigueur et une sévérité extrême contraignant le travail des envoyés spéciaux. Giuseppe Bevione mentionne la mise en place de cette censure qui s'accroît à Tripoli, dans un article du 16 octobre 1911. Il évoque un contrôle des dépêches toujours plus fort : les dépêches subissent deux contrôles, un premier au château de Tripoli et un second à l'office télégraphique, ce qui induit une perte de temps considérable pour les correspondants car un télégramme de presse ne peut partir que si une dépêche officielle sur le même sujet est partie au moins 6 heures auparavant¹⁶⁹. La censure est également la cause de la première critique de Bevione envers l'État Italien. Dans ce même article il explique soutenir son État mais critique le contrôle sur les dépêches expliquant qu'il est beaucoup trop rude et que cette situation met en colère ses collègues étrangers dont certains menacent de quitter Tripoli¹⁷⁰. Cela permet de mieux comprendre à quel point la censure pèse sur le reporter à Tripoli. Même Giuseppe Bevione, figure de proue du parti nationaliste et artisan de la campagne de presse qui a poussé à cette guerre, critique la manière dont l'État italien exerce son contrôle sur l'information à Tripoli ou en Italie. En tant que reporter de guerre, cette censure, qu'elle soit mise en place pour des raisons d'État ou non, n'est pas acceptable et Bevione bien qu'étant un grand patriote italien

¹⁶⁸ *Le Temps*, 24 octobre 1911

¹⁶⁹ *La Stampa*, 16 octobre 1911

¹⁷⁰ *Ibid.*

qui ne cherche absolument pas à causer du tort à son pays en est la victime autant que le sont les reporters étrangers.

Dès le début des événements les Italiens réussissent à isoler les communications de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque du reste du monde. Début octobre les marins italiens coupent la ligne télégraphique reliant Malte à Tripoli, et endommagent les liens de communications de Derna, stoppant les nouvelles entre Tripoli et Constantinople¹⁷¹. En mettant à sa disposition le seul moyen de communication de Tripoli : la ligne de TSF les reliant à Pise, l'Italie exerçait déjà un premier contrôle sur l'information, ce qui lui permit de garder la plus grande discrétion sur les événements de début octobre à Tripoli¹⁷². Le deuxième élément de la censure constituant sans doute l'obstacle majeur au travail des envoyés spéciaux et à la circulation d'informations authentiques sur la situation en Tripolitaine et en Cyrénaïque fut l'accroissement des restrictions imposées aux reporters par le commandement militaire italien¹⁷³. Cette censure appliquée à Tripoli restreignait considérablement les possibilités de transmission de l'information pour les reporters de guerre. À partir de la mi-octobre 1911 le nombre de mots pouvant être transmis par un correspondant à son journal était de 600, divisé en deux dépêches par jour. Dans un article de *La Stampa* daté du 8 novembre 1911, Giuseppe Bevione évoque alors cette restriction considérable que lui impose le commandement militaire italien : selon lui de nombreux faits, jugements, sensations sont sacrifiés chaque jour au profit de dépêches brèves et au nom de la raison d'État¹⁷⁴.

Cette restriction d'ordre quantitatif des dépêches des envoyés spéciaux était également doublée d'autres mesures restrictives importantes imposées par le « bureau de la presse et de la censure » italien de Tripoli¹⁷⁵. Ainsi les dépêches des envoyés spéciaux étaient non seulement limitées en nombre mais également relues et restreintes dans leurs contenus lorsque celui-ci semblait un petit peu trop critique envers les Italiens ou qu'il évoquait un événement démontrant les difficultés italiennes. Ce fut une nouvelle fois le cas pour les articles de Giuseppe Bevione. Paradoxalement, ce nationaliste et grand partisan de la guerre coloniale menée par l'Italie en Libye a vu ses dépêches amputées de passages entiers dans des articles envoyés à *La Stampa* qui étaient pourtant très loin de pointer du doigt ce que l'Italie voulait cacher aux yeux de l'Europe.

¹⁷¹ YACOUB Taoufik, *op. cit.* p. 170

¹⁷² *Ibid.*

¹⁷³ *Ibid.* p. 171

¹⁷⁴ *La Stampa*, 8 novembre 1911

¹⁷⁵ YACOUB Taoufik, *op. cit.* p. 171

À la fin du mois de décembre, Bevione suit ainsi le 50^e régiment d'infanterie dans l'oasis de Zanzur près de Tripoli. Les Italiens ont pris le poste avancé d'Aïn-Zara aux Turcs quelques semaines plus tôt et sont en position de force dans l'oasis de Tripoli, il ne s'agit en rien d'un moment délicat pour l'armée italienne comme ont pu l'être les révoltes des 23 et 26 octobre à Sciarat-Sciat ou encore la prise de Benghazi fin octobre. Rien ne peut alors à ce moment « justifier » une censure très sévère et stricte sur les articles d'un correspondant italo-philiste et nationaliste comme Bevione. Pourtant, son article du 19 décembre 1911 comporte plusieurs marques de censure que la rédaction de *La Stampa* a retranscrit dans son édition du même jour : l'article qui évoque la prise de l'oasis de Zanzur par l'armée italienne « sans coup férir » démontrant ainsi la domination exercée par l'armée italienne sur les populations de Tripolitaine, est amputé d'une grande partie du texte de Bevione avec la mention : « La censure a coupé à cet endroit une partie de la dépêche¹⁷⁶. »

Trois jours plus tard, dans l'édition de *La Stampa* du 22 décembre 1911, Bevione signe un article intitulé :

La journée pleine d'événements racontée par Giuseppe Bevione. Depuis le campement d'Aïn-Zara¹⁷⁷.

Cet article retrace les événements de Bir Tobras, durant lesquels un contingent italien en reconnaissance s'est retrouvé piégé dans le désert et pris en embuscade par quelques soldats turcs. Cet événement pourrait être jugé défavorable aux Italiens par le commandement militaire, mais Bevione en fait un récit plutôt flatteur dans lequel il décrit le courage des soldats et officiers italiens piégés, qui ont repoussé l'attaque turque et retrouvé leur chemin après une nuit dans le désert, dans un ton toujours très favorable à l'armée de son pays. Son article comporte pourtant plusieurs marques de censure : « A cet endroit la narration est interrompue par la censure » est-il indiqué à plusieurs reprises¹⁷⁸. »

Un peu plus loin, dans le même article une partie plus importante est coupée par la censure italienne. La rédaction de *La Stampa* tente cependant de combler ce vide laissé par la censure dans l'article de Bevione en supposant ce que ce dernier y expliquait :

Censure. - Dans cette lacune, imposée par la censure, notre Bevione suivait la

¹⁷⁶ *La Stampa*, 19 décembre 1911, nous traduisons : « senza colpo ferire » et « La censura ha tagliato in questo punto, una parte del dispiaccio »

¹⁷⁷ *Ibid.* 22 décembre 1911, nous traduisons : « L'avventurosa giornata ricostruita da Giuseppe Bevione. Dagli accampamenti di Ain Zara. »

¹⁷⁸ *Ibid.* Nous traduisons : « A questo punto la narrazione è interrotta dalla censura »

visite de l'hôpital du camp, il racontait très probablement sa rencontre avec un capitaine qui lui a expliqué la première partie du combat de Bir Tobras. Le capitaine était évidemment mélangé à la colonne de blessés¹⁷⁹.

Cette colonne évoquée ici était formée d'un contingent de soldats italiens blessés ayant réussi à rejoindre le camp d'Aïn-Zara avant les troupes restées bloquées dans le désert pour la nuit. Bevione interroge donc ces soldats pour obtenir leurs réactions à chaud et les récits de l'affrontement quelques heures plus tôt à Bir Tobras opposant ce contingent italien en reconnaissance et l'armée turque. Ce passage de l'article n'était sans doute pas au goût du bureau de la censure italienne de Tripoli. Nous pouvons même supposer que si l'article entier de Bevione a été censuré à ce point, c'est parce qu'il traite d'un événement dans lequel l'armée italienne s'est retrouvée en grande difficulté, malgré le ton très italophile du correspondant de *La Stampa*. Pourtant cette censure importante de l'article d'un correspondant de guerre italien à Tripoli, nous permet de remarquer que la rédaction de son journal tente de contourner cet obstacle, en essayant tout de même d'informer le lecteur par des suppositions concernant le plus gros passage supprimé de l'article. *La Stampa* tente encore une fois d'expliquer la forte censure présente dans cet article de Bevione en mentionnant à la fin du texte : « Cette dépêche, interrompue, [...], plusieurs fois par la censure, a été expédiée par le bureau télégraphique de Tripoli à diverses reprises¹⁸⁰... »

Cela permet de comprendre non seulement quelle est la nature de la censure qui s'exerce sur les dépêches envoyées par les correspondants de presse à Tripoli, sans distinction entre les reporters étrangers dénonçant les atrocités italiennes et les reporters italiens ou italophiles comme le sont Bevione, Carrère ou Chéreau, mais également de comprendre quelles sont les difficultés et les incompréhension des rédactions en Europe face à la sévère censure dont sont victimes leurs journalistes sur le terrain. La censure de cet article de Bevione suscite par ailleurs son indignation, qu'il ne manque pas de mentionner dans les colonnes de *La Stampa* quelques jours plus tard, dans un article de l'édition du 29 décembre 1911. Alors qu'il revient sur la journée de Bir Tobras, expliquant point par point le déroulement de l'opération, Bevione informe dans un premier temps ses lecteurs sur la nature des informations qui ont été « entièrement coupées par la censure de Tripoli » : il s'agissait de scènes dans lesquelles il décrivait le « formidable stoïcisme » des soldats italiens blessés alors qu'ils se faisaient opérer,

¹⁷⁹*Ibid.* Nous traduisons : « Censura.- In questa lacuna, impostaci dalla censura, il nostro Bevione seguitando la visita all'ospedale da campo, molto probabilmente diceva del suo incontro con quel capitano che gli racconterà la prima parte del combattimento di Bir Tobras. Il capitano, evidentemente, era reduce insieme con la colona dei feriti. »

¹⁸⁰*Ibid.* Nous traduisons : « Questo dispaccio, interrotto, [...], piu volte della censura, è stato spedito d'all'ufficio telegrafico di Tripoli in diverse riprese... »

cela mettant peut être trop en évidence pour le commandement italien le fait que de nombreux italiens aient été blessés¹⁸¹. Puis il proteste explicitement contre cette censure dont il a été victime :

Celui qui me lit sait si je suis un homme capable d'écrire des choses contraires à la vérité ou aux intérêts de la patrie. J'ai du subir la mutilation de mon travail sans en savoir le pourquoi. Je ne peux pas accepter comme étant sérieuse la raison que m'a donné un adepte de la censure – qu'à l'approche de Noël il n'était pas opportun de perturber la tranquillité des gens de la patrie avec des visions si tristes¹⁸².

Cet extrait démontre ainsi quel est le poids de la censure pour un reporter comme Bevione, profondément blessé par cette atteinte à son travail de journaliste œuvrant dans les intérêts de la patrie, comme s'il était « un Weibel ou un Mac Cullagh¹⁸³. »

Cependant, le fait le plus marquant de l'exercice de la censure par le commandement italien à Tripoli fut sans doute l'interdiction faite aux correspondants de suivre l'armée italienne en Cyrénaïque, à Benghazi ou Derna¹⁸⁴. En plus de fermer totalement l'accès à cette région aux correspondants, le commandement militaire italien et le gouvernement Giolitti en expulsa directement les quelques envoyés spéciaux qui s'étaient embarqués pour Benghazi afin d'en couvrir la prise par les italiens à la fin du mois d'octobre 1911. Parmi ces reporters se trouvait Jean Carrère. *Le Temps* spécifie, dans son édition du 27 octobre 1911, le fait que Jean Carrère a été expulsé de Cyrénaïque, direction Rome, en vertu d'un « ordre d'expulsion » décrété « comme mesure générale contre tous les correspondants de journaux, italiens ou étrangers¹⁸⁵. » Le même article évoque également cette violente censure qui s'exerce sur les dépêches des reporters à Tripoli :

Aucun fait d'armes nouveau n'est signalé du théâtre de la guerre. Les dépêches de Tripolitaine sont du reste soumises par les autorités italiennes à une censure des plus sévères, qui ne laisse filtrer que les informations officielles et les nouvelles dont l'état major italien veut bien autoriser la transmission¹⁸⁶.

Une nouvelle mention de la censure est également faite dans cette même édition du *Temps* :

¹⁸¹ *Ibid.* 29 décembre 1911

¹⁸² *Ibid.* Nous traduisons : « Chi mi legge sa se sono uomo capace di scrivere cosa contraria alla verità o agli interessi della patria. Dovetti subire la mutilazione del moi lavoro senza sapere il perchè. Non posso accettare come seria la ragione datami da uno degli adetti alla Censura – che avvicinandosi il Natale, non è opportuno turbare la quiete della gente in patria con visioni così tristi. »

¹⁸³ *Ibid.* Weibel et Mac Cullagh sont deux correspondant anglophones ayant dénoncé les atrocités commises par les italiens à Tripoli.

¹⁸⁴ YACOUB Taoufik, *op. cit.* p. 172

¹⁸⁵ *Le Temps*, 27 octobre 1911

¹⁸⁶ *Ibid.*

Ils [les correspondants] se sont vu refuser l'autorisation de suivre les opérations en Cyrénaïque, le point où la résistance s'annonce comme devant être la plus sérieuse¹⁸⁷.

C'est en effet dans le souci de masquer à la population la forte résistance et les difficultés majeures que subissent les soldats italiens lors de la prise de Benghazi que la Cyrénaïque se ferme à la presse dans la seconde moitié du mois d'octobre 1911. Le 28 octobre 1911, *Le Temps* publie un long article signé Jean Carrère, décrivant les faits dont il a été le témoin lors de la prise de Benghazi. Dans cet article, le correspondant du *Temps* évoque bel et bien les difficultés pour l'armée italienne de prendre la ville et la forte résistance turco-arabe, ayant sans doute pu contourner la censure de Tripoli par son expulsion et son retour en Italie¹⁸⁸. Cette fermeture totale de la Cyrénaïque à la presse est ainsi significative de la volonté de masquer à l'opinion publique les difficultés auxquelles fait face l'armée italienne. La censure exercée par le pouvoir politique en Italie et le pouvoir militaire en Tripolitaine et en Cyrénaïque a alors un enjeu politique majeur pour l'État Italien : il s'agit d'influencer la presse principalement de pays européens comme l'Angleterre, la France ou l'Allemagne afin d'attirer la sympathie de leur opinion publique¹⁸⁹.

Cette mesure significative de censure a également constitué un obstacle au travail de Gaston Chérau. La censure n'est jamais évoquée dans les articles qu'il publie dans *Le Matin*. Cependant, Pierre Schill met en évidence le fait que Chérau s'est vu refuser l'autorisation de se rendre en Cyrénaïque au début de l'année 1912, alors que les combats se raréfient en Tripolitaine, mettant ainsi un terme à son reportage sur la guerre « italo-turque¹⁹⁰. »

La censure constitue ainsi un enjeu important pour les commandements militaires et politiques lors des conflits coloniaux. Au moment de la guerre « italo-turque » les rapports entre les reporters de guerre et les officiers et généraux se sont globalement détériorés. Les reporters de guerre jouissaient d'une grande liberté jusque dans les années 1870. A partir des années 1880 cette liberté se restreint, les commandements militaires se rendent ainsi compte de l'importance de la presse dans les conflits coloniaux et certains chefs militaires n'hésitent pas à s'en saisir pour la contrôler et la manipuler¹⁹¹. Ce contrôle accru des chefs militaires sur la presse lors des

¹⁸⁷ *Ibid.*

¹⁸⁸ *Ibid.* 28 octobre 1911

¹⁸⁹ YACOUB Taoufik *op. cit.* p. 165

¹⁹⁰ FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *A fendre le cœur le plus dur*, Inculte, Paris, 2015, Postface de Pierre Schill p. 84

¹⁹¹ FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010 p. 494

conflits coloniaux est également dû à une méfiance vis à vis des journaux et des journalistes. Les officiers et généraux craignant ainsi que la diffusion d'informations puisse nuire au déroulement de leurs opérations, censures et contrôles sur la presse s'appliquent de plus en plus sur les correspondants de guerre à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle¹⁹². Ce contrôle sur l'information transmise par les correspondants de guerre a également été l'apanage des États. Que la censure soit exercée de manière stricte au nom de la raison d'État comme celle de Giolitti en 1911 ou de manière moins rude et sévère, les États enrobaient ce contrôle sous une apparence de légalité¹⁹³. L'exercice de la censure exigeait ainsi pour les personnalités d'État la mettant en place, un certain « talent » et une formation pointue, du fait de la complexité de cette opération de main mise sur l'information¹⁹⁴.

À ce titre, la censure constitue selon Laurent Martin « une des manifestations par excellence de l'exercice du Pouvoir, une de ses dimensions constitutives », un témoignage de l'influence qu'exerce encore le pouvoir sur l'information dans cette période de libéralisation de la presse¹⁹⁵. Les reportages des envoyés spéciaux lors de la guerre « italo-turque » témoignent de ce contrôle politique et militaire sur l'information.

2. *Parti pris et manque d'objectivité :*

Si la censure constitue un élément extérieur qui pèse sur l'authenticité de l'information que transmet le reporter de guerre à sa rédaction, un deuxième élément, très présent dans les reportages de Carrère, Bevione et Chéreau, fausse l'authenticité de l'information que transmettent leurs différents reportages. Ces trois reporters de guerre ont chacun subi le poids de la censure sur leur travail, suscitant des réactions de mécontentements, d'incompréhensions face à la volonté de l'État-major et politique italien de contrôler et de modifier l'information dans leur propre intérêt. Cependant, le deuxième obstacle à la nature authentique de l'information est le fait même de l'opinion du reporter de guerre. Le manque d'objectivité et le parti pris pour l'armée italienne sont présents tout au long des reportages. Les trois reporters étudiés ici, tous italophiles, ne mettent pas de côté leurs propres opinions sur la guerre dont ils couvrent l'information, et les véhiculent dans leurs écrits, constituant ainsi, avec la censure, un second frein majeur à l'activité même du journalisme tel qu'il se développe à la fin du XIXe siècle : transmettre une information

¹⁹² *Ibid.* p. 495

¹⁹³ DARNTON Robert, *De la censure : essai d'histoire comparée*, Paris, Gallimard, 2014 p. 291

¹⁹⁴ *Ibid.* p 292

¹⁹⁵ MARTIN Laurent (dir), *Les censures dans le monde. XIXe – XXe siècles*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2016 p. 7

brute, objective et authentique.

Le manque d'objectivité des reporters de guerre était souvent lié à la violence dont ils étaient témoins. Le fait de devoir observer de manière neutre des atrocités, des scènes de violences, de combats ou encore d'exécutions, modifiait alors la perception de l'événement par le reporter, passant d'un récit supposé neutre et sans subjectivité à un récit chargé de l'émotion des séquelles que gardait le reporter de la violence dont il était le témoin¹⁹⁶. Ce glissement du statut du reporter confronté aux événements, qu'il est censé regarder comme s'il regardait un spectacle, est palpable lorsque l'on observe l'ensemble des articles écrits par Chéreau pour *Le Matin*. Fidèle à la mission qui lui a été assignée par le grand quotidien parisien, Chéreau ne cesse de détruire la figure de la résistance à l'Italie dans la première partie de son reportage, ce qui constitue en soi déjà un manque d'objectivité. Lors de son premier article à Tripoli, Chéreau décrit la découverte de plusieurs cadavres de soldats italiens mutilés pendant les révoltes des 23 et 26 octobre 1911. Chéreau met l'accent sur l'horreur de ces mutilations, et de manière très sévère, sur la sauvagerie des arabes de l'oasis de Tripoli exprimant déjà un jugement de valeur : les cadavres n'ont pas été enterrés ce qui démontre le caractère sauvage de leurs meurtriers, et ont été simplement abandonnés « à l'endroit où ils ont subi des tortures dont les chinois n'ont plus la spécialité¹⁹⁷. » Dans la première partie de son reportage, Chéreau reste fidèle à cette tâche qui lui a été demandée par la rédaction du *Matin*, de redorer le blason italien, en mettant l'accent sur les horreurs et la sauvagerie des arabes de Tripolitaine, qui résistent à la colonisation italienne. Cette « mission » que doit accomplir Chéreau constitue déjà un parti pris et une entrave à la transmission d'une information de qualité par le correspondant du *Matin*, puisque le but de son reportage n'est pas de relater la réalité de l'événement mais bien de relater une idée au sein de l'opinion publique : l'Italie ne commet pas d'atrocités en Tripolitaine, elle les subit.

Chéreau est donc dans un premier temps fidèle à cette mission. Puis il est confronté à la violence des Italiens, lorsqu'il assiste aux exécutions publiques en décembre 1911. Le 9 décembre 1911 il relate au *Matin* l'exécution publique de 14 prisonniers sur la place du marché au pain de Tripoli. C'est la première fois que Chéreau évoque la violence italienne, à ce titre et toujours fidèle à sa mission, Chéreau décrit cette violence que toute une partie de la presse européenne dénonce, en une preuve de la fermeté italienne et de sa capacité à civiliser les « barbares ». Il met ainsi l'accent sur le climat de tension qui règne à Tripoli, du fait d'incidents qui ne cessent d'être commis par les arabes : « Pas une minute ici ne se passe sans incident. » « Tout à l'heure

¹⁹⁶ THERENTY Marie-Eve, Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914, dans, *Sociétés et représentations* n° 21 : *Le siècle des voyages*, ISOR / credhess 2006 p. 111-112

¹⁹⁷ *Le Matin*, 30 novembre 1911

[...] un paquet de dix prisonniers arabes, encadrés de cavaliers, arrivaient du désert¹⁹⁸. » justifiant ainsi la fermeté du commandement italien et cette première exécution publique dont il est le témoin. Cependant, lorsque Chéreau écrit quelques phrases plus personnelles, l'émotion qu'il ressent face à la violence est plus palpable : « Entracte dramatique dans notre vie de bourgeois de France¹⁹⁹... » écrit-il mettant un peu plus l'accent sur ce qu'il peut ressentir personnellement face à cette violence en jouant sur la métaphore du théâtre de la guerre.

L'émotion ressentie par le reporter de guerre constitue ainsi un certain manque d'objectivité, remplaçant quelques fois le stoïcisme dont il doit faire preuve par des récits plus empathiques. Ce manque d'objectivité « émotionnel » est quelque peu palpable chez Chéreau qui progressivement, au fil des exécutions, devient moins critique envers ces arabes que les italiens pendent par dizaines à Tripoli. La figure de l'arabe passe alors dans ses écrits de l'ennemi à la victime collatérale d'une guerre coloniale. Il personnifie même certains condamnés à mort, qu'il appelle par leur prénom, alors qu'il ne donnait aucune identité personnelle aux 14 arabes pendus le 6 décembre sur la place du marché au pain. Dans une description d'exécution qu'il relate dans l'édition du *Matin* du 15 décembre 1911, Chéreau appelle par son prénom le condamné à mort :

Aujourd'hui on a jugé un autre notable, le nommé Mausur el Shani et les débats n'ont pas manqué d'intérêt [...] Mausur accusait à son tour son frère et sa sœur d'avoir déposé dans sa propre maison les mausers²⁰⁰.

Ces quelques exemples des indices d'une émotion chez le reporter, tronquant son objectivité lorsqu'il est confronté à la violence de la guerre sont à peine visibles dans les articles de Chéreau, qui reste tout de même attaché à sa mission rédactionnelle. Cependant ces exemples démontrent comment l'objectivité est difficilement mise en œuvre par les reporters de guerre. Dans le cas de Chéreau, que ce soit sa propre émotion ou la tâche pour laquelle il a été envoyé à Tripoli par *Le Matin*, son reportage ne constitue absolument pas une vision objective des événements qui se déroulent en Tripolitaine à la fin de l'année 1911.

Cependant, l'élément qui tronque le plus l'information des reportages de Carrère, Chéreau et Bevione reste l'indéniable parti pris en faveur de l'Italie dont les trois correspondants font preuve dans leurs reportages. L'italophilie des trois correspondants de guerre n'est pas à prouver, mais celle-ci n'est pas dissimulée dans les articles signés de leurs plumes que les rédactions de *La Stampa*, du *Temps* et du *Matin* publient sur la guerre « italo-turque. » Leurs récits du conflit

¹⁹⁸ *Ibid.* 9 décembre 1911

¹⁹⁹ *Ibid.*

²⁰⁰ *Ibid.* 15 décembre 1911

sont tous teintés d'un fort parti pris, dans lequel les reporters se positionnent clairement du côté des italiens, constituant ainsi un obstacle majeur à l'authenticité des événements qu'ils retranscrivent.

Dans le cas d'un nationaliste comme Bevione, le parti pris ne peut être qu'évident. En effet, les nombreux journalistes italiens ayant débarqués à Tripoli au début des événements en octobre 1911, se sentaient investis d'une mission. La couverture de la guerre « italo-turque » par ces reporters nationalistes ayant poussé le gouvernement Giolitti vers cette conquête coloniale était, selon Sergio Romano, plus un moyen de vérifier et de véhiculer les théories qu'ils avançaient qu'un événement à raconter²⁰¹. Les journalistes nationalistes italiens présents à Tripoli se sentaient de fait légitimes et investis de cette mission, entravant nettement la réalité de leurs reportages²⁰². Cela explique donc le parti pris évident et très présent dans les articles de Bevione. Ces partis pris sont visibles notamment dans les titres des articles du journaliste italien : « Le travail infatigable des autorités italiennes en Tripolitaine²⁰³. » Ou encore « Tripoli italienne, tranquille et inattaquable découverte et admirée par les étrangers²⁰⁴. » Ces titres encenseurs de l'Italie peuvent être mis en opposition avec ceux des articles de Bevione évoquant l'armée turque ou la résistance arabe : « Comment les arabo-turcs ont été pris par une poigne de fer pendant les événements du 7²⁰⁵. » Ou bien « Les arabes terrorisés et affamés en lutte contre les turcs²⁰⁶. » Les prises de positions du correspondant italien de *La Stampa*, tronquent la version de la guerre qu'il raconte aux lecteurs du quotidien. Son italophilie et sa prise de parti indéniable le poussent à décrire un conflit conforme à ce qu'avaient prédit les nationalistes : la résistance y est décrite comme quasi nulle et les Tripolitains y sont exposés soit comme étant des traîtres soit comme se soumettant facilement à la domination italienne. La plupart des articles de Bevione relatent ainsi les événements avec une vision unique : celle de la domination italienne de la situation en Tripolitaine. Le correspondant met toujours en évidence la domination italienne ou les difficultés ennemies.

Le traitement des fortes inondations de la fin du mois de novembre 1911 dans la région de Tripoli illustre bien cette volonté de Bevione de mettre en évidence les difficultés de l'armée turque et la sérénité de l'armée italienne dans la gestion du même événement. Dans un article

²⁰¹ ROMANO Sergio, *op.cit.* p. 134

²⁰² *Ibid.*

²⁰³ *La Stampa*, 20 octobre 1911 Nous traduisons : « Il lavoro indefesso delle autorità italiane in Tripolitania »

²⁰⁴ *Ibid.* 10 novembre 1911 Nous traduisons : « Tripoli italiana tranquilla e inespugnabile scoperta ed ammirata dallo straniero »

²⁰⁵ *Ibid.* 9 novembre 1911 Nous traduisons : « Come gli arabo-turcchi furono presi in una morsa di ferro nei fatti del giorno 7 »

²⁰⁶ *Ibid.* 31 octobre 1911 Nous traduisons : « Gli arabi terrorizzati e affamati in lotta contro i turchi »

du 18 novembre 1911, le correspondant de *La Stampa* illustre sa prise de position en faveur de l'Italie en expliquant comment l'armée turque s'est retrouvée en grandes difficultés du fait de cet événement climatique. Il met ainsi en évidence plusieurs facteurs qui, selon lui, démontrent comment les Turcs subissent cette situation : la pluie aurait contraint l'armée à l'inaction, le choléra frapperait fortement le camp ennemi et les soldats Turcs auraient saisi toutes les maisons et tentes disponibles, laissant les arabes dormir sur le sol à ciel ouvert²⁰⁷. La veille, Bevione avait évoqué les conséquences de ces fortes pluies sur le camp italien : les constructions italiennes ont permis aux tranchées de bien tenir, les soldats italiens ont rapidement construit des réparations de fortune avec des matériaux trouvés dans l'oasis et la santé morale des troupes est excellente malgré ces événements²⁰⁸. Ce décalage de traitement dans la situation des deux camps suite à un événement climatique inattendu permet à Bevione de mettre en lumière les différences qu'il souhaite transmettre aux lecteurs : les Turcs sont en difficulté, les Italiens ont très bien géré la situation. Encore une fois, cela illustre son parti pris pour l'armée de son pays et l'obstacle que cela crée à l'authenticité de l'information qu'il transmet.

Cependant, au regard des opinions personnelles de Bevione et de son activité en tant que nationaliste dans la campagne de presse de l'été 1911, sa prise de parti n'est pas étonnante. Le parti pris de Gaston Chérau l'est également peu : *Le Matin* est un journal ouvertement engagé en faveur de l'Italie et, en tant que correspondant pour le quotidien parisien, Chérau suit sa ligne éditoriale²⁰⁹.

Le parti pris de Carrère est toutefois plus étonnant que celui de ses deux confrères. Les raisons de sa prise de position résident sans doute dans ses opinions personnelles sur le conflit. Carrère est non seulement un admirateur de l'Italie, mais il semble également admirer les nationalistes italiens. Cette admiration se ressent dans les « portraits » qu'il dresse des journalistes nationalistes italiens avec qui il voyage vers Tripoli. Il écrit : « Il y a Giulio di Frenzi du *Gironale d'Italia*, un des chefs de ce parti nationaliste dont l'impulsion a été prépondérante sur les événements actuels²¹⁰. » Ou encore : « Enrico Corradini, un des chefs et le fondateur même de ce parti nationaliste dont l'inlassable agitation, depuis trois années, a réveillé l'opinion publique, et incité, ou tout du moins encouragé le gouvernement à tenter cette guerre²¹¹. » L'objectivité du correspondant du *Temps* semble donc être entravée elle aussi. Ce manque

²⁰⁷ *Ibid.* 18 novembre 1911

²⁰⁸ *Ibid.* 17 novembre 1911

²⁰⁹ YACOUB Taoufik, *op.cit.* p. 487-490

²¹⁰ *Le Temps*, 4 octobre 1911

²¹¹ *Ibid.* 10 octobre 1911

d'objectivité et ces prises de positions pro-italiennes de Carrère se ressentent également dans le traitement qu'il fait du conflit. Le correspondant adopte un ton toujours très élogieux lorsqu'il évoque l'armée italienne. Dans un article du *Temps* daté du 17 octobre 1911, Carrère évoque son étonnement face à l'inaction de l'armée Turque face à la marine italienne, et ne cache pas ses prises de positions en faveur de l'armée italienne :

Maintenant il est trop tard, 5 000 hommes de troupes fraîches sont à Tripoli cette nuit. Demain il en arrivera 20 000 et après-demain autant. Ce que les vaincus n'ont pas fait contre une poignée héroïque de marins italiens ils ne le feront certainement pas contre 15 000 hommes munis de canons et de tous les engins modernes. Je crois donc – sauf miracle – que la guerre italo-turque, du moins à Tripoli, s'est terminée par le combat de la Boumiliana. J'en suis heureux pour mes amis d'Italie ; mais j'en suis bien surpris pour les Turcs²¹².

Le parti pris de Carrère le pousse ainsi à déclarer l'Italie vainqueur de la guerre dès le mois d'octobre 1911 et à qualifier les Turcs de « vaincus » de manière très prématurée.

D'une manière globale, le reportage de Carrère est marqué par ce manque d'objectivité et cette volonté de véhiculer une vision élogieuse de l'entreprise italienne en Tripolitaine. Il en décrit ainsi le fort soutien populaire italien dès le début de son reportage, puis il ne cesse de flatter l'armée italienne et ses officiers une fois arrivé à Tripoli et, comme Bevione, il met l'accent sur la mauvaise santé des troupes Turques en opposition à une bonne santé physique et morale des soldats italiens toujours présentes dans ses récits²¹³. Cette complaisance de Carrère pour l'Italie, dans un ton toujours modéré et rassurant, surtout après les révoltes arabes de Sciarat-Sciat, lui a valu d'être très apprécié par les autorités italiennes²¹⁴. Le correspondant Français était ainsi considéré comme étant le principal défenseur de l'action italienne dans la presse étrangère, et dans un journal aussi prestigieux que *Le Temps*.

Ainsi, dans leur globalité, les reportages des trois correspondants étudiés ici sont loin des qualités objectives et impartiales du journaliste. Leur parti pris est évident et non dissimulé, pour diverses raisons : émotionnelles et éditoriales pour Chéreau, politiques pour Bevione ou de convictions personnelles pour Carrère. Cependant le parti pris et le manque d'objectivité dont font preuve ces trois reporters constituent ainsi une entrave, un obstacle presque aussi important que la censure à la qualité informative de leur travail. Les écrits que publient alors Bevione, Carrère et Chéreau dans leurs journaux respectifs semblent plus près de la prise de position

²¹² *Ibid.* 17 octobre 1911

²¹³ YACOUB Taoufik, *op.cit.* p. 382-383

²¹⁴ *Ibid.* p. 384

assumée, que du reportage d'information pur. Ils ne reflètent qu'une partie des événements, le reste de l'information, qui pourrait être défavorable à l'Italie, n'est pas mentionné, dissimulé ou déformé afin de ne pas handicaper l'action italienne pour laquelle ils ont pris parti. En un sens, en plus d'une censure instaurée par le gouvernement et le commandement militaire italien, les trois correspondants s'auto-censurent également, ou du moins omettent ou manipulent certains faits. Censure et parti pris constituent ainsi deux obstacles majeurs à l'objectivité du journaliste et à la transmission d'une information relatant au mieux possible la réalité des événements. Cependant, les correspondants de guerre de l'époque jouissent d'une légitimité auprès de leur lectorat. Cette légitimité est notamment due à la présence du reporter sur le théâtre des opérations et au fait que ce dernier voit les choses de ses propres yeux.

3. *Le témoignage de la chose vue comme vérité absolue ?*

La perception de la guerre « italo-turque » relayée par Bevione, Carrère ou Chéreau donne ainsi un aperçu des événements dont la réalité est tronquée, que ce soit par la censure ou par le parti pris dont font preuve les trois reporters. Cependant, nous pouvons supposer que cette vision de la guerre coloniale menée par l'Italie en Tripolitaine a pu être celle qui a été retenue par les nombreux lecteurs de *La Stampa*, du *Matin* ou encore du *Temps*. Ces reportages, bien que souvent erronés ou même manipulés par différents acteurs : les rédactions, les autorités italiennes ou bien le journaliste lui-même, constituent le seul témoignage des événements qui se déroulent en Tripolitaine pour les contemporains du conflit. La presse étant alors le seul et unique média de l'époque, les informations qu'elle véhiculait sur un événement d'actualité, par ailleurs lointain, ne pouvaient être vérifiées par le grand public.

A ce titre, le reporter de guerre se positionnait alors comme le témoin des événements. Celui qui voyait les choses et qui racontait ainsi ce dont il avait été témoin, ce qu'il avait vu de ses propres yeux. Cette notion de la chose vue constituait alors une preuve presque irréfutable pour le public qui lisait les articles des reporters de guerre²¹⁵. Ces derniers incarnent alors la figure du témoin, la personne qui se trouve sur le lieu du conflit, qui constate l'événement puis le relate dans les colonnes de son journal, ses yeux sont ainsi le relais des yeux du public qui le lit²¹⁶.

Cela donne ainsi un certain pouvoir au reporter, ou en tout cas une certaine légitimité que lui confèrent ses yeux. Comment être plus crédible que lorsque l'on raconte ce que l'on a vu ?

²¹⁵ THERENTY Marie-Eve, *op.cit.* p. 110

²¹⁶ *op.cit.*

Comment être contredit lorsque l'on est l'un des rares témoins des événements que l'on décrit ? C'est pourquoi les reporters de l'époque évoquent bien souvent dans leurs articles le fait qu'ils aient vu « de leurs propres yeux » certains faits. Cette mention est un gage de crédibilité, un moyen de convaincre de l'authenticité de ce que l'on affirme. Carrère, Bevione et Chéreau, en tant que reporters couvrant un conflit lointain, utilisent donc ce moyen de légitimer leurs récits, en mentionnant à quelques reprises la chose vue.

Dans un article du 28 novembre 1911, Carrère relate ainsi la « marche en avant » du 26 novembre dans laquelle l'armée italienne s'empare de la localité de Sidi-Messri, ce qui lui permet, selon Nicola Labanca, d'éloigner la menace turco-libyenne de la périphérie de Tripoli²¹⁷. Il s'agit donc pour Carrère de relater ces combats et la victoire italienne dont il a été le témoin, comme le rappelle l'en-tête de son article :

Notre envoyé spécial nous télégraphie la suite de l'action militaire dont il nous a signalé les débuts hier par dépêche. Il nous décrit également ce qu'il a vu au cours de cette journée à laquelle il a pris part²¹⁸.

Cette première mention signale en effet que Carrère se trouvait bien sur les lieux de la bataille, en outre, qu'il a observé le déroulement de celle-ci et implicitement que ce qu'il raconte est donc vérifié. Dans ce même article, le correspondant du *Temps* mentionne à plusieurs reprises et plus ou moins explicitement le fait qu'il ait vu de ses propres yeux le déroulement de l'action : « Du point où nous regardions la bataille on voyait les Turcs et les Arabes riposter par une fusillade nourrie contre la colonne italienne et l'artillerie turque envoyer des Shrapnels dans sa direction²¹⁹. », « Nous avons vu la colonne volante disparaître derrière les collines à deux heures et reparaître à quatre heures pour revenir dans ses positions²²⁰. » Avant de mentionner cela de manière très explicite, comme pour prouver la véracité et l'authenticité de ce qu'il affirme, au sujet de tirs assénés par les ennemis sur des camions de la croix-rouge italienne : « J'ai vu de mes yeux des musulmans tirer avec insistance sur les ambulances de la croix rouge emportant des blessés²²¹. »

Cette mention permet ainsi au reporter d'apporter une preuve, celle de ses yeux, à un fait qui ne laisse sans doute pas le lecteur indifférent. Cette information a pour but de toucher le lecteur, de lui démontrer l'indignité des ennemis de l'Italie, c'est pourquoi Carrère lui donne cette

²¹⁷ LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, trad. Ellug 2014 p. 132

²¹⁸ *Le Temps*, 28 novembre 1911

²¹⁹ *Ibid.*

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ *Ibid.*

dimension supérieure de crédibilité en précisant que lui-même à pu voir cela de ses propres yeux, donc que l'information est juste et authentique. Or, le lendemain de cet article de Carrère, *Le Temps* apprend à ses lecteurs le fait que le camp Turc reproche exactement la même chose aux Italiens :

Nos envoyés spéciaux dans les camps italien et turc nous rapportent tous deux des manquements des troupes turques et italiennes au respect de la croix rouge. Les deux adversaires se reprochent mutuellement les plus horribles atrocités contre les blessés et la population²²².

Le témoignage de la chose vue se révèle alors, par cet exemple, être un bon moyen d'authentifier une information tronquée et de la rendre crédible aux yeux du public.

Cette mention de la chose vue, et son utilisation comme preuve de ce que le reporter avance est également utilisée par Chéreau. Le correspondant du *Matin* utilise cela notamment lorsqu'il décrit les cadavres mutilés de bersagliers italiens : « J'ai vu les cadavres retrouvés hier dans le village de Henni et dans le cimetière arabe, et je ne sais comment dépeindre ce champ de carnage²²³. » Chéreau a vu ces cadavres, ce qui constitue pour le lecteur du *Matin*, une preuve irréfutable de ce que le reporter décrit ensuite, c'est à dire toute l'horreur dont ont été victimes ces soldats italiens et dont sont capables les arabes de l'oasis, légitimant de fait la répression italienne. Cette mention de l'observation dont fait preuve le reporter est souvent évoquée dans les articles, comme pour rappeler au lecteur que le correspondant se trouve bien sur les lieux des événements et qu'il écrit uniquement ce qu'il voit :

J'ai enfin aperçu des ennemis [...] Depuis que je suis ici, je n'avais vu que le feu de leurs canons. Aujourd'hui, j'ai vu les canonnières.

Signale ainsi Chéreau dans un article du 2 décembre 1911 mentionnant à plusieurs reprises ce statut d'observateur de l'événement²²⁴.

Le reporter répond ainsi à cette demande du lectorat d'avoir un constat, par la vision de ce qu'il se passe dans le monde. Il incarne l'équivalent des yeux du lecteur sur le terrain. Durant l'âge d'or du journalisme chacun souhaite avoir cette capacité de voir ce qu'il se passe sur le théâtre des opérations et c'est à travers l'œil du reporter que ce besoin du public est reconnu²²⁵.

²²² *Ibid.* 30 novembre 1911

²²³ *Le Matin*, 30 novembre 1911

²²⁴ *Ibid.* 2 décembre 1911

²²⁵ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *op.cit.* p. 1013

Comme ses deux confrères, Bevione utilise également la mention de sa propre vision et de ce qu'il constate par sa vue, pour légitimer ses propos. Dans un article du 7 décembre 1911 dans lequel il évoque la prise d'Aïn-Zara le 4 décembre 1911, prise par laquelle les Italiens parviennent à avancer leur ligne de front jusqu'aux portes du désert, il utilise cette mention de la chose vue pour raconter à quel point le spectacle de cette victoire italienne a été beau et majestueux²²⁶. Bevione écrit : « [...] du haut de l'observatoire j'ai vu se dérouler le plus majestueux spectacle que mes yeux n'avaient jamais vus²²⁷. » Les mentions d'un événement que le correspondant a vu se dérouler de ses propres yeux sont multiples dans cette phrase puisqu'il mentionne un observatoire, un spectacle qu'il a vu ou encore ses propres yeux. Tout cela dans le but de donner une crédibilité supplémentaire aux événements qu'il relate dans cet article. Cet argument de la chose vue est également utilisé par le reporter lorsqu'il proteste contre la censure dont il a été victime à la fin du mois de décembre 1911. Pour lui, cette censure est inacceptable par le caractère authentique de ce qu'il racontait, qui est prouvée par le fait que ces événements ont été vu par le reporter : « Mille paroles ont été supprimée d'une dépêche dans laquelle je racontais avec émotion et orgueil les choses que j'ai vues avec mes yeux, comme si j'étais un Weibel ou un Mac Cullagh²²⁸. »

Selon Marie-Eve Therenty, cette confiance aveugle en la chose vue par le correspondant de guerre est en partie due au fait que le reportage de guerre se développe en même temps que naît la psychologie du témoignage en Allemagne²²⁹. Cette confiance en un observateur neutre et impartial contribue au développement du reportage de guerre. Le lectorat de presse de la fin du XIXe et des débuts du XXe est ainsi marqué par cet idéal d'un observateur désengagé, cependant cette confiance suppose le fait que le reporter se doit d'être objectif et de contrôler ses émotions pour rendre un récit qui soit le plus fidèlement possible conforme aux événements²³⁰.

Carrère, Bevione et Chéreau utilisent cela dans leurs reportages et jouent sur cette confiance du témoignage oculaire qui s'est bâtie en coalition avec le reportage de guerre. Les multiples mentions d'événements vus, observés par les propres yeux du reporter dans leurs différents reportages le prouve. Cependant, les trois hommes manquent à une règle fondamentale qui

²²⁶ LABANCA Nicola, *op. cit.* p. 132

²²⁷ *La Stampa*, 7 décembre 1911. Nous traduisons : « [...] dall'alto dell'osservatorio vedo svolgersi il piu maestoso spettacolo che i miei occhi abbiano mai veduto [...] »

²²⁸ *Ibid.* 29 décembre 1911. Nous traduisons : « Mille parole mi furono sopresse da un dispaccio nel quale ho narrato con commozione e con orgoglio le cose che ho veduto coi miei occhi, come se fossi un Weibel o un Mac Cullagh. »

²²⁹ THERENTY Marie-Eve, *op.cit.* p. 111

²³⁰ *op. cit.*

établit ce lien de confiance entre reporter et lectorat : l'impartialité.

L'utilisation de la chose vue ne constitue ainsi pas une vérité absolue dans les faits, puisqu'elle est utilisée par le reporter de guerre pour établir des preuves de ce qu'il souhaite vouloir démontrer à son public et non de ce qu'il se déroule réellement sur le théâtre des opérations. En soi, ces témoignages oculaires sont sans doute un reflet d'une partie des événements, mais ils sont également utilisés pour amener le lecteur à croire ce que le reporter voudrait qu'il croie. Le témoignage de la chose vue peut ainsi être utilisé pour donner une certaine idée de l'événement à l'opinion publique, et non pour lui donner l'idée réelle du déroulement des faits.

Le manque d'objectivité avéré des journalistes et la censure sévère et stricte du commandement italien ne peuvent pas faire fonctionner le témoignage comme une vérité absolue. En revanche, ces témoignages de la chose vue constituaient sans doute à l'époque une vérité absolue pour les contemporains de l'événement. En un sens les articles de Chéreau, Bevione ou Carrère reflètent l'idée que se faisaient le lectorat du *Matin*, du *Temps* ou de *La Stampa* de la guerre « italo-turque » aussi tronquée et peu objective que celle-ci puisse paraître.

Voici donc le contexte de production de trois reportages couvrant la guerre « italo-turque » écrits par trois envoyés spéciaux français et italiens en 1911 à Tripoli. Trois reporters ayant vécu des expériences du conflit différentes, avec des objectifs différents qu'ils soient rédactionnels, politiques ou personnels, mais dont le ton des reportages se regroupe sur une même idée : celle de l'italophilie c'est à dire d'un parti-pris irréfutable pour l'action italienne dans sa tentative de conquête coloniale de l'actuelle Libye. Ce parti-pris, cette italophilie est ainsi ressentie clairement dans les multiples articles produits par les trois reporters étudiés ici, constituant, avec la sévère censure qui s'exerce à Tripoli à la fin de l'année 1911, deux obstacles majeurs à l'authenticité de l'information transmise et publiée dans les rédactions. Les contextes politiques, diplomatiques et surtout médiatiques de l'époque jouent également un rôle important et influent sur les trois reportages. Couvrant ainsi un conflit colonial tardif mené par un jeune pays souhaitant peser plus lourd dans la balance internationale, Carrère, Chéreau et Bevione exercent la profession de reporter de guerre, à une époque qualifiée « d'âge d'or de la presse » dans laquelle la presse écrite, la discipline journalistique et le reportage de guerre sont en plein essor, du fait de multiples facteurs politiques, techniques et sociaux. Tous ces facteurs : de l'opinion personnelle du reporter à la ligne éditoriale de son journal en passant par un contexte d'essor du reportage de guerre et de la presse écrite ou par les obstacles à l'authenticité de l'information transmise, forment les écrits de ces trois reporters de guerre et font de leurs

reportages, un reflet non pas d'une réalité authentique des événements, mais de l'idée qu'a pu en avoir une partie de la population française et italienne.

Deuxième partie :

Le reporter italophile face à la violence italienne

Chapitre IV :

La mise en place et l'exercice de la violence dans les reportages italophiles :

Quelques semaines après la conquête de Tripoli par les marins, l'armée italienne fait face à un retournement de situation auquel elle ne s'attendait pas. Les populations arabes de l'oasis ceinturant la capitale de la Tripolitaine se révoltent contre l'occupation italienne de leur territoire. Ce point constitue un changement majeur dans la campagne coloniale que mène l'Italie en Tripolitaine, puisqu'il initie une modification dans ses plans de conquête. Ces révoltes datées des 23 et 26 octobre 1911 font non seulement prendre conscience aux Italiens le refus de leur occupation par les populations autochtones de Tripolitaine, mais elles démontrent également leurs ralliement à l'armée Turque.

Ces événements constituent alors pour les reporters italophiles, tels que Bevione et Carrère puis plus tard Chéreau (le correspondant du *Matin* n'arrive à Tripoli qu'à la fin du mois de novembre 1911) une difficulté à la propagation des idées qu'ils souhaitaient véhiculer dans leurs articles. En effet, les révoltes arabes de la fin du mois d'octobre forment le point de départ d'une violente répression de la part des Italiens, qui suscitent de virulentes polémiques dans toute la presse internationale. Celle-ci s'exerce lourdement sur les populations arabes de l'oasis de Tripoli, provoquant de nombreuses réactions d'indignations chez les reporters anglophones et germanophones présents à Tripoli. Certains quittent la Tripolitaine, d'autres dénoncent dans leurs journaux les agissements italiens²³¹.

Les réactions d'indignation de ces reporters donnent ainsi lieu à une vaste campagne de dénonciation des agissements violents que commettent les Italiens en Tripolitaine. La campagne prend de l'ampleur et se répand ainsi dans toute l'Europe et jusque dans le monde musulman²³². L'expédition coloniale italienne se trouve ainsi plongée dans une tempête médiatique, et la population européenne se positionne globalement contre les violences coloniales italiennes et les condamnées²³³.

Ces événements posent ainsi un problème d'information pour les partisans de l'entreprise

²³¹ DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988 p. 120-123

²³² *Ibid.* p. 123-124

²³³ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 104

italienne et place les nationalistes face à leurs responsabilités. La nécessité de justifier la mise en place de la répression, en jouant notamment sur l'effet de surprise qu'avait suscité cette révolte et sur la notion de trahison des populations de Tripolitaine étaient alors un enjeu pour l'armée italienne²³⁴. Caneva et le commandement militaire italien de Tripoli mettent alors en place une censure sévère et transmettent des informations plus que floues aux médias mais également au gouvernement italien, notamment concernant les chiffres des pertes italiennes lors des journées du 23 et du 26 octobre 1911²³⁵.

Avec la mise en place de cette répression et l'exercice de la violence, les journalistes italophiles se retrouvent ainsi dans une situation délicate : comment dresser un portrait élogieux de la guerre « italo-turque » alors que la majorité de la presse mondiale s'indigne contre cette dernière, dans des proportions considérables²³⁶.

Il convient ainsi de s'intéresser dans ce chapitre à la place qu'accordent les trois reporters à cette violence et à la répression italienne dans leurs reportages sur le conflit. Comment faire face à cette tempête médiatique dans laquelle l'Italie est engluée ? Comment traiter ces événements sans discréditer une entreprise coloniale qu'ils soutiennent ?

Afin d'analyser la place accordée à la répression et les réactions face à celle-ci de Bevione, Carrère et Chéreau, il convient de la diviser en trois moments : le premier étant le point de départ de la violence, soit les journées des 23 et 26 octobre 1911. Le second étant la mise en place immédiate de la répression, dans laquelle les exécutions sommaires et sans jugements ont été les plus fortes, dès la fin du mois d'octobre et durant presque tout le mois de novembre 1911. Enfin le troisième étant constitué par les multiples exécutions publiques du mois de décembre, initiées par la pendaison de quatorze Tripolitains le 6 décembre 1911.

1. Les révoltes arabes des 23 et 26 octobre 1911 : point de départ de la violence :

A la fin du mois d'octobre 1911, les troupes italiennes font face à un événement qui précipite la campagne de Tripolitaine en une guerre coloniale marquée par une violence extrême. Le 23 octobre 1911, plusieurs détachements italiens se font surprendre à Sciarat-Sciat, en périphérie de Tripoli, par une attaque des forces turco-libyennes, qui les anéantit²³⁷. Trois jours plus tard,

²³⁴ *Ibid.*

²³⁵ *Ibid.*

²³⁶ *Ibid.* p. 106

²³⁷ LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, Grenoble, trad. Ellug 2014 p.131

le 26 octobre 1911, un événement similaire piège à nouveau des soldats Italiens à Sidi-Messri²³⁸. Ces deux journées que les historiens de la guerre « italo-turque » appellent les « révoltes arabes » constituent le point de départ d'une généralisation de la violence dans le camp italien. Ces deux jours de révoltes dans lesquelles, selon Nicola Labanca, près de 600 soldats italiens furent tués, démontrent à l'armée italienne que l'un des principaux arguments de la campagne nationaliste se révèle faux²³⁹. En effet, Bevione et les nationalistes avaient largement répandu l'idée selon laquelle les populations arabes de Tripolitaine accueilleraient les Italiens en libérateurs du joug ottoman, et se positionneraient clairement du côté des italiens dans le conflit, du fait également de l'absence d'une identité nationale chez ces peuples²⁴⁰. De fait, les événements de Sciarat-Sciat puis de Sidi-Messri mettent ainsi en lumière la réalité de la situation : les Tripolitains ne veulent pas d'une invasion italienne sur leur territoire et organisent une résistance conjointe avec l'armée Turque. Dans leur globalité, les peuples de Libye se rassemblaient finalement sous la bannière verte de l'Islam, certes il ne s'agissait pas d'une véritable identité nationale comme l'avaient prétendu les nationalistes, mais d'une identité culturelle et religieuse non négligeable²⁴¹.

Ces événements de la fin du mois d'octobre marquaient ainsi un événement majeur dans le déroulement de la guerre « italo-turque. » Nous pouvons alors supposer que les reporters présents sur place aient, chacun à leur manière, accordé une place importante à cet événement marquant. Bien que nationalistes, Bevione et Carrère qui étaient tous deux en Libye à ce moment-là, n'ont pu que couvrir l'événement. La conscience de l'importance de ces deux journées dans les événements était sans doute présente au moins dans l'esprit de Bevione puisqu'il s'avère que le reportage du correspondant de *La Stampa* soit le seul couvrant ces événements.

Cela paraît ainsi étonnant lorsque l'on imagine l'impact qu'on dû avoir ces deux journées pour les personnes présentes à Tripoli à l'époque. Mais il n'est pas à négliger certains faits qui expliquent pourquoi les révoltes arabes n'ont pas été traitées et ne sont pas même mentionnées dans les reportages des deux correspondants français étudiés ici.

Pour Chéreau, l'explication est simple : il n'est absolument pas présent à Tripoli à la fin du mois

²³⁸ DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 117

²³⁹ LABANCA Nicola, *op. cit.* p. 131

²⁴⁰ DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 53

²⁴¹ LABANCA Nicola, *op. cit.* p. 130

d'octobre 1911. Il n'est même pas encore investi de la mission que lui confie *Le Matin* un mois plus tard, lorsqu'il débarque à Tripoli le 26 novembre. Cependant, ces journées ont tout de même un lien avec le reportage de Chéreau : elles constituent le point de départ de la répression qui a largement terni l'image de l'armée italienne et de son entreprise coloniale dans le Monde. C'est ainsi à cause de ces deux journées de révolte, que Chéreau est envoyé à Tripoli par *Le Matin* en complément de Louis André, qui lui se trouvait bien en Tripolitaine, couvrant l'événement pour le journal parisien²⁴².

Pour Carrère, la raison est presque identique à celle de Chéreau. Il ne se trouve pas à Tripoli les 23 et 26 octobre 1911. En effet, l'envoyé spécial du *Temps* prend part, à la fin du mois d'octobre, à une expédition pour couvrir la prise de Benghazi avec quelques confrères, d'où il est expulsé, comme nous le savons déjà. La situation dans laquelle se trouve Carrère au moment des révoltes arabes des 23 et 26 octobre ne lui permet pas de couvrir l'événement à temps car il se trouve à Rome aux alentours du 24 octobre 1911. En effet la censure mise en place par le commandement italien à Tripoli, sous l'impulsion du général Caneva, suite aux révoltes et dans la foulée de la mise en place de la répression ne font parvenir dans la capitale italienne que peu d'informations souvent très floues et inexactes. Les pertes réelles italiennes sont même dissimulées pendant plusieurs jours à Giolitti et à son ministre des Affaires étrangères, Di San Giuliano²⁴³.

Ces deux journées de révoltes dans lesquelles les italiens se font surprendre par une résistance turco-libyenne inattendue et qui constituent ainsi la point de départ de nombreux événements annexes (violente répression, censure accrue, dénonciation des violences par les correspondants anglophones et germanophones puis par une large partie de la presse internationale) ne trouvent ainsi écho que dans le reportage de Bevione²⁴⁴.

Le correspondant de *La Stampa* produit un premier article sur la journée du 23 octobre, publié dans le journal italien deux jours plus tard, le 25 octobre. L'importance de cette journée de révolte est palpable, la journée de Sciarat-Sciat fait les gros titres de *La Stampa* et l'article de Bevione y est placé en Une. Le journal turinois titre : « L'âpre combat aux avant-postes à Tripoli soutenu entre deux feux par nos troupes²⁴⁵. » Les sous-titres de cette Une annonce le traitement qu'accorde la rédaction de *La Stampa* à cet événement. Fidèle aux arguments nationalistes, le

²⁴²*Le Matin*, 25 octobre 1911

²⁴³DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 116-117

²⁴⁴L'événement est cependant couvert par la presse, mais seul Bevione parmi les trois reporters étudié dans ce mémoire, produit quelques articles concernant ces événements.

²⁴⁵*La Stampa*, 25 octobre 1911. Nous traduisons : « L'aspro combattimento agli avamposti a Tripoli sostenuto tra due fuochi dalle nostre truppe. »

journal fait ainsi face à un événement dont le traitement se révèle compliqué. Comment expliquer le fait que les nationalistes se soient trompés sur cet argument de leur campagne ? *La Stampa* ne peut ainsi pas mettre cela en avant, et la journée de Sciarat-Sciat est alors tournée en un événement inattendu dont la gravité est dissimulée, les arabes comme des traîtres et la réaction de l'armée italienne comme courageuse et brave. « L'encercllement tenté par les turcs et la trahison des arabes – L'ennemi fuit laissant de nombreux morts sur le champ de bataille – Arrestations et exécution d'indigènes traîtres²⁴⁶. » Peut-on ainsi lire dans les sous-titre de la Une du journal.

En effet, au lendemain des révoltes arabes les nationalistes italiens présents à Tripoli ne reconnaissent pas leurs torts dans la sous-estimation de la résistance à laquelle était brutalement confrontée l'armée italienne et dans la soi-disant position amicale des Tripolitains²⁴⁷. Bevione et *La Stampa* s'inscrivent dans cette négation des fautes commises par les nationalistes lors de la campagne de l'été 1911 qu'ils ont menée, et préfèrent jouer sur le sentiment de trahison, les exemptant ainsi de toute responsabilité. Plutôt que de mettre en lumière les événements tels qu'ils se sont déroulés, Bevione tourne la journée du 23 octobre autrement. Le reporter Italien focalise ainsi son propos sur la résistance héroïque des soldats Italiens, attaqués dans le dos par une lâche trahison des Tripolitains, plus que sur la réalité que traduit cette révolte, espérant sans doute dissimuler quelque peu la gravité de la situation aux yeux du grand public. Le reporter titre ainsi son premier article sur la journée du 23 octobre : « Comment s'est déroulée la bataille. 70 Turcs morts ou blessés » souhaitant démontrer avant même le développement de son propos, le fait que les pertes turques soient importantes²⁴⁸.

Dans l'édition du 25 octobre de *La Stampa*, Bevione développe ainsi cette vision de la journée de Sciarat-Sciat, dans deux articles, l'un en Une et le seconde en 6^e page du journal. Décrivant cette journée et les batailles qui ont eu lieu sur trois fronts, le reporter met en avant la forte résistance italienne, contre l'offensive turque en avançant toujours le chiffre de 70 morts dans les rangs turcs, chiffre qui aurait été donné par un enfant arrivé à Tripoli pendant la journée et ayant traversé le désert depuis le camp ennemi²⁴⁹. La source utilisée par Bevione n'est ainsi pas réellement fiable, mais elle lui permet non pas d'axer ses articles sur les morts italiens qui ont été nombreux, mais sur les pertes turques via une information sans doute erronée. La censure semble également jouer un rôle dans cette sous-estimation des pertes italiennes, car si le

²⁴⁶*Ibid.* Nous traduisons : « L'avvolgimento tentato dai Turchi e il tradimento degli Arabi - Il nemico fugge lasciando numerosi morti sul campo - Arresto e fucilazione di indigeni traditori. »

²⁴⁷DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 111-113

²⁴⁸*La Stampa*, 25 octobre 1911. Nous traduisons : « Come si svolse la battaglia. 70 turchi morti o feriti. »

²⁴⁹*Ibid.*

commandement militaire de Tripoli dissimule ces lourdes pertes à son gouvernement, les journalistes n'avaient sans doute absolument pas le droit de transmettre une information à ce sujet à leurs rédactions. Celui de Bevione semble ainsi avoir été vérifié avant d'arriver jusqu'à Turin puisque l'on peut y lire : « Tripoli (Afrique) 23 (d'urgence retardé)²⁵⁰. »

Au terme de ces deux articles de Bevione publiés par *La Stampa* deux jours après la première journée de révolte arabe, l'événement apparaît bien différent de ce qu'il n'est en réalité. Le correspondant italien cherche ainsi à mettre plus en avant certaines choses que d'autres afin de faire passer cette révolte pour une simple échauffourée entre l'armée italienne, l'armée turque et quelques arabes faisant figure de traîtres envers les italiens. Les pertes turques sont clairement mises en avant alors que celles de l'armée italienne ne sont mentionnées à aucun moment. La résistance italienne à cette attaque conjointe est également mise à l'honneur, au détriment de l'événement en lui-même durant lequel l'armée italienne s'est retrouvée encerclée par l'ennemi. Bevione oppose également cette résistance italienne à une armée turque audacieuse mais dont la tactique est décrite comme étant inefficace²⁵¹. En outre ces descriptions de la journée de Sciarat-Sciat par Bevione produisent un décalage avec la réalité des événements, cette offensive turco-libyenne importante et qui met l'armée italienne en réelle difficulté n'est ici présentée que comme une simple offensive conjointe menée sur trois front et brillamment repoussée par les Italiens.

Cependant, la gravité de la situation est palpable en creux, car Bevione évoque la répression immédiatement mise en place par les Italiens, ce qu'ils n'avaient pas fait suite aux différentes « escarmouches » qui avaient eu lieu au cours du mois d'octobre. Dans un article publié le 26 octobre 1911, le correspondant décrit ainsi les premiers témoignages de la violence italienne. Le reporter raconte ainsi quelques épisodes qui témoignent de l'extrême violence des italiens envers les arabes de l'oasis dès le lendemain de la bataille :

Les épisodes émouvants de cette journée de massacre, ne se content plus...
Un capitaine entre dans un jardin, suivi de quelques soldats. Traversant un mur, il voit un arabe à côté, agenouillé, qui pointait contre lui un pistolet : la foudre lui tomba dessus et lui fracassa le crâne avec un coup de revolver. L'arabe tomba, foudroyé, sur ses genoux, et resta dans cette position comme si il priait²⁵².

²⁵⁰*Ibid.* Nous traduisons : « Tripoli (Africa) 23 (di urgenza ritardato) »

²⁵¹*Ibid.*

²⁵²*Ibid.* 26 octobre 1911. Nous traduisons : « Gli episodi emozionanti di questa giornata di strage, non si contano più... Un capitano entra in un giardino, seguito da alcuni soldati. Varcando un muro, scorge un arabo vicino, genuflesso, che gli puntava contro una pistola : fulmineo gli fu sopra e gli spacco il cranio con un colpo di rivoltella. L'arabo cadde fulminato sui gartetti e resto immoto in questa posizione come di preghiera. »

Bevione ne cache pas cette violence des Italiens au lendemain de la journée de Sciarat-Sciat, il la décrit de manière explicite car pour lui, celle-ci est légitime, du fait de la trahison des arabes. Il pense relayer ainsi ce sentiment de trahison à ses lecteurs afin qu'ils aillent dans son sens et dans celui de l'armée italienne : il faut punir les traîtres. Il écrit ainsi :

Les réactions des nôtres, quand ils furent certains de la trahison, fut violente.
Ils tiraient sur tous les arabes suspects qui s'approchaient²⁵³...

Bevione multiplie les exemples de cette violence extrême et sans jugement dont font preuve les soldats Italiens à la fin du mois d'octobre 1911. Son article du 26 octobre est truffé d'anecdotes dans lesquels des soldats Italiens tuent des Arabes et témoigne clairement de la violence excessive qui découle des révoltes arabes des 23 et 26 octobre :

L'irruption était si véhémence, les tirs si foudroyants, qu'il a manqué le temps aux arabes de réagir. À chaque coup en tombait un²⁵⁴.

La violence s'exerce ainsi dans un premier temps, sans aucune limite. Le témoignage que livre Bevione, bien que non objectif et ayant d'abord pour but de montrer la réaction de force italienne face à ce qui est décrit comme étant une trahison, reste évocateur de l'extrême violence dont ont fait preuve les Italiens au lendemain des révoltes arabes. Bevione explique cette violence, et ne cherche absolument pas à la dissimuler dans ce premier temps. En effet, il s'agit d'actes qui sont commis seulement quelques jours, voire quelques heures après le point de départ de la répression italienne que constituent les journées des 23 et 26 octobre 1911. La violence italienne n'est alors pas encore perçue par le correspondant italophile comme un élément pouvant nuire à l'action de son pays notamment à cause de la campagne dénonçant cela qui se met en place dans les semaines qui suivent. Pour Bevione, à la fin du mois d'octobre, la violence italienne n'a pas besoin d'être cachée, elle est même décrite de manière très explicite car elle est pour le correspondant un moyen de démontrer aux Italiens la force, la fermeté de l'Italie en Tripolitaine et le fait que cette dernière tienne bien sa nouvelle colonie, quitte à utiliser la force contre les habitants de celle-ci, qui ont par ailleurs fait œuvre de trahison²⁵⁵. Ainsi dans cette première phase, celle de l'immédiate mise en place d'une violence juste après les révoltes arabes, la violence italienne constitue pour le journaliste italophile, un moyen de mettre en avant la force

²⁵³*Ibid.* Nous traduisons : « Le reazione dei nostri, quando furono certi del tradimento, fu violenta. Essi tirarono su tutti gli arabi sospetti che si avvicinavano... »

²⁵⁴*Ibid.* Nous traduisons : « L'irruzione era così veemente, i tiri così fulminei, che mancava agli arabi il tempo di reagire. Ad ogni colpo era un caduto »

²⁵⁵Les correspondances de Bevione à *La Stampa* concernant les révoltes des 23 et 26 octobre ont été retranscrites dans : ROCHAT Giorgio, *Il colonialismo italiano*, Torino, Loescher editore, 1974

de son pays, et non quelque chose qui pourrait nuire à son image dans les représentations collectives.

Ce traitement de la violence italienne dans les articles produits par les correspondants de guerre favorables à l'action italienne change au cours du mois d'octobre du fait de la dénonciation de celle-ci par les correspondants anglophones ou germanophones tels que Weibel ou Mac Cullagh, constituant ainsi une difficulté pour les journalistes italophiles. Ils devaient ainsi rendre compte des événements, sans trop mettre en avant la violence italienne qui se trouvait au cœur d'une campagne de dénonciation dans toute la presse européenne. Cette violente répression est alors évoquée de manière plus nuancée par les correspondants et surtout par Bevione au mois de novembre 1911, mais elle reste présente dans les descriptions des événements notamment par les biais des perquisitions et des saisis d'armes qui constituent pour les italophiles un argument majeur dans la justification de la répression.

2. La réaction des correspondants italophiles face à la mise en place d'une violente répression :

Suites aux événements de la fin du mois d'octobre 1911 dans l'oasis de Tripoli, dans lesquels les craintes secrètes du commandement militaire italien de devoir faire face à une forte résistance conjointe des Turcs et des Tripolitains se réalisaient, la réaction italienne fut donc d'une violence terrible, et fut mise en place dès le lendemain du 23 octobre²⁵⁶. En guise de représailles, les jours qui suivirent les révoltes arabes furent le théâtre d'une violence généralisée contre les Tripolitains de l'oasis, jugés comme responsables de la « trahison » et également contre les habitants de Tripoli. Tous les arabes furent ainsi considérés par les italiens comme des traîtres et comme de nouveaux ennemis à éliminer. À ce titre et selon l'historien Nicola Labanca, sur les 30 000 habitants que comptait Tripoli en 1911, près de 18 000 personnes furent fusillés ou pendus et des milliers d'autres furent arrêtés et déportés vers des prisons italiennes²⁵⁷.

Le mois de novembre 1911 constitue ainsi la deuxième période du « découpage » de la mise en place et de l'exercice de la violence et de la répression que nous avons établis ici. En effet, à la suite des révoltes arabes de la fin du mois d'octobre, la violence se généralise à Tripoli et ne devient plus seulement l'apanage des affrontements entre les deux camps turc et italien, mais

²⁵⁶LABANCA Nicola, *op. cit.* p. 131

²⁵⁷*Ibid.*

elle marque le quotidien de la campagne italienne en Tripolitaine. Cette répression et cette violence qui s'exerçaient à Tripoli sans trop de formalité, c'est à dire avec des exécutions massives souvent sans jugement ou avec un jugement des plus sommaires, a été effective pendant toute la fin du mois d'octobre et pendant tout le mois de novembre 1911²⁵⁸. Le mois de décembre sera, quant à lui, le théâtre de nombreuses pendaisons en place public, alors que le mois de novembre constitue sans doute la période de l'expression de la violence la plus « libérée » ou en tout cas la moins encadrée, c'est à dire qu'elle s'exerce sur les Tripolitains sans aucune limite, du fait de la proclamation de la loi martiale à la suite des événements de Sciarat-Sciat²⁵⁹.

Cependant, cette politique de terreur instaurée par le commandement militaire de Caneva dans le but de faire peur aux Libyens et de leur faire passer l'envie de réitérer une offensive telle que celle du 23 octobre, n'eut absolument pas l'effet escompté sur les Tripolitains²⁶⁰. Cela se traduit d'abord par le renouvellement d'une offensive conjointe menée par les Turcs et les Arabes de l'oasis le 26 octobre à Bou-Mélian, en périphérie de la ville, une seconde « révolte » seulement quelques jours après Sciarat-Sciat qui montra définitivement aux Italiens qu'ils n'étaient pas accueillis comme des libérateurs mais bien comme des ennemis par les populations de Tripolitaine²⁶¹.

Dans le même temps, au mois de novembre 1911, les représentations collectives se positionnaient de plus en plus contre la guerre « italo-turque » et, sous l'impulsion des révélations de reporters étrangers présents à Tripoli, accusaient l'Italie de commettre les pires atrocités en Libye, mais également de ne pas avoir la capacité de gérer son entreprise coloniale²⁶². L'Italie devient alors une coupable pour beaucoup d'Européens qui, en 1911, commencent à avoir mauvaise conscience de tous les conflits coloniaux menés outre-mer²⁶³. Les débuts du XXe siècle marquent ainsi un tournant dans la vision des guerres et des violences coloniales en Europe. Les violences des guerres du XIXe siècle étaient justifiées par la « mission civilisatrice » de laquelle devait découler la paix cependant au début du XXe siècle, cette vision n'est plus d'actualité²⁶⁴. Encore une fois, la péninsule se sentait marginalisée, mal-aimée par les pays européens, renforçant ainsi un sentiment de désillusion et de trahison dans

²⁵⁸ *Ibid.*

²⁵⁹ *Ibid.*

²⁶⁰ *Ibid.* p. 132

²⁶¹ *Ibid.*

²⁶² *Ibid.*

²⁶³ MIEGE Jean-Louis, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, Paris, SDES, 1968 p. 93

²⁶⁴ FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010 p. 25

l'opinion italienne²⁶⁵.

Ces quelques éléments permettent donc de comprendre le contexte de travail dans lequel furent plongés Bevione, présent à Tripoli durant tout le mois de novembre, et Carrère, qui revint à Tripoli après son expulsion aux environs de la mi-novembre. Le contexte de violence mêlé à ce sentiment de trahison non seulement par les Arabes de Tripoli mais également par les grands pays européens rend ainsi pour les correspondants italo-philés, la tâche de leur reportage plus ardue. Leur cause n'est ainsi plus « soutenue » comme l'étaient les causes coloniales quelques dizaines d'années auparavant, voir même au début de la campagne italienne en Libye. L'entreprise italienne prend subitement la forme non plus d'une mission civilisatrice mais d'une guerre mal gérée par les Italiens, sur fond de violences coloniales contre lesquelles le monde entier s'indigne désormais. Cela ne rend donc pas le travail de Bevione et Carrère aisé, eux qui défendent le colonialisme italien dans leurs écrits se retrouvent désormais comme les défenseurs du diable dans les représentations collectives anglaises ou allemandes. Il faut également composer avec tous les nouveaux obstacles que ce changement de situation induit : censure des plus strictes, déplacements limités, opposition des reporters anglophones et germanophones. Les deux reporters doivent ainsi continuer leur travail, en défendant l'Italie dans leurs articles, en nuanciant la violence, en la légitimant, parfois en la détournant, afin de tenter de renverser la balance dans les représentations collectives, au moins italiennes, et de ne pas laisser transparaître les nombreux problèmes que l'Italie doit subitement affronter au mois de novembre 1911.

Il est important de noter qu'à la suite des révoltes arabes, les envoyés spéciaux changent leurs manières de définir l'ennemi. En effet, si avant le 23 octobre les Arabes de Tripolitaine n'étaient pas qualifiés d'ennemis de l'Italie dans les articles des envoyés spéciaux, au mois de novembre 1911 les ennemis ne sont plus seulement les Turcs mais également les Arabes : « Depuis la journée du 10 novembre où eu lieu ce grand combat d'artillerie que je vous ai signalé le premier, les Turcs et les Arabes n'ont rien tenté d'important, ce qui paraît confirmer mon information que leur camp d'Aïn-Zara avait été fortement endommagé par l'artillerie italienne dont les indications du Draken ballon (ballon captif) dirigent le tir. » écrit Jean Carrère dans un article du *Temps* daté du 25 novembre²⁶⁶. Ici, les Arabes sont clairement associés à l'ennemi ce qui traduit cette idée d'un changement de camp des habitants de Tripolitaine, passant d'amis à ennemis de l'Italie avec toujours cette notion de trahison.

²⁶⁵*Ibid.*

²⁶⁶*Le Temps*, 25 novembre 1911

Les articles de Carrère qui suivent les révoltes arabes ne font presque jamais état de la violence italienne, sans doute dans le souci de ne pas aggraver la situation. L'envoyé spécial du *Temps* mise sur un ton rassurant, préférant mettre en avant d'autres éléments favorables à l'armée Italienne : sa bonne organisation, les opérations de reconnaissances, la bonne attitude des soldats face aux inondations de la fin du mois de novembre, etc. Carrère se veut rassurant sur la situation, dissimulant sans doute aux lecteurs du *Temps* une partie de la réalité, celle de la répression italienne qui s'exerce toujours fortement lorsqu'il revient à Tripoli aux alentours du 15 novembre. Il évoque par exemple une visite à l'hôpital de Tripoli. Dans cette description, le reporter français tente de souligner la bienveillance des Italiens avec les Arabes en expliquant : « Il y avait là seulement deux malades italiens un peu grièvement atteints, et plusieurs Arabes et nègres soignés avec toute l'attention possible, car ils sont placés dans des chambres d'isolement en bois, tandis que les italiens sont sous des tentes²⁶⁷. » Mettant ainsi en évidence une sorte de traitement de faveur donné aux Arabes malades par les Italiens, s'opposant à l'image des atrocités commises véhiculée par la presse anglophone ou germanophone.

Cette volonté rassurante de Carrère qu'il véhicule dans ses articles datés d'après les révoltes arabes a été mise en évidence par Taoufik Yacoub qui explique que le correspondant du *Temps* n'a cessé de tenter d'apaiser les esprits dans ses nombreux articles, évoquant bien souvent un retour à la normale à Tripoli en n'évoquant jamais la violence dont la capitale de Tripolitaine était le théâtre à ce moment-là de la guerre²⁶⁸.

Carrère jette cependant quelques allusions aux détracteurs de l'Italie, en tentant d'expliquer que la violence est l'apanage de toute guerre, et que cette violence ne s'exercerait pas en sens unique mais bien dans les deux camps. Dans un article du 30 novembre 1911, le reporter écrit, au sujet des atrocités contre des blessés que les deux camps se reprochent mutuellement : « Dans ces conditions, il nous paraît peu douteux que les deux adversaires n'aient chacun des raisons de formuler des protestations qui provoquent l'indignation de ceux qui veulent réduire la guerre à son minimum d'horreur, mais il est malheureusement à prévoir qu'à l'occasion, de vraisemblables excès se reproduiront encore souvent avant la fin de la campagne²⁶⁹. » Cette citation permet de comprendre la position de Carrère face à la violence : elle ne peut qu'être présente puisqu'il s'agit d'une guerre, or toutes les guerres connaissent leurs lots de violence, celle-ci ne peut qu'avoir le sien. Cependant, l'envoyé spécial français se positionne bien en

²⁶⁷ *Ibid.*

²⁶⁸ YACOUB Taoufik, *La presse française et tunisienne face à la guerre italo-turque*, Paris II, 1980 p. 384

²⁶⁹ *Le Temps*, 30 novembre 1911

opposition avec les reporters étrangers qui dénoncent la violence italienne, pour lui la violence est partout et s'exerce contre les Turcs et les Arabes mais également contre les Italiens.

Dans le même article, Carrère met également l'accent sur le caractère barbare des Arabes de Tripolitaine. Les assimilant aux Marocains ou aux Tunisiens, le reporter écrit : « [...] il semble probable que ces excès, qui n'ont jamais pu être évités dans les expéditions coloniales, ont été commis par des Italiens et par des Turcs, sans compter qu'il est peu vraisemblable que les Arabes de Tripolitaine se soient montrés moins barbares que leurs frères marocains ou tunisiens²⁷⁰. » De fait, Carrère cherche à contrer la campagne contre les atrocités italiennes par un argument qu'il juge recevable : non seulement des atrocités ont été commises par les deux camps, ce qui est inévitable en temps de guerre, mais de pareilles atrocités ont été commises lors d'autres guerres coloniales menées par la France au Maroc ou en Tunisie par exemple et dans lesquelles le caractère barbare des Arabes les poussaient à commettre des atrocités, pourquoi ne serait-ce pas le cas chez leurs « frères » de Tripolitaine ?

Selon Jacques Frémeaux, le terme de « barbares » désigne au XIX^e siècle : « un ensemble de comportements cruels et grossiers, mais qu'on ne saurait attribuer à la dureté de cœur ou à des instincts cruels. [...] La barbarie est en effet engendrée par « un défaut de civilisation ou une civilisation incomplète²⁷¹. » » A ce titre, l'instinct barbare que l'on accordait volontiers aux populations d'Afrique à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle les pousseraient à commettre des atrocités, justifiant ainsi les représailles de la part des colonisateurs dont la violence était souvent extrême envers des populations civiles²⁷². C'est de ce genre d'argumentaire que semble se servir timidement Carrère pour expliquer la violence des Italiens envers les Tripolitains. Il est cependant vrai que de telles scènes de répressions violentes ont été commises dans de nombreuses guerres coloniales du XIX^e siècle, ce qui pousse le correspondant du *Temps* à tenter de rappeler aux Français ou encore aux Anglais que les atrocités contre lesquelles ils s'indignent leur sont également imputables dans d'autres pays d'outre-mer.

La notion de « Small Wars » définie en 1896 par Charles Calwell, définissant les guerres coloniales comme l'affrontement d'une armée régulière avec des forces irrégulières constituait au XIX^e siècle une justification des pratiques particulièrement violentes dans ces guerres où les armées régulières européennes avaient à affronter des forces considérées alors comme

²⁷⁰*Ibid.*

²⁷¹ Définition de l'encyclopédie Larousse du XIX^e siècle citée dans : FREMEAUX Jacques, *op. cit.* p. 15

²⁷²*Ibid.* p. 465

irrégulières, tels que pouvait l'être la résistance arabe en Tripolitaine et en Cyrénaïque²⁷³. Cette différenciation entre les guerres menées sur le sol européen, considérées alors comme étant l'affrontement de deux armées régulières, et les guerres menées outre-mer considérées comme étant « non conventionnelles » du fait du caractère irrégulier des forces affrontées, permettait alors aux colonisateurs de s'émanciper des lois de la guerre établies en Europe, donnant aux guerres coloniales du XIXe siècle un caractère particulièrement violent²⁷⁴. À ce titre, les guerres coloniales comportaient de nombreuses particularités et notamment celle d'un effacement d'une certaine démarcation entre militaires et civiles créé par un soutien des populations aux combattants, permettant aux colonisateurs de mener bien souvent une politique de répression et de terreur sur les populations civiles, considérant ainsi chaque homme comme un combattant potentiel²⁷⁵. Le concept de « Small Wars » avait ainsi comme principal objectif de légitimer la violence coloniale, car les armées européennes affrontaient bien souvent des armées régulières dans ces guerres coloniales, cependant ce concept permettait ainsi de mener à bien le projet de ce type de guerre à savoir la soumission d'une population entière et non pas seulement une appropriation territoriale²⁷⁶. La violence extrême due aux dérives que permettait le concept de Calwell a ainsi été présente pendant toute la période du colonialisme contemporain, et a été appliquée par presque toutes les puissances européennes, jusqu'à parfois une élimination entière des populations par les colons²⁷⁷.

Nous pouvons donc constater que la violente répression mise en place par les Italiens à Tripoli en novembre 1911 n'est pas quelque chose de nouveau dans les guerres coloniales. Comme le laisse entendre Carrère, durant tout le XIXe siècle cette violence extrême a été utilisée par les puissances européennes et notamment par celles qui s'indignent en 1911 contre la répression Italienne à savoir l'Angleterre, la France ou l'Allemagne. C'est cette ligne de défense que semble suivre le correspondant du *Temps* en tentant de rappeler que chaque guerre coloniale a eu son lot de violences et d'atrocités, parfois même bien plus durement que ne le fait l'Italie à Tripoli. Carrère ne mentionne ainsi pas la violence Italienne dans les faits, mais tente de rassurer sur la situation à Tripoli et de rappeler aux détracteurs de l'Italie qu'eux même ont fait cela quelques dizaines d'années auparavant.

Cependant, la guerre coloniale menée par l'Italie en Libye est tardive dans cette période du

²⁷³ SINGARAVELOU Pierre (sous la dir.), *Les Empires coloniaux, XIXe – XXe siècle*, Paris, Points, 2013 p.58

²⁷⁴ *Ibid.*

²⁷⁵ *Ibid.*

²⁷⁶ *Ibid.*

²⁷⁷ *Ibid.*

colonialisme contemporain, elle intervient à un moment où, dans la conscience des européens, les violences coloniales commencent à être vécues comme une honte et l'Italie apparaît alors comme la coupable idéale pour dénoncer ces violences ayant été beaucoup plus utilisées par les détracteurs que par l'accusée.

Bevione, lui, dissimule beaucoup moins la violence des Italiens dans ses articles que ne le fait Carrère et prend explicitement parti pour cette répression qui selon lui est nécessaire. Le 26 octobre, trois jours seulement après la journée de Sciarat-Sciat, le titre de son article sur l'événement, placé en Une du journal explique : « Les traîtres arabes sont traités et fusillés devant la foule²⁷⁸. » ne masquant pas la violence immédiatement mise en place par les Italiens à Tripoli. Le lendemain, dans un article toujours positionné en Une du journal, Bevione écrit : « La répression énergique d'hier a ramené le calme en ville et dans l'oasis soumis à notre contrôle militaire²⁷⁹. » A partir de la première révolte arabe, donc de la mise en place de la répression par l'armée Italienne, les mentions de cette répression violente sont bien souvent présentes dans les articles de Bevione, ce qui le différencie de Carrère, qui tente de justifier plus implicitement cette répression. Le correspondant de *La Stampa* fait état de nombreux actes de violence et de répression des italiens, ceux-là même que dénoncent au même moment les reporters Anglais, Américains ou Allemands. Pour lui, la répression ne doit pas être dissimulée mais justifiée par l'action de trahison dont ont été victimes les italiens et il tente ainsi de démontrer comment l'armée italienne reprend parfaitement le contrôle de la situation en Tripolitaine par une répression jugée comme étant nécessaire.

Bevione mentionne souvent les arrestations, les perquisitions, les incendies de villages, les exécutions ou les déportations qui ont lieu durant tout le mois de novembre et à partir du 23 octobre à Tripoli, donnant une image bien différente que celle donnée par Carrère dans sa volonté de rassurer sur la situation à Tripoli en novembre 1911, le poussant à dissimuler quelque peu les violences italiennes.

Cependant, avec ces descriptions de la répression, Bevione cherche également à rassurer sur la situation en démontrant que l'Italie garde le contrôle de la situation. Dans un article du 28 octobre, dans lequel Bevione raconte la seconde révolte arabe du 26, la tournant en une grande victoire italienne, il assure que la ville de Tripoli est restée calme, rassurant ainsi sur la situation.

²⁷⁸*La Stampa*, 26 octobre 1911. Nous traduisons : « Gli arabi traditori sono processati e fucilati in cospetto della folla »

²⁷⁹*Ibid.* 27 octobre 1911. Nous traduisons : « L'energica repressione di ieri ha ricondotto la calma in città e nell'oasi sottoposta al nostro controllo militare »

Mais dans le même article, il mentionne la violence Italienne qui est exercée « par mesure de sécurité » :

Par mesure de sécurité le village Bédouin aux portes de Tripoli a été incendié.
L'action énergique continue pour purger toute la zone²⁸⁰.

La répression et la violence des Italiens envers les populations de Tripolitaine sont ainsi tournées par Bevione comme une action « énergique » nécessaire à un « nettoyage » de la zone.

Dans un article daté du 8 novembre 1911, Bevione prend ainsi explicitement et irrévocablement parti pour cette répression et pour ces massacres qui ont été commis à la fin du mois d'octobre par l'armée Italienne. Le correspondant italien écrit, dans un long article en troisième page du journal reprenant les notes qu'il a prises entre le 29 octobre et le 1^{er} novembre :

Les exécutions capitales qui ont duré trois jours dans l'oasis et qui ont envoyé chez Allah près de mille fidèles étaient indispensables. Seul un généreux retour des meurtres pouvait stabiliser dans les esprits arabes le sens de la chose juste et la certitude de notre force²⁸¹.

Dans la même optique que Carrère, mais dite d'une manière beaucoup plus explicite, Bevione reprend ce concept bien connu à l'époque d'une différence entre les guerres menées en Europe et les « Small Wars » dans lesquelles les règles de la guerre sont différentes : « Nous sommes dans un lieu dans lequel la loi des représailles persiste²⁸². » Puis il reprend cet argumentaire pour attaquer frontalement les détracteurs de la violence italienne, qui eux-mêmes ont eu recours à celle-ci lors de leurs expéditions coloniales :

Les autres peuples plus habitués à la conquête coloniale auraient peut-être pu régler la situation en liquidant les coupables de la trahison. Et ce sera probablement ceux-là qui dénonceront, horrifiés, nos atrocités²⁸³.

La réaction de Bevione face à la violence de son propre camp n'est pas de la dissimuler ou de la nuancer mais bien de la justifier, par un argumentaire qui est celui de la nécessité de cette répression, dans une optique de sécurité mais également de représailles, en se servant de la

²⁸⁰*Ibid.* 28 octobre 1911. Nous traduisons : « Per misura di sicurezza il villaggio beduino alle porte di Tripoli, è stato incendiato. Continua energica l'azione per epurare tutta la zona. »

²⁸¹*Ibid.* 8 novembre 1911. Nous traduisons : « Le esecuzioni capitali che hanno durato per tre giorni nell'oasi e che hanno inviato ad Allah iltre mille fedeli erano indispensabile. Solo una generosa restituzione di uccisioni poteva stabilire nell'anima araba il senso della cosa giudicata e la certezza della nostra forza. »

²⁸²*Ibid.* Nous traduisons : « Siamo in contrade in cui la legge del taglione permane. »

²⁸³*Ibid.* Nous traduisons : « Altri popoli piu abituati alla conquista coloniale avrebbero forse liquidata la situazione liquidando i colpevoli del tradimento. E saranno probabilmente quelli che denunciaranno inorriditi le nostre atrocita. »

notion de « Small Wars » qui légitimait la violence dans les expéditions coloniales au cours du XIXe siècle mais qui est décriée au début du XXe siècle par les pays comme la France ou l'Angleterre qui commence à avoir la conscience lourde de toutes les violences commises outre-mer. C'est de ces arguments là que se sert Bevione, mais également plus implicitement Carrère afin de rester fidèles à l'entreprise italienne qu'ils défendent dans un moment où cette dernière est malmenée du fait de la répression et de la violence extrême qu'ont entraîné les révoltes arabes des 23 et 26 octobre, violence effective pendant tous les mois de novembre et décembre 1911 mais dont l'expression la plus sauvage apparaît dans les jours qui suivent ces révoltes.

3. Les pendaisons en place publique du mois de décembre 1911 :

Après une période durant laquelle la violence coloniale des Italiens s'est fortement exercée sur les populations de Tripolitaine, sans réel cadre juridique donnant ainsi lieu à une véritable « chasse aux arabes » dans l'oasis de Tripoli, le mois de décembre 1911 est marqué par un décalage entre le commandement militaire de Tripoli incarné par le général Caneva, et le gouvernement italien de Giolitti sur le sujet de la répression.

A la suite de l'importante prise du camp Turc d'Aïn-Zara par les Italiens le 4 décembre, le général Caneva souhaitait mettre en place un processus de paix avec les tribus arabes de Tripolitaine. Ayant compris l'enjeu important que constituait cette force de résistance dans l'issue de la guerre « italo-turque » le commandement militaire de Tripoli demanda à Giolitti la levée des mesures de répression et de la loi martiale mise en place à la suite des révoltes arabes²⁸⁴. Conscient de l'avancée majeure que constituait la prise d'Aïn-Zara, avançant les lignes de front italiennes aux portes du désert, Caneva souhaitait ainsi tourner la page de la violente répression qui avait servi à rétablir le rapport de force entre les belligérants aux profit des Italiens. Giolitti refusa sa demande, la répression ne fut ainsi pas levée et continua de s'exercer en Tripolitaine²⁸⁵. Cet épisode met ainsi en lumière un décalage flagrant entre les hommes présents à Tripoli et le commandement de Rome. Le gouvernement rejetait l'idée d'une pacification avec les tribus arabes alors que le commandement militaire de Tripoli, ayant saisi leur importance, souhaitait engager un processus de pacification qui leur semblait bénéfique à la conquête du pays²⁸⁶.

²⁸⁴DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 133

²⁸⁵*Ibid.*

²⁸⁶*Ibid.*

Cette notion d'une répression juste, utile mais qui ne devait durer que le temps d'un rétablissement de l'ordre en Tripolitaine était également présente chez Bevione, qui écrivait dans un article du 8 novembre 1911 : « Mais l'objectif atteint, continuer les exécutions était superflu et injuste²⁸⁷. » Caneva et le commandement militaire avaient ainsi jugé l'objectif de la répression atteint et forts d'une avancée majeure le 4 décembre, voulaient ainsi passer à une autre phase du conflit dans laquelle la paix avec les Arabes leur semblait juste et utile.

Cependant, ce décalage entre le gouvernement central et les hommes de terrain se traduit ainsi en une volonté de la part de Giolitti de continuer le régime de répression mis en place à la fin du mois d'octobre, idée à laquelle Caneva dut ainsi se résigner. Ce refus du président du conseil des ministres italiens conduisit ainsi à une série de pendaisons en place publique tout au long du mois de décembre, qui ne fit que renforcer le sentiment de haine et d'incompréhension chez les Tripolitains²⁸⁸.

Le premier épisode de ces exécutions publiques par pendaison eut lieu le 6 décembre 1911 sur la place du marché au pain de Tripoli. Les choix politiques de non pacification imposés par Giolitti se traduisirent donc par une première pendaison massive de quatorze Tripolitains, en place publique à laquelle une foule d'habitants de Tripoli purent assister. Cette exécution publique avait ainsi clairement un but politique pour le gouvernement italien : il fallait marquer les esprits, montrer aux Tripolitains mais également aux autres pays que l'Italie dominait la situation d'une main de fer²⁸⁹. Selon Pierre Schill, les pendaisons publiques du mois de décembre 1911 constituent l'élément central de la répression italienne « autour duquel se construit un processus de rationalisation et de banalisation de la violence²⁹⁰. » Ce moment de la répression et de l'exercice de la violence a ainsi une importance pour les Italiens, il s'agit de banaliser la violence en le mettant en place dans une construction plus juridique, moins « sauvage » qu'elle n'avait pu s'exercer après Sciarat-Sciat et au cours du mois de novembre. La mise en place d'exécutions publiques par pendaisons était également utilisée par les Italiens pour humilier les Tripolitains, qui selon eux, préféraient mourir fusillés que par la honte d'une pendaison publique²⁹¹.

²⁸⁷*La Stampa*, 8 novembre 1911. Nous traduisons : « Ma raggiunto l'intento, continuare le fucilazioni era superfluo e quindi ingiusto. »

²⁸⁸DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 134-135

²⁸⁹FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *A fendre le cœur le plus dur*, Inculte, Paris, 2015, Postface de Pierre Schill p. 81

²⁹⁰*Ibid.*

²⁹¹*Ibid.*

Certaines de ces pendaisons publiques ont ainsi été racontées par Gaston Chéreau dans les colonnes du *Matin*. Bevione, lui n'évoque jamais ces exécutions, préférant axer ses articles du mois de décembre sur les avancées italiennes dans l'oasis, notamment celle d'Aïn-Zara, mais également sur les opérations de reconnaissances menées par les soldats dans tout l'oasis, mettant en évidence bien souvent l'absence de résistance que connaît l'armée italienne au mois de décembre 1911 et préférant encenser les opérations militaires plutôt que de se concentrer sur les opérations « civiles » se déroulant sur la place du marché au pain.

Carrère quant à lui, n'évoque que très peu les pendaisons du mois de décembre. Le correspondant du *Temps* est agressé dans la nuit du 30 novembre au 1^{er} décembre 1911, ce qui le met dans l'incapacité de pouvoir poursuivre correctement son activité de reporter à Tripoli. Bien que toujours présent dans la capitale de la Tripolitaine jusqu'à la mi-décembre, Carrère ne produit que peu de dépêche pour le journal français puisqu'il se trouve en convalescence dans sa chambre. Il évoque cependant une fois ces pendaisons, dans une dépêche publiée dans le *Temps* du 8 décembre 1911. Dans cette dépêche, Carrère est blessé et convalescent, il relate donc le bilan qu'il fait de la situation par les conversations qu'il entretient avec les officiers italiens et les notables arabes « amis » venant lui rendre visite. La dépêche est surtout portée sur la prise d'Aïn-Zara, mais le correspondant du *Temps* évoque également un certain rapprochement entre les Italiens et les populations arabes à la suite de cette bataille. Dans une volonté de démontrer que l'animosité entre Arabes et Italiens est en train de disparaître à Tripoli, ce qui est par ailleurs faux, Carrère insiste sur le fait que beaucoup d'Arabes sont amis avec les Italiens mais que d'autres persistent à résister, ce sont ceux-là que l'on pend à Tripoli, les « rebelles » comme les appelle Carrère pour les opposer aux « bons » arabes amis des Italiens :

On vient de juger une quinzaine de ces rebelles, trouvés les armes à la main et en état incontesté de rébellion préparée à l'avance. Ils ont été condamné à mort et devront subir le supplice infamant appliqué aux traîtres et aux rebelles, selon l'usage du pays : cela signifie qu'ils seront tout simplement pendus, peine, qui paraît-il, est infiniment plus sensible aux Arabes que l'exécution par la fusillade²⁹².

L'exécution est ici justifiée par cette opposition entre Arabes « rebelles » et Arabes « amis », l'envoyé spécial du *Temps* s'emploie à clairement faire apparaître la dangerosité de ces rebelles qui sont trouvés les « armes à la main et en état incontesté de rébellion » ce qui justifie leur mise à mort.

²⁹²*Le Temps*, 8 décembre 1911

Il s'agit ainsi de l'une des seules fois où Carrère évoque les pendaisons publiques du mois de décembre 1911 à Tripoli. Il ne peut pas y assister et n'évoque que ce que ses visiteurs lui disent, toujours dans une volonté très italophile de tourner ce que le monde entier dénonce comme étant des atrocités, en acte nécessaire, et les Arabes hostiles aux italiens comme une minorité à Tripoli.

Les différences de parcours et les choix de traitement du conflit des trois reporters concernant la répression conduisent une fois encore à ce qu'un moment de la répression ne soit pas traité par tous. En effet, parmi ces « moments » de la répression italienne : que ce soit le point de départ avec les révoltes arabes, la mise en place de la violence immédiatement après ou encore les pendaisons publiques de décembre, aucun n'est traité complètement par les trois reporters étudiés ici. Cela donne ainsi la vision de tel journaliste pour tel moment, de tel autre pour tel autre moment, mais ne donne jamais une vision globale des trois reporters sur chaque moment, qui permettrait de distinguer des points communs et des divergences dans le traitement de cette violence entre les trois reporters italophiles. Chaque reporter a donc ses spécificités propres de parcours, d'aléas, mais aussi de choix rédactionnels qui font du traitement de la violence italienne par ces trois hommes, un objet d'étude difficile à saisir. Cependant, ces choix rédactionnels, de parler ou non de certains moments de la violence italienne, traduisent de la volonté du journaliste de vouloir montrer ou non cette vision du conflit à ses lecteurs.

Pour Chéreau, les pendaisons du mois de décembre sont centrales dans son corpus d'articles sur la guerre « italo-turque » pour *Le Matin*. En effet, le reporter français a pour tâche de couvrir ce genre d'événements, Louis André, l'autre correspondant du journal quant à lui, couvre beaucoup plus le conflit du point de vue militaire, comme peuvent également le faire Carrère et Bevione. La différence entre ces hommes et Gaston Chéreau est ici. Ce dernier n'a pas été envoyé à Tripoli pour couvrir l'événement, mais pour tenter de contrer la campagne anti-italienne dans les journaux anglophones ou germanophones. C'est pourquoi ce dernier s'attache beaucoup plus à traiter de ces événements dans les articles qu'il écrit, plutôt que de s'attacher à l'aspect stratégique et militaire du conflit, comme le font les autres correspondants notamment par rapport à la prise d'Aïn-Zara qui intervient environ au même moment que la première pendaison publique à Tripoli.

Dans un article du *Matin*, daté du 9 décembre 1911, Chéreau décrit ainsi la préparation, au soir du 5 décembre, à la première pendaison publique qui a lieu le lendemain sur la place du marché au pain. Il s'agit de la « pendaison des quatorze », durant laquelle quatorze Tripolitains arrêtés

lors des révoltes arabes des 23 et 26 octobre. Le titre de l'article de Chéreau est évocateur : « Le châtement des traîtres²⁹³. » Chéreau écrit : « Cette nuit, on pendra ceux qu'on a pris les 23 et 26 octobre, et demain matin, quand le soleil se lèvera, quand la population musulmane s'apprêtera à dresser ses éventaires, quatorze cadavres se balanceront, quatorze cadavres dont chacun aura autour du cou la pancarte où sera relaté son forfait²⁹⁴. » Cette volonté de montrer aux lecteurs français du *Matin* le fait que les italiens pendent en place publique les « traîtres » arrêtés lors des journées du 23 et du 26 octobre est ainsi présente chez Gaston Chéreau. Mais la démonstration de la violence des Italiens dans ses articles ne se positionne pas dans une logique de dénonciation mais plutôt dans une volonté de montrer la domination et l'intransigeance de l'Italie en Tripolitaine. Les pendaisons publiques sont ici explicitement décrites pour montrer la réaction Italienne face à la violence. En effet, pour Chéreau et les italophiles, la violence a été initiée par les Arabes lors des journées de Sciarat-Sciat (23 octobre) et Sidi-Mesri (26 octobre), le « châtement des traîtres » n'est alors qu'une représailles nécessaire à cette violence.

Pour démontrer cela, Chéreau explique que les Italiens ne font que rétablir l'ordre à Tripoli, un ordre troublé par les Arabes :

Pas une minute ici ne se passe sans incident. Tout à l'heure, alors que des ouvriers, à la lueur de la lune, érigeaient l'appareil du supplice, un paquet de dix prisonniers arabes, encadrés de cavaliers, arrivaient du désert²⁹⁵.

La nécessité de montrer les troubles à l'ordre public causés par les Arabes et la volonté des Italiens de rétablir cet ordre par une répression qui apparaît comme étant plus encadrée (la mention d'une pancarte où est relaté le forfait du condamné autour de son coup donne une certaine impression d'un jugement qui a eu lieu) est alors palpable dans cet article de Chéreau.

Un certain mépris des Arabes pour la vie est également mis en avant par le reporter :

Ils sont passés devant le gibet où nous verrons hisser, dans quelques heures, les fanatiques qui, ce matin, ont écouté la sentence sans sourciller. Je disais hier que je ne sais pas comment nous pouvons vivre dans ce pays où la vie compte si peu. Je ne sais pas comment on peut y vivre, mais je sais bien comment on y meurt²⁹⁶.

La description qui est faite ici des quatorze condamnés met bien en avant ce que Chéreau

²⁹³*Le Matin*, 9 décembre 1911

²⁹⁴*Ibid.*

²⁹⁵*Ibid.*

²⁹⁶*Ibid.*

souhaite démontrer : ils sont des fanatiques religieux, pour qui la vie compte peu, à ce titre, leur sentence ne les fait absolument pas réagir.

Dans sa dépêche du lendemain, le reporter décrit l'exécution de ces quatorze condamnés à laquelle il a assisté dans un intitulé article « L'expiation²⁹⁷. » Chéreau décrit ainsi la scène, étape par étape : « Sans aucune résistance, les uns noblement, d'autres avec résignation, les rebelles des journées du 23 et 26 octobre sont allés au supplice²⁹⁸. » Il ne manque pas de justifier cette exécution, sans en enlever le sens tragique en la nommant une « tragédie de justice » et continue de mettre l'accent sur ce mépris pour la vie qu'il dit constater chez ces Arabes rebelles, opposant leur caractère fanatique à celui des Occidentaux : « [...] et s'ils n'avaient pas eu ce beau dédain de la vie auquel nous, les Occidentaux, ne pouvons atteindre, parce que nous ne sommes plus fanatiques, je me demande quelle confusion ne se fût pas produite²⁹⁹. » Chéreau oppose ainsi clairement le caractère civilisé des Occidentaux au caractère sauvage, barbare, qui, selon le sens du mot tel qu'il était utilisé à l'époque pousserait à des comportement brutaux, violents du fait de la non civilisation de ces populations³⁰⁰.

Le caractère volontairement public conféré à ces exécutions par les Italiens, dans le but de faire peur aux habitants de Tripoli, d'inspirer la crainte des Tripolitains envers leurs envahisseurs est également exprimé à la fin de son article. Chéreau conclut donc : « Je suis venu à huit heures sur le lieu du supplice, pour voir la physionomie de la foule des Arabes ; mais qui peut se flatter de démêler les sentiments que cachent ces masques³⁰¹ ? » Cette phrase démontre ainsi non seulement que le reporter retourne sur le lieu de l'exécution pour tenter de savoir si l'opération de choc des Italiens a fonctionné, mais également que cette terreur que ces derniers veulent inspirer à la population de Tripoli semble insaisissable dans la foule de Tripolitains qui constatent le spectacle au petit matin.

A la suite de cette première exécution publique destinée à marquer les esprits non seulement des Tripolitains, du fait de la mise en scène en place publique de cette pendaison collective, mais également dans les représentations collectives par le relaie de celle-ci dans la presse, notamment par le biais de Chéreau, d'autres pendaisons individuelles sont orchestrées par les Italiens tout au long du mois de décembre³⁰². L'envoyé spécial du *Matin* décrit ainsi quelques-

²⁹⁷*Ibid.* 10 décembre 1911

²⁹⁸*Ibid.*

²⁹⁹*Ibid.*

³⁰⁰FREMEAUX Jacques, *op. cit.* p. 15

³⁰¹*Le Matin*, 10 décembre 1911

³⁰²FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *op. cit.* p. 81

unes de ces exécutions individuelles.

Le 15 décembre, dans une dépêche intitulée « Nouvelles exécutions à Tripoli » Chéreau décrit la pendaison d'un notable arabe, condamné à mort après avoir été accusé par des membres de sa famille d'avoir caché des armes chez lui³⁰³. La maison de ce notable, que Chéreau nomme par son nom « Mausur el Shani » a ainsi été perquisitionnée, et les Italiens y ont retrouvé des armes, des cartouches et des uniformes turcs. Mausur el Shani est ensuite accusé de transmettre des informations aux Turcs, il est donc condamné à mort par pendaison en place publique : « On l'a condamné à mort, et qui sait si la corde qu'on va attacher dans quelques instants au portique du marché ne terminera pas brutalement une histoire de famille³⁰⁴ ? » Chéreau mentionne une fois de plus cette dimension publique de l'exécution qui semble importante dans cette nouvelle phase de la répression italienne qui s'ouvre en décembre 1911 à Tripoli : « Le certain c'est qu'il y avait des fusils, des cartouches et des uniformes chez lui, et que demain, devant l'écran blanc de ce coin de place, il y aura des femmes et des enfants qui viendront voir le corps du notable Mausur el Shani se balancer³⁰⁵. »

La nouvelle dimension publique que confèrent les Italiens à leur répression au mois de décembre semble alors être prédominante dans la stratégie de Giolitti. Les Arabes étaient, à la suite des journées du 23 et du 26 octobre, exécutés dans l'oasis, sans discernement, conférant ainsi aux Italiens l'image de barbarie qu'ils voulaient donner aux Arabes, dans les représentations collectives et par le biais de la campagne de dénonciation des reporters étrangers. La répression de la fin du mois d'octobre et du mois de novembre, dans toute sa brutalité n'avait pas cette dimension publique, les exécutions se faisaient à l'écart de la ville, les reporters italophiles tels que Bevione mentionnaient cette répression mais ne lui donnaient pas cette dimension extrême de l'expression de la violence coloniale.

Ce qui ressort des descriptions de pendaisons publiques des articles de Chéreau au mois de décembre 1911, c'est une volonté de la part des Italiens de montrer cette nouvelle expression de leur domination en Tripolitaine. La répression semble avoir un cadre plus juridique, le fait que des jugements conduisent à la condamnation à mort est plusieurs fois mentionné : « À Tripoli, on perquisitionne, on arrête, on juge et on pend³⁰⁶. » Ou encore : « L'accusation était formelle, les témoignages accablants. Je pensais que son compte était bon. » écrit-il à propos d'un autre

³⁰³*Le Matin*, 15 décembre 1911

³⁰⁴*Ibid.*

³⁰⁵*Ibid.*

³⁰⁶*Ibid.*

condamné à mort dans un article du 23 décembre³⁰⁷.

Les Italiens souhaitent alors montrer le visage d'une répression plus juste, moins violente que celle dont la presse anglaise, américaine ou encore allemande avaient dénoncé les extrémités depuis la fin du mois d'octobre. Ils souhaitent également choquer la population de Tripoli en exhibant les cadavres au bout des potences sur la place centrale de la ville. C'est pourquoi un journal ouvertement voire « excessivement » italophile, pour reprendre les mots de Taoufik Yacoub, relaie cette nouvelle phase de la répression italienne par le biais d'un correspondant dont cela est précisément la mission³⁰⁸. Il faut ainsi redorer l'image ternie de l'Italie suite à la brutale et excessivement violente répression du mois de novembre.

Ces descriptions de pendaisons publiques par un correspondant de guerre italophile peuvent ainsi paraître troublantes au premier abord lorsque l'on connaît la situation et les fortes condamnations dont a été victime l'Italie à propos de la question Tripolitaine et de la violence dont celle-ci y a fait preuve. Mais elles ont finalement pour but de donner à l'Italie et à son entreprise coloniale une nouvelle dimension, celle d'un pays qui maîtrise la situation et qui exerce sa répression dans un cadre moins « anarchique. »

Par le biais de ces trois « moments » de la répression italienne en Tripolitaine, et de leurs différents traitements, de la différente place qui leur est accordée dans les colonnes du *Matin*, de *La Stampa* ou du *Temps*, il est possible d'avoir un aperçu de la réaction des journalistes italophiles face à la violence italienne qui s'exerce sous leurs yeux. Leur profession leur suggère ainsi le devoir de rendre compte de ce qu'ils observent à leurs lecteurs, cependant, leur opinion favorable à l'Italie les oblige à nuancer cette violence qui place la péninsule dans une situation très complexe aux yeux des puissances occidentales et à cause des représentations médiatiques véhiculées dans la presse anglophone et germanophone. Cette volonté des trois correspondants, de ne pas jeter de l'huile sur le feu est palpable. La répression italienne est présente dans leurs écrits mais ne constitue pas la majorité de leurs récits sur le conflit. Cette répression comporte pourtant une importance capitale dans la guerre « italo-turque », mais l'italophilie des trois hommes ne leur permet pas de traiter celle-ci comme le font les reporters anglais, américains ou encore allemands. Carrère, Bevione et Chéreau ne traitent ainsi pas tous chaque « moment » de la répression. Les différents parcours des trois correspondants expliquent partiellement cette absence de traitement pour certains événements mais nous pouvons également supposer que la

³⁰⁷*Ibid.* 23 décembre 1911

³⁰⁸YACOUB Taoufik, *op. cit.* p. 487

mise en place de la répression et son exercice est volontairement moins traité, au profit des actions militaires de l'armée italienne qui permet beaucoup plus d'encenser celle-ci. Face à ce traitement italophile de la violence se positionne un contre-poids : la campagne anti-italienne qui se développe dans la presse occidentale.

Chapitre V : Contre-poids au discours italophile : l'indignation et la campagne anti-italienne

L'italophilie des trois reporters étudiés ici n'est ainsi pas totalement représentative de la réalité de la violence coloniale des Italiens sur les Arabes de Tripolitaine. Le souci de ne pas causer de tort à l'Italie et à son entreprise coloniale en Libye impose à Chéreau, Carrère et Bevione de ne traiter cette répression que sous l'aspect de représailles face à la trahison Arabe. Les trois hommes ne détachent pas leurs opinions personnelles sur la question pour donner aux lecteurs de leurs journaux une représentation réelle de la violence.

C'est la violence de la répression italienne qui crée une césure entre les reporters à Tripoli. Les correspondants étrangers et italiens se côtoyaient sur le théâtre du conflit sans trop d'animosités les uns envers les autres avant la révolte de Sciarat-Sciat, la rupture s'opère après cet événement lorsque l'armée italienne met immédiatement en place sa violente répression. Rapidement, les journaux étrangers qui ont envoyé un correspondant de guerre à Tripoli relaient les descriptions de la violence que leur transmettent les reporters.

La presse anglaise et notamment le *Times*, se fait extrêmement critique sur la question de la répression, et ses correspondants comme Reginald Kann (voir figure 1) contournent la censure accrue du commandement militaire italien en faisant passer leurs dépêches par Malte pour que ces dernières arrivent à Londres sans avoir subi les amputations que le bureau de la censure de Tripoli imposait même aux articles des correspondants les plus italophiles³⁰⁹.

³⁰⁹ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 105

A la suite de Sciarat-Sciat, le *Times* de Londres fait ainsi parti de ces journaux dont le jugement se fait extrêmement sévère envers l'Italie et son expédition coloniale³¹⁰. Dans son sillage, la presque totalité de la presse anglaise se positionne contre la guerre « italo-turque » et dénonce les violences italiennes commises en Tripolitaine. De nombreux réquisitoires contre la répression à Tripoli sont publiés dans les colonnes des journaux londoniens et anglais, signés de la plume de professeurs ou encore d'intellectuels renommés³¹¹.

En Allemagne la presse véhicule le même type de représentation de la guerre « italo-turque », des descriptions de violences extrêmes, de meurtres d'enfants, d'assassinats de fidèles à l'intérieur des mosquées sont publiés dans les colonnes des journaux. Toute une partie de la presse européenne et américaine se positionne dans la même optique que la presse allemande ou anglaise initiant ainsi une vaste campagne de dénonciation et d'indignation contre l'Italie et son projet colonial en Tripolitaine et en Cyrénaïque³¹².

Initiée par la presse, cette campagne « anti-italienne » se répand rapidement, géographiquement jusque dans le monde musulman, mais sort également du cadre médiatique pour susciter l'indignation de toute une partie de la population européenne, et notamment des socialistes qui s'étaient positionnés contre la guerre « italo-turque » et les nationalistes dès le début de l'année 1911³¹³.

L'indignation des reporters étrangers face à la violence de la répression italienne à Tripoli prend ainsi une ampleur considérable. Cette campagne de dénonciation des violences, dans un premier temps, puis qui prend une tournure véritablement hostile à l'Italie dans un second temps constitue ainsi un contrepoids de taille aux discours et aux représentations du conflit véhiculés par les correspondants italo-philés que sont Carrère, Bevione et Chéreau.

Il est ainsi nécessaire d'étudier ce contrepoids au discours italo-philé, pour comprendre que les reportages des trois envoyés spéciaux comportent une certaine complaisance vis à vis de la répression italienne, ou en tout cas, ont clairement une volonté de ne pas mettre en difficulté l'Italie sur un sujet qui la place en grande difficultés sur la scène internationale. Il faut ainsi comprendre d'où part cette campagne, quelle forme celle-ci adopte dans la presse avec l'exemple du journal français *L'Humanité*, et quelle est son ampleur hors du cadre médiatique

³¹⁰ *Ibid.*

³¹¹ *Ibid.*

³¹² *Ibid.*

³¹³ *Ibid.* p. 106

avec l'exemple des socialistes qui constituent le vecteur politique de l'opposition à la violence de la répression italienne.

La position d'un autre journal français, socialiste comme l'est *L'Humanité*, sur le conflit et la virulence avec laquelle il dénonce la répression italienne permet de mieux mettre en lumière les différences de traitements et de représentations de la violence entre les italophiles et ceux qui se positionnent contre celle-ci. Les quelques mentions d'une césure, d'une rupture à Tripoli entre ces deux camps au sein même des journalistes, dans les articles des trois correspondants que nous étudions permettent également de comprendre la fracture que constitue la mise en place de la répression à la fin du mois d'octobre 1911. Il s'agit non seulement d'un combat entre médias interposés, mais également d'un combat qui prend une tournure politique, mobilisant les socialistes de plusieurs pays européens pour s'opposer à la guerre, à ses violences et plus implicitement au projet nationaliste.

1. Rupture entre correspondants à Tripoli et premières dénonciations de la violence italienne :

Le sentiment de légitimité des journalistes italiens à Tripoli, au moment de la prise de la ville par la marine italienne au début du mois d'octobre 1911, était à son comble. En effet, de nombreux reporters nationalistes parmi lesquels Bevione, s'étaient rendus en Tripolitaine avant l'invasion italienne dans l'objectif de justifier les théories nationalistes sur le pays. À ce titre, les reporters italiens, majoritairement italophiles, avaient plus pour but de vérifier ces théories que de raconter l'événement³¹⁴. Ce point constitue déjà une première divergence entre les correspondants de guerre tels que Bevione et les autres, particulièrement les correspondants anglais, américains ou allemands qui venaient à Tripoli pour couvrir un événement d'actualité dans lequel leurs nations n'étaient pas engagées ou ne soutenaient pas l'un de ses acteurs.

Les correspondants français, eux, se positionnaient plutôt dans la même mouvance que les journalistes italiens. Pour la presse française, il s'agissait de ne pas mettre l'entreprise italienne en difficulté, du fait d'un rapprochement entre les deux nations qui s'était initié par des accords en septembre 1896 réglant le contentieux au sujet de la Tunisie³¹⁵. Ce rapprochement franco-italien marqué par une série d'accords entre 1896 et 1904 démontre ainsi à l'Italie que seule la France peut soutenir son entreprise tripolitaine. Le 30 juin 1902 quatre lettres signées par des

³¹⁴ *Ibid.* p. 134

³¹⁵ BERTRAND Gilles, FRETIGNE Jean-Yves et GIACONE Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016 p. 247

représentants des deux pays scellent leur alliance diplomatique convenant entre autre d'un engagement de non- agression³¹⁶. Avec ces accords Paris pense avoir affaibli la Triplice et Rome gagne les possibilités d'une expansion en Tripolitaine et d'un renouement commercial avec la France³¹⁷. Cette situation de rapprochement diplomatique entre les deux pays et le soutien plus ou moins implicite de la France quant à l'expansion italienne en Tripolitaine donne une position non objective sur le conflit aux correspondants des grands quotidiens français, que les correspondants allemands, anglais, autrichiens ou américains n'ont pas. De ce fait, les correspondants français à Tripoli en 1911 se positionnent dans le même camp que celui des Italiens suite à la mise en place de la répression.

En effet, les révoltes arabes de la fin du mois d'octobre et la mise en place de la répression provoquent une rupture entre les correspondants de guerre qui couvrent la guerre « italo-turque » à Tripoli. Deux camps se forment alors : les correspondants italophiles, comme Bevione, Carrère, Chéreau et la majorité des autres journalistes italiens, qui défendent l'entreprise coloniale italienne dans leurs articles, et les correspondants étrangers parmi lesquels Weibel du quotidien allemand *Frankfurter Zeitung*, Mac Cullagh du *New-York World* ou encore Reginal Kann du *Times*. Ces derniers initient ainsi la campagne de dénonciation des violences italiennes par le biais de leurs reportages et de témoignages de ces violences observées sur le théâtre des opérations.

La plupart des correspondants allemands, anglais, autrichiens et américains se positionnent alors contre la répression italienne dans leurs écrits, dénonçant la violence extrême dont fait preuve l'armée italienne³¹⁸. Ces événements provoquent alors un rapport conflictuel entre les correspondants étrangers, initiateurs de la vaste campagne médiatique contre les violences italiennes, et les correspondants italiens et italophiles. En effet, les dénonciations des Weibel, Mac Cullagh et autres Kann mettent l'Italie en grande difficulté, les représentations véhiculées par les correspondants étrangers prennent de l'ampleur et les opposants à l'entreprise coloniale italienne se font de plus en plus nombreux en Europe.

Pour Bevione et les italophiles ces agissements sont ainsi impardonnables. Les rapports entre la presse et le commandement militaire italien à Tripoli étant déjà compliqué du fait de la sévérité de la censure, les écrits des correspondants étrangers mettent de nouveaux bâtons dans

³¹⁶ *Ibid.* p. 250

³¹⁷ *Ibid.* p. 251

³¹⁸ DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988 p. 120-123

les roues des italophiles qui peinent toujours plus à défendre le projet colonial italien largement condamné dans les pays européens.

Ce rapport conflictuel entre correspondants italophiles et correspondants dénonçant la répression est évoqué dans quelques articles de Giuseppe Bevione. Le correspondant de *La Stampa* ne manque pas de tenter de discréditer ces journalistes dans les colonnes du journal turinois. Dans un article du 16 novembre 1911, sous-titré « Contre les crieurs de mensonges » Bevione s'en prend à ces « journalistes calomniateurs » qui mènent une « infâme campagne de calomnie » à Tripoli³¹⁹. Le correspondant italien s'indigne ainsi contre les informations qu'ils jugent mensongères publiées par les correspondants étrangers et indique également que la campagne de « réactions » contre ces mensonges est en train d'être mise en place à Tripoli³²⁰. Cet article démontre l'hostilité entre les deux camps de reporters à Tripoli, qui se développe depuis la mise en place de la répression et la dénonciation des violences par une partie des correspondants étrangers.

Les mots de Bevione envers les correspondants étrangers sont durs et traduisent de toute l'animosité qui règne à Tripoli au mois de novembre 1911 entre les différents camps de journalistes qui couvrent la guerre :

Plusieurs correspondants étrangers, injustement défavorables à nous, sont partis. Ils sont : Mac Cullagh du « New-York World » e de la « Westminster Gazette », Magge du « Daily Mirror », Cossira de l'« Excelsior », Gottlieb du « Lokal Anzeiger ». Il reste le célèbre Artur Tayar, correspondant de « Reuter », Weibel de la « Frankfurter Zeitung » et Grant du « Daily Mirror » ; mais contre ceux-la, ouvertement injustes dans le récit des faits qui se sont déroulés sous nos yeux, a débuté de la part des honnêtes journalistes présents le travail d'épuration³²¹.

Bevione distingue ainsi clairement ces deux camps de correspondants qui se mettent en place à Tripoli suite à la répression italienne. Il y a ceux qui selon lui sont les « calomniateurs » et qui s'attachent à décrire des scènes qu'ils n'ont pas observées, à mentir sur les événements et à être injustement défavorables aux Italiens dans leurs articles et il y a les « honnêtes » journalistes dont il fait partie avec sans doute Carrère et les autres correspondants italiens, qui eux

³¹⁹*La Stampa*, 16 novembre 1911. Nous traduisons : « Contro i banditori di menzogne », « giornalisti calunniatori » et « nefanda campagna di calunnie »

³²⁰*Ibid.*

³²¹*Ibid.* Nous traduisons : « Parecchi corrispondenti esteri, ingiustamente a noi sfavorevoli, son partiti. Essi sono : Mac Cullagh del « New-York World » e della « Westminster Gazette », Magge del « Daily Mirror », Cossira dell' «Excelsior », Gottlieb del « Lokal Anzeiger ». Rimangono il famoso Artur Tayar corrispondente della « Reuter », Weibel della « Frankfurter Zeitung », e Grant del « Daily Mirror » ; ma contro costoro, apertamente ingiusti nel racconto dei fatti che si svolgono sotto i nostri occhi, si è iniziato da parte degli onesti giornalisti presenti l'opera di epurazione. »

s'attachent à décrire les événements tels qu'ils les voient. La chose vue constitue encore un argument pour Bevione qui accuse les correspondants étrangers de ne pas avoir vu ce qu'ils racontent.

L'ambiance entre correspondants semble ainsi très noire selon la description de Bevione, et donne presque l'impression d'un combat entre les deux camps de journalistes. Bevione parle en effet d'une « épuration » que les journalistes italophiles mettent en place face aux déclarations des correspondants étrangers et au retentissement que leurs mots trouvent en Europe. Pour Bevione et les italophiles cela est inacceptable, d'autant que les journalistes italophiles et nationalistes présents à Tripoli se sentait dans une position de légitimité par rapport à l'événement, les plaçant sans doute dans leur imaginaire dans une position de supériorité par rapports aux correspondants étrangers³²².

La suite du récit de Bevione donne une idée des moyens employés par les italophiles pour procéder à cette « épuration. » Le correspondant italien s'en prend ainsi aux deux correspondants étrangers qui sont restés à Tripoli : Grant du *Daily Mirror* et Weibel de la *Frankfurter Zeitung*. Bevione avait mentionné que les deux hommes n'avaient pas quitté Tripoli et continuaient ainsi d'exercer leur activité de reporter à Tripoli au mois de novembre 1911.

A propos de Weibel, Bevione écrit :

Weibel, qui ne voulait jamais signer l'engagement d'expédier ses télégrammes seulement depuis Tripoli et avait par conséquent refusé le laisser-passer et le brassard du commandement aurait dû être sans aucun doute expulsé parce que sa présence ici ne se comprenait plus, du moment où il lui manquait l'autorisation de passer entre les lignes et d'aller aux avant-postes pour observer les événements. Le commandement, fut plutôt clément et généreux et lui permis de rester. Weibel, qui avait donné sa démission en tant que membre de l'Union, se servit de cette concession pour envoyer à son journal de fausses et malines inventions sur les faits graves des 23 et 28 octobre, qu'il n'était pas en mesure d'observer de ses propres yeux³²³.

³²²ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 135

³²³*La Stampa*, 16 novembre 1911. Nous traduisons : « Il Weibel, che non volle mai firmare l'impegno di spedire telegrammi solo da Tripoli ed ebbe perciò ruscato il lascia-passare e il bracciale dal Comando avrebbe dovuto essere senz'altro espulso poiché non si comprendeva la sua permanenza qui, dal momento che gli mancava la autorizzazione di passare tra le linee e di recarsi agli avamposti ad osservare gli avvenimenti. Il Comando, invece, fu longanime e generoso e lo lascia rimanere. Il Weibel, che aveva dato le dimissioni da membro del Sindacato, si servi della concessione per inviare al suo giornale false e maligne invenzioni sui fatti gravi del 23 e del 28 ottobre, che non era stato in grado di osservare col suoi occhi. »

Ce récit donne ainsi un aperçu du conflit entre correspondants. Bevione se montre moins clément que le commandement militaire de Tripoli, qui autorise Weibel à rester sur place malgré le retrait de son laissez-passer et de son brassard de correspondant de presse, qui induisent la fin de son autorisation d'exercer son activité à Tripoli. Pour lui, Weibel aurait dû être immédiatement expulsé de Tripolitaine. Weibel profite ainsi de cette générosité pour envoyer de fausses informations qu'il n'a pas pu observer, concernant les révoltes arabes. Bevione tente ainsi de discréditer les informations données par Weibel sur les atrocités italiennes, une fois de plus par le biais de la chose vue et en essayant de faire passer le correspondant allemand pour un menteur. L'animosité entre les deux camps, représentée ici par Bevione et Weibel, est palpable, et la violence de ce conflit entre correspondants de guerre en Tripolitaine se fait ressentir. Les mots de Bevione traduisent de la difficulté dans laquelle ces derniers placent les correspondants italophiles par la campagne de dénonciation qu'ils initient.

Cette « épuration » qu'évoque Bevione passe également par de la délation au commandement militaire italien de Tripoli. Ce dernier évoque avoir présenté des articles du *Daily Mirror* signés par Grant, qu'il considère comme mensongers, au commandement italien :

J'ai présenté au Commandement des numéros du « Daily Mirror » dans lesquels étaient publiés des télégrammes et des lettres de Tripoli, signé par Grant, absolument calomnieuses et profondément nocives aux intérêts morales des italiens³²⁴.

Bevione montre donc le combat qu'il mène contre la « campagne calomnieuse » des correspondants étrangers et plus particulièrement de deux d'entre-eux qui sont restés à Tripoli alors qu'une majorité de dénonciateurs de la violence italienne a quitté la ville à cause de l'accroissement de la censure qui complexifie les conditions de travail et des pressions et menaces des autres correspondants³²⁵.

Il raconte ensuite ce que contenaient ces lettres et télégrammes de Grant précisant toujours fermement que ces paroles sont mensongères :

Comme cela, Grant affirmait que des centaines de femmes et d'enfants, par pure brutalité, étaient forcés de défiler devant les cadavres des maris et des pères, ce qui est un pur mensonge. [...] Grant racontait encore avoir vu les cavaliers attaquer les batteries de campagne pour les transporter sur les

³²⁴*Ibid.* Nous traduisons : « Lo presentai al Commando dei numero del « Daily Mirror » nei quali eran pubblicati telegrammi e lettere da Tripoli, firmate dal Grant, assolutamente calunniose e profondamente nocive agli interessi morali degli italiani. »

³²⁵DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 120-123

positions que la nécessité exigeait. Mais les fantaisies malines du genre de M. Grant ne se content pas, tout comme le sont les lacunes de la mauvaise foi ; ses correspondances commencent avec le silence complet sur la gravité des atrocités ou sur les conséquences de la trahison arabe à Sciarat-Sciat. Je sais qu'il n'est pas impossible que des mesures plus graves soient prises contre ce journaliste sans scrupules³²⁶.

Bevione met encore l'accent sur le caractère mensonger des atrocités commises par les Italiens que décrit Grant. Plus encore, et comme pour Weibel, il dénigre le travail du correspondant anglais et invite à ce que des sanctions plus dures soient prises contre lui, l'accusant d'être de mauvaise foi et sans scrupules.

A travers ces différents extraits de l'article de Bevione dans l'édition de *La Stampa* du 16 novembre 1911, le conflit opposant les correspondants italo-philés et les correspondants étrangers prend tout son sens. Il ne s'agit plus d'une concurrence entre journalistes mais d'un réel conflit entre deux camps, qui prend une tournure plus violente que la normal. Le ton de Bevione se fait extrêmement menaçant envers les correspondants comme Grant ou Weibel qui dénoncent les atrocités italiennes.

Si une concurrence entre reporters de guerre existait à l'époque de la guerre « italo-turque » elle n'était jamais due à un conflit d'intérêt et ne prenait pas la tournure que prend le conflit entre correspondants de guerre à Tripoli en novembre 1911. Il s'agissait plutôt d'arriver au télégraphe avant les autres reporters. Au début du reportage de guerre, les reporters devaient ainsi savoir traiter ce rapport concurrentiel aux autres du fait de l'arrivée en masse de journalistes sur les champs de batailles, cependant ce rapport était de nature commerciale, il fallait avoir l'information avant les autres, l'envoyer avant les autres mais les relations étaient cordiales entre journalistes³²⁷.

Ce n'est pas cette opposition concurrentielle qui s'applique ici entre les reporters italo-philés et les reporters étrangers mais une opposition idéologique. Les écrits des correspondants étrangers, moins marqués par des intérêts personnels au sujet de la guerre « italo-turque » nuisent aux

³²⁶ *La Stampa*, 16 novembre 1911. Nous traduisons : « Così il Grant afferma che centinaia di donne e bambini, per pura brutalità, erano costretti a affilare davanti ai cadaveri dei mariti e dei padri, mentre ciò è una pura menzogna. [...] Il Grant racconta ancora di aver veduto i cavalli attaccati alle batterie da campagna per trasportarli nelle posizioni che la necessita richiede. Ma le fantasie maligne di questo genere del signor Grant non si contano, come pure sono innumerevoli le lacune della malafede ; le sue corrispondenza cominciano col completo silenzio sulla gravità nella atrocità o sulle conseguenze del tradimento arabo a Sciaratsciat. So che non è impossibile che misure più gravi siano prese contro questo giornalista senza scrupoli. »

³²⁷ THERENTY Marie-Eve, Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914, dans, *Sociétés et représentations* n° 21 : *Le siècle des voyages*, ISOR / credhess 2006 p. 106

intérêts des italophiles, de ce fait ils représentent pour Bevione et les autres un danger réel qu'il faut combattre. Cela crée ainsi un véritable climat d'antipathie, de violence plus que de concurrence entre les deux camps de correspondants à Tripoli.

Les mentions de ce « combat » entre correspondants n'apparaissent pas dans les articles de Carrère. Premièrement parce que le correspondant n'est présent à Tripoli que pendant la moitié du mois de novembre, deuxièmement parce que bien qu'italophile, le correspondant du Temps ne s'attache pas à défendre l'Italie comme le fait Bevione. Carrère fait un portrait encenseur de la campagne de Tripolitaine certes, mais il ne défend pas l'Italie contre la campagne de dénonciation des violences commises par les Italiens, du fait d'une italophilie plus nuancée que celle de Bevione.

Les sanctions plus graves à l'encontre de Grant, que Bevione demandait implicitement dans son article du 16 novembre, se concrétisent quelques jours plus tard. Dans un article du 18 novembre 1911 intitulé « Il s'en va », Bevione apprend à ses lecteurs que Grant va quitter Tripoli³²⁸. Il écrit :

M. Grant, correspondant du « Daily Mirror », dont la carte lui fut supprimée, a décidé de partir de Tripoli. Il embarquera demain sur le vapeur « Tunisie. » Nous espérons ne plus rencontrer ce monsieur là où sont engagés les intérêts de l'Italie³²⁹.

Le correspondant italien se réjouit ainsi du départ de Grant, et ne manque pas de souligner les ambitions nocives du correspondant anglais vis à vis des intérêts italiens. Une fois de plus, cette citation de Bevione illustre le conflit et les divergences totales d'opinions qui opposent les correspondants étrangers des correspondants italophiles.

Le conflit entre ces deux camps prend ainsi presque une tournure personnelle dans les articles de Bevione. Le correspondant de *La Stampa* n'aime pas les correspondants anglophones ou germanophones qui sont à l'origine de la campagne de dénonciation des atrocités italiennes qui fait rage dans la presse européenne, entraînant avec elle une grande partie de la mentalité collective contre la guerre « italo-turque. » Ces mentions du conflit entre correspondant à Tripoli sont révélateurs de la rupture qui s'opère entre eux à la suite de la mise en place de la répression.

³²⁸*La Stampa*, 18 novembre 1911

³²⁹*Ibid.* Nous traduisons : « Il signor Grant, corrispondente del « Daily Mirror », cui fu tolta la tessera, decise di partire di Tripoli. Egli si imbarcherà domani sul vapore « Tunisi. » Speriamo di non più incontrare questo signore dove sono impegnati interessi dell'Italia. »

2. *L'Humanité* : un quotidien français engagé dans la campagne de dénonciation des atrocités italiennes :

Au sein de la presse mondiale qui dénonce les violences et les atrocités commises par l'armée italienne en Tripolitaine, se trouve un quotidien français dont l'engagement et la prise de position contre l'entreprise italienne en Libye et la répression italienne se font particulièrement ressentir. Il s'agit du journal *L'Humanité*.

Fondé en 1904 par Jean Jaurès, entouré de plusieurs figures intellectuels de l'époque parmi lesquelles Anatole France, Léon Blum ou encore Jean Longuet qui, en 1911, prend particulièrement position contre la répression italienne, *L'Humanité* est un « journal socialiste quotidien » comme l'indique sa manchette³³⁰. Le quotidien de Jaurès se positionne ainsi dans le panorama de la presse des débuts du XXe siècle parmi les journaux militants, hérités de l'ancienne presse d'opinion d'avant l'âge d'or de la presse des années 1870 et de la montée en puissance d'une grande presse moins marquée politiquement au public plus large³³¹. *L'Humanité* ne fait pas partie de la grande presse quotidienne parisienne comme le sont les « Quatre Grands » et possède un public plus restreint du fait de son caractère militant socialiste très marqué.

Cependant, le journal socialiste français est pleinement intégré au paysage médiatique français. Son premier numéro, paru le 18 avril 1904, est vendu à 130 000 exemplaires³³². Les objectifs du quotidien sont précis : la volonté d'unir les tous les mouvements socialistes³³³. De ce fait, *L'Humanité* est un quotidien dont les prises de positions sociales sont clairement affichées, et l'on comprend aisément pourquoi ce quotidien français est actif dans la campagne de dénonciation des violences et des atrocités commises en Tripolitaine en 1911.

L'Humanité se place en opposition totale avec le traitement médiatique de la guerre « italo-turque » que fait la majorité de la grande presse quotidienne française de l'époque. Le journal socialiste est ainsi en discordance avec le discours et les représentations de la guerre « italo-turque » véhiculées par *Le Matin*. *L'Humanité* tient un discours beaucoup plus critique et dénonciateur vis à vis des violences italiennes commises en Tripolitaine. Très régulièrement, des éditoriaux ou des articles invectivent le gouvernement italien quant à son entreprise coloniale et aux atrocités dont son armée fait preuve en Libye. Entre le 24 octobre 1911 date à

³³⁰ LEROY Roland (dir.), *Un siècle d'Humanité 1904-2004*, le cherche midi, 2004, Paris p. 15.

³³¹ CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Seuil, 2004, Paris p. 161

³³² LEROY Roland (dir.) *op. cit.* p. 15

³³³ *Ibid.*

laquelle la répression italienne est mise en place, et le 31 décembre 1911, *L'Humanité* publie dans ses différentes éditions 41 articles dans lesquelles ses collaborateurs dénoncent les violences, la colonisation, les exécutions publiques, les atrocités. Le quotidien socialiste essaye ainsi de « casser » le discours tenu par les principaux journaux français et notamment par *Le Matin*, qui tentent de contrer la campagne anti-italienne en imputant aux Tripolitains de nombreux actes d'atrocités qui justifient la répression italienne.

Le traitement du conflit par *L'Humanité* est utilisé dans cette étude en un exemple de ce contrepoint au discours italo-philique que relaient majoritairement la presse française et italienne, afin de tenter de montrer les différences de discours tenus sur le sujet de la guerre « italo-turque » et des violences qui y sont commises, entre les deux « camps » qui s'affrontent dans la presse de l'époque.

Contrairement aux grands quotidiens français et italiens, comme *Le Matin* ou *La Stampa*, *L'Humanité* traite de la guerre « italo-turque » en croisant les informations de Constantinople et de Rome et ne dispose pas d'un envoyé spécial à Tripoli. Alors que la presse italienne et française se base uniquement sur les informations de l'agence de presse Stefani, notamment sur la question des pertes de l'armée italienne, *L'Humanité* ne minimise pas celles-ci. Au contraire, le quotidien socialiste met en lumière les importantes pertes italiennes. Dans un article du 24 octobre 1911, cette question est abordée, en 2^e page du journal, dans un article intitulé : « Les pertes italiennes à Benghazi, elles seraient considérables³³⁴. » Se basant sur un télégramme de Constantinople, *L'Humanité* indique que « 8 000 italiens auraient été attaqués à Benghazi et auraient perdu 800 hommes, ainsi que beaucoup d'armes et de munitions³³⁵. » Dans cet article, publié un jour après la révolte arabe de Sciarat-Sciat, le journal dirigé par Jaurès affiche clairement sa prise de position à propos du conflit opposant l'Italie à l'Empire Ottoman. Les mots utilisés sont ainsi très critiques vis à vis de l'Italie, en opposition au traitement de l'événement par *Le Matin* ou *Le Temps*. L'Italie est alors qualifiée comme étant « l'agresseur » de la Turquie : « Tout indique en tout cas que l'attaque de Benghazi a coûté cher aux agresseurs de la Turquie³³⁶. » Cet article démontre la position du quotidien socialiste face aux italiens et à leur campagne coloniale en Tripolitaine et en Cyrénaïque. De toute évidence, *L'Humanité* veut mettre en évidence les difficultés italiennes et non les dissimuler comme le font les autres quotidiens en France ou en Italie. Évoquant la fermeture de la Cyrénaïque à la presse, l'article explique : « Elle indique combien la Consulta, malgré ses grands airs de bravoure, est au fond

³³⁴*L'Humanité*, 24 octobre 1911

³³⁵*Ibid.*

³³⁶*Ibid.*

inquiète de la suite de l'aventure³³⁷. » L'entreprise coloniale italienne est également qualifiée de « brigandage tripoliteain » démontrant l'hostilité du journal envers cette expédition³³⁸.

Dans les articles portant sur la guerre « italo-turque », l'accent est mis sur les difficultés de l'armée italienne en Libye, sur l'inquiétude du gouvernement italien quant à la réussite de son projet d'expansion coloniale et sur le caractère mensonger de la campagne nationaliste qui a poussé le Giolitti à mener cette expédition. Tous ces éléments ne figurent pas dans les articles des correspondants comme Chéreau, Carrère ou Bevione dans une volonté de les dissimuler au grand public. *L'Humanité* touche ainsi du doigt les problèmes de la campagne de Tripolitaine et se place parmi ces journaux qui dénoncent et prennent clairement parti contre la colonisation italienne de la Libye.

Dans un éditorial, publié en première page de l'édition du 27 octobre 1911, signé de la plume de Bracke collaborateur du quotidien et membre de la S.F.I.O et intitulé « Le coup de Tripoli » *L'Humanité* démontre encore un peu plus sa position de dénonciation face à l'entreprise coloniale italienne³³⁹. Se positionnant dans la mouvance de la seconde Internationale au sujet de la guerre, Bracke y dénonce alors largement la tentative de colonisation de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque par les Italiens. Pointant d'abord du doigt les difficultés rencontrées par l'armée italienne sur le terrain, il s'en prend ensuite à la presse italienne, l'accusant de tenter de rendre la Turquie comme responsable de la situation :

Et les journaux de la Péninsule crient, tempêtent menacent. L'occupation de la Tripolitaine va coûter cher. La Turquie oblige les italiens à prolonger les frais de guerre, qui coûteront en argent, en munitions, en hommes. Si elle persiste, on ira l'attaquer sur ses côtes d'Asie-mineure et d'Europe. Bref, le brigand crie à l'aide contre le voyageur qui ne se laisse pas détrousser sans rien dire³⁴⁰.

Dans cet éditorial aux arguments très socialistes : « Les capitalistes de la finance [...] y voient de bonnes affaires à exploiter » Bracke dénonce la guerre coloniale menée par l'Italie, en tentant de mettre l'accent sur les multiples problèmes et difficultés que cette entreprise va coûter aux italiens³⁴¹. Ce genre d'article que l'on trouve dans les colonnes de *L'Humanité* va totalement à l'encontre de ce que l'on trouve dans les écrits de Bevione, de Carrère et de Chéreau et plus largement, dans les colonnes de la presse quotidienne française et italienne. *L'Humanité* affiche

³³⁷*Ibid.*

³³⁸*Ibid.*

³³⁹*Ibid.* 27 octobre 1911

³⁴⁰*Ibid.*

³⁴¹*Ibid.*

clairement son opposition à la colonisation dans des articles et éditoriaux comme celui-ci, signés par des figures socialistes de l'époque.

C'est également sur le sujet de la violence du gouvernement italien que le quotidien de Jaurès s'engage et se positionne encore une fois en opposition nette avec des journaux comme *Le Matin* ou *La Stampa*. Dans un nouvel éditorial publié le 28 octobre 1911 en Une du quotidien, signé de la plume d'Amilcare Cipriani, patriote italien et militant anarchiste, qui selon Taoufik Yacoub, était une figure de proue et un symbole de l'hostilité du quotidien socialiste français à l'encontre de Rome et de son entreprise coloniale, *L'Humanité* s'en prend aux violences commises contre les opposants à la guerre en Italie³⁴².

Intitulé « Comment on égorge les italiens...en Italie » l'article de Cipriani est un réquisitoire contre la monarchie italienne et la papauté. Avec l'utilisation de ce titre, Amilcare Cipriani joue sur l'instrumentalisation de la violence qui est faite par les journaux français tels que *Le Matin*. En effet, le grand quotidien parisien utilisait ce genre de titre dans le but de montrer que les atrocités en Tripolitaines étaient commises contre les soldats italiens et non par eux. L'opposition volontaire de ce titre avec ceux de la majorité de la presse française est mise en évidence dès le début de l'article par Cipriani :

Tous les jours, en tête des journaux, on a pu lire ce titre sensationnel : « Comment on égorge les italiens à Tripoli... » Les italiens égorgés, cela se résume en un moine tué dans la brousse, il y a déjà quelques années, et pour lequel la monarchie n'a même pas songé à réclamer à la Turquie la moindre réparation³⁴³.

L'auteur met ainsi en évidence toute l'ambiguïté de la presse favorable à la colonisation italienne, et du gouvernement italien, qui jouent sur les meurtres de soldats italiens commis à Tripoli pour tenter de renverser la balance en leur faveur. Cipriani met ainsi en évidence le fait que l'Italie crie au scandale seulement lorsque cela l'arrange, en évoquant un événement antérieur, le meurtre d'un moine italien pour lequel le gouvernement italien semblait s'être totalement désintéressé.

Il est vrai que les journaux favorables à l'entreprise italienne jouent sur les atrocités et essaient de montrer qu'elles sont commises contre les italiens. Chéreau lui-même, intitule son premier article sur le conflit « horribles tortures infligées par les Arabes aux bersagliers prisonniers ou

³⁴² YACOUB Taoufik, *La presse française et tunisienne face à la guerre italo-turque*, Paris II, 1980 p. 510

³⁴³*L'Humanité*, 28 octobre 1911

blessés » se positionnant de fait dans ce rôle qui lui a été attribué de redorer l'image ternie de l'armée italienne en Tripolitaine³⁴⁴.

Les mots de Cipriani sont durs à l'encontre de la monarchie italienne et du gouvernement. Dans son article du 28 octobre, il met en évidence le fait que la majorité des représentations collectives européennes sur le conflit soient négatives, et démontre non seulement que les italiens ne sont pas victimes d'atrocités en Tripolitaine, mais que la monarchie italienne commet des meurtres, sur son sol, d'opposants à la guerre menée par Giolitti en Libye :

Et comme on s'aperçoit aujourd'hui que le coup de tête de ce roitelet dégénéré n'a pas eu une bien bonne presse en Europe et que tout le monde est d'accord pour appeler cela un brigandage ; comme on sent que la dynastie en sort discréditée et déshonorée à jamais ; comme dans l'ultimatum – violé par la monarchie elle-même qui l'avait envoyé – il n'y a pas eu un grief sérieux pour justifier cette agression armée, on en a cherché après et on a hurlé comme des sauvages : « Comment on tue les Italiens à Tripoli ! » Eh bien, nous allons rire et prouver comment on égorge les Italiens... en Italie³⁴⁵.

Cipriani inverse complètement la tendance que l'on observe dans les articles de Chéreau, Carrère ou Bevione et dans le traitement médiatique du conflit que l'on peut constater dans leurs journaux. C'est la monarchie italienne qui est ici dépeinte en barbare et en agresseur. Les journaux qui titrent « Comment on tue les Italiens à Tripoli ! » comme le font *La Stampa* ou *Le Matin* sont dépeints par l'auteur comme étant les « sauvages » hurlant au scandale pour justifier un « brigandage » dont aucun argument n'est crédible selon lui.

C'est cependant au sujet des atrocités commises à Tripoli, que *L'Humanité* se positionne complètement dans le même « camp » que le *Times* ou les autres journaux anglophones et germanophones qui commencent dès la fin du mois d'octobre 1911 à dénoncer les horreurs commises par l'armée italienne que relaient leurs reporters. Les raisons ne sont pourtant pas les mêmes : c'est dans une logique de refus de la guerre que le quotidien socialiste dénonce ces atrocités. Dans l'édition du 2 novembre 1911, les dénonciations de la répression par le quotidien socialiste commencent réellement avec un article intitulé « Comment ils civilisent la Tripolitaine. Les atrocités italiennes. » Placé en Une du journal, le sous-titre indique : « 4 000 arabes, hommes, femmes et enfants massacrés, scènes horribles à Tripoli et dans les environs³⁴⁶. »

³⁴⁴*Le Matin*, 30 novembre 1911

³⁴⁵*L'Humanité*, 28 octobre 1911

³⁴⁶*Ibid.* 2 novembre 1911

L'article est signé par Jean Longuet, collaborateur de *L'Humanité*, membre de la S.F.I.O et petit-fils de Karl Marx. Selon Taoufik Yacoub, Longuet faisait à l'époque parti de ces rares journalistes français qui s'attelaient à dénoncer explicitement les atrocités coloniales commises par les italiens à Tripoli³⁴⁷. Jean Longuet a ainsi été un journaliste français particulièrement actif dans la campagne de dénonciation de ces violences, rendant compte de la protestation de la presse internationale ainsi que des massacres commis sur les Tripolitains dans les colonnes du quotidien socialiste français. Le traitement du conflit par ce dernier se différenciait également de celui que faisaient Bevione, Carrère ou Chéreau, dans le sens où Longuet se méfiait beaucoup des informations transmises par Rome au sujet des victoires italiennes, mettant régulièrement en doute les communiqués italiens et insistant sur les limites de l'action militaire italienne³⁴⁸.

Dans son article du 2 novembre, Longuet écrit :

Nous avons, dès la réception des premières dépêches italiennes de Tripoli, annonçant des fusillades d'Arabes « rebelles », protesté contre ces violations éhontées du droit des gens. Mais nous étions encore bien au-dessous de la vérité. Les télégrammes que publie toute la presse anglaise sur les crimes commis par les Italiens à Tripoli dépassent tout ce que nous avons imaginé. Il ne s'agit plus de fusillades de quelques prisonniers, mais du massacre de toute une population³⁴⁹.

Cet extrait démontre le grand scepticisme de Longuet face aux dépêches officielles de Rome. Les arguments avancés notamment par Bevione au sujet de la répression, qui ne serait qu'une mesure prise contre quelques Arabes « rebelles » sont ainsi réfutés par Longuet. Selon ce dernier il ne s'agirait pas de quelques exécutions de rebelles mais bien d'un massacre en masse de la population de Tripolitaine par l'armée italienne. Longuet indique également qu'il préfère se baser sur les informations de la presse anglaise sur le sujet. Il se place à ce titre dans la même mouvance que les correspondants de guerre anglais qui rendent compte de ces massacres à Tripoli. Longuet et *L'Humanité* sont les relais français de ce que décrivent ces correspondants anglophones et germanophones et de la dénonciation des atrocités italiennes de la presse européenne, notamment anglaise ou allemande.

De ce fait, la suite de l'article de Jean Longuet est une succession de publications de dépêches anglaises au sujet des atrocités italiennes, que le journaliste français commente. Il publie par

³⁴⁷YACOUB Taoufik, *op. cit.* p. 512

³⁴⁸*Ibid.*

³⁴⁹*L'Humanité*, 2 novembre 1911

exemple plusieurs dépêches de l'agence de presse Reuter, très explicites sur la nature atroce des actes répressifs de l'armée italienne à Tripoli :

Des ordres furent donnés par les autorités pour exterminer tous les Arabes trouvés dans l'oasis et opérer une recherche systématique des armes et des munitions. Pendant trois jours, cette terrible besogne continua³⁵⁰.

Ou encore :

La ville semble dépeuplée. La nuit, personne n'ose remuer, à l'exception des Européens munis de passeports. Et encore, un sujet britannique, un Maltais, a été abattu avant-hier d'un coup de fusil pour ne pas s'être arrêté immédiatement sur la sommation d'une sentinelle³⁵¹.

De ces descriptions faites par l'agence Reuter, de la répression et de l'ambiance de forte tension qui règne à Tripoli, Longuet commente :

On estime que 4 000 Arabes ont été ainsi tués par les Italiens du 23 au 27 [octobre 1911], quelques-uns dans les combats, mais le plus grand nombre dans l'oasis – lâchement assassinés par ces « représentants de la civilisation européenne³⁵². »

L'image de la guerre « italo-turque » et de la répression italienne dépeinte dans les colonnes de *L'Humanité* est bien différente de celles que donnent les articles des autres journaux français tels que *Le Matin* ou *Le Temps*, ou que les journaux italiens comme *La Stampa*. Les articles de Bevione, Chéreau et Carrère se placent à contre-courant de ceux de Longuet, Cipriani ou encore Bracke. *L'Humanité* dénonce explicitement le traitement médiatique très italophile de la guerre « italo-turque » que fait la presse française et notamment *Le Matin*. Le journal socialiste ne manque pas de rappeler la complaisance du grand quotidien parisien envers l'action menée par l'Italie en Tripolitaine. Dans un article du 10 novembre 1911 intitulé « Vaines diversions des Italiens. Pour faire croire qu'ils sont nous les auteurs mais les victimes des atrocités. » *L'Humanité* conclut par ces mots³⁵³ :

Toutes ces affirmations n'ont pas plus de valeur que les protestations lyriques de M. Giolitti qui, en réponse aux témoignages concluant de presque tous les journalistes étrangers de Tripoli, télégraphie des phrases grandiloquentes et ridicules à ses compères du *Matin*³⁵⁴.

³⁵⁰ *Ibid.*

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² *Ibid.*

³⁵³ *Ibid.* 10 novembre 1911

³⁵⁴ *Ibid.*

Dans un autre article, daté du 27 novembre 1911, *L'Humanité* écrit :

Depuis le début de la guerre, nous avons à plusieurs reprises relevé les informations et les commentaires odieux du *Matin*, à propos de la guerre italo-turque. La feuille de Bunau continue de publier de semblables correspondances de Rome³⁵⁵.

L'Humanité qualifie également d'« immondices » les informations données par *Le Matin* au sujet du conflit³⁵⁶. Le quotidien de Jaurès s'emploie ainsi non seulement à dénoncer les atrocités italiennes commises à Tripoli et à se faire l'écho en France, de la campagne de dénonciation des violences, mais également à dénoncer le traitement médiatique et la position de la presse française sur l'événement, et plus particulièrement du *Matin* qui semble être son principal rival. *L'Humanité* est plus complaisant avec *Le Temps*, dont il considère l'information comme plus sérieuse et la position plus neutre, et relais de temps à autres, les informations de Carrère sur les événements en Tripolitaine³⁵⁷.

Le quotidien socialiste français est ainsi l'un des rares organes de presse en France à participer activement à la campagne de dénonciation des violences. La position majoritaire de la presse française au sujet du conflit et plutôt complaisante vis à vis de l'Italie, du fait notamment des relations diplomatiques et des accords entre les deux pays. *L'Humanité* est ainsi le principal outil de dénonciation de la campagne coloniale italienne et le moyen de relayer les mots de certaines personnalités françaises engagées contre les violences italiennes. C'est le cas de Pierre Loti, écrivain français auquel la revue italienne *L'Italia Illustrata* avait demandé son avis sur la guerre. La réponse cinglante de Loti est alors publiée par *L'Humanité* dans un article du 9 décembre 1911 :

Monsieur,
Vous voulez bien me demander mon avis sur la « glorieuse » entreprise de l'Italie. Mais la gloire, ainsi que le bon droit, je ne les vois que du côté des admirables défenseurs du sol héréditaire Turcs ou Arabes, qui, surpris par la brusquerie de l'attaque et n'ayant qu'un armement pitoyable, se font mitrailler quand même et massacrer comme des héros d'épopée. La gloire, du reste, la vraie, la pure, ne saurait être jamais du côté des conquérants et des agresseurs. Je suis assuré d'avance que si vous poursuiviez votre enquête, il se trouvera dans tous les pays d'Europe, une majorité écrasante pour vous répondre comme moi³⁵⁸.

La publication de cette réponse très hostile envers les italiens et leur entreprise coloniale, d'un

³⁵⁵*Ibid.*

³⁵⁶*Ibid.*

³⁵⁷*Ibid.* 26 novembre 1911

³⁵⁸*Ibid.* 9 décembre 1911

écrivain français qui n'est pas socialiste, démontre le rôle très actif de *L'Humanité* en France, dans la campagne de dénonciation.

L'Humanité joue ainsi ce rôle de dénonciation de la violence italienne, de ce que les auteures appellent le « brigandage » italien, tentant de démontrer comment l'Italie « civilise » en Tripolitaine, à coup de fusil et d'exécutions publiques. Que ce soit par le biais d'Amilcare Cipriani et de ses éditoriaux virulents contre la monarchie italienne, de Bracke ou de Jean Longuet qui tentent de dénoncer les massacres commis à Tripoli ou la complaisance de la presse italienne en française envers l'action menée par le gouvernement de Giolitti en Libye, *L'Humanité* constitue ainsi un contre-poids essentiel aux discours des correspondants italophiles comme le sont Carrère, Chéreau et Bevione. La représentation du conflit véhiculée par le quotidien socialiste français diverge totalement de celle qu'en font les correspondants italophiles, notamment sur les questions de la répression, de la violence ou de la légitimité de cette conquête coloniale.

Il n'est pas à nier que le caractère très politisé de *L'Humanité*, organe de presse des socialistes français, joue un rôle essentiel dans son positionnement sur la question de la guerre « italo-turque. » Le socialisme constitue en effet le vecteur politique de l'opposition à cette entreprise coloniale. Que ce soit en Italie, en France ou dans de nombreux pays européens, la mobilisation socialiste a constitué l'opposition principale à la colonisation de la Libye et au discours nationaliste.

3. Le socialisme comme vecteur politique de l'opposition à la guerre et à la violence :

Au cours du XIXe siècle de nouveaux courants politiques naissent et croissent en Europe, venant concurrencer les partis libéraux et démocrates dans l'électorat de gauche. Il s'agit du socialisme, qui, au tournant des deux siècles prend un ampleur considérable³⁵⁹. Sur le vieux continent, le socialisme se développe et se structure autour d'une organisation nommée « L'Internationale » et de la pensée de Marx³⁶⁰. Si au cours des premières décennies du XXe siècle, avec notamment la mort de Engels en 1895, le socialisme connaît un affaiblissement, avec la scission du parti entre révolutionnaires et réformistes, il reste cependant une grande force politique, notamment d'opposition aux guerres coloniales³⁶¹.

³⁵⁹ CONORD Fabien, *Les gauches européennes au XXe siècle*, Paris, Armand Colin, 2012 p. 22

³⁶⁰ *Ibid.* p. 23

³⁶¹ *Ibid.* p. 25

Selon Fabien Conord, le socialisme en Europe se distingue des organisations de la gauche libérale notamment par sa structure internationale ou encore son implantation importante dans les milieux ouvriers³⁶²

Se positionnant contre le discours et la campagne nationaliste au sujet de la colonisation de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque, les socialistes ont constitué la principale opposition politique au projet de conquête coloniale de la Libye.

En effet, si la campagne menée par le jeune parti nationaliste italien et relayée partout dans la presse quotidienne réussit à convaincre une grande partie de la population italienne de la nécessité d'une conquête et d'une colonisation de la Libye, toute la population italienne n'est pas en accord avec cette idée. Des hommes politiques, des hommes de culture, des économistes, des syndicalistes.,etc. s'opposent fermement au projet colonial des nationalistes et dénoncent la fausseté de leurs arguments³⁶³.

Ces personnages sont les fers de lance de la résistance en Italie, à l'intervention en Libye, et constituent la principale opposition aux nationalistes et au gouvernement Giolitti, cristallisée autour du parti socialiste italien³⁶⁴.

Avant même la campagne de dénonciation des violences et la campagne anti-italienne qui en découle en Europe et dans le Monde, les socialistes se sont fermement opposés à la colonisation et au projet d'impérialisme colonial que prônait la propagande nationaliste.

Les traces de cette opposition sont visibles dans les articles de presse du mois de septembre 1911. Alors même que le conflit se fait de plus en plus menaçant, *Le Matin* évoque la forte opposition des socialistes et des organisations syndicales quant au projet colonial de l'Italie. La crainte de l'ampleur de cette opposition socialiste semble préoccuper sérieusement le gouvernement Italien. Dans l'édition du 24 septembre 1911, *Le Matin* écrit :

L'étendue des préparatifs militaires italiens s'explique pour deux raisons : d'abord le désir de pouvoir, dès les premières heures des hostilités, mettre en ligne le nombre d'hommes nécessité par les circonstances, si élevées soit-il ; ensuite la crainte que les socialistes, qui sont hostiles à toute action militaire coloniale, n'essayent de provoquer des troubles que le gouvernement se verrait

³⁶²*Ibid.* p. 26 - 28

³⁶³DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 60

³⁶⁴*Ibid.*

obligé de réprimer avec énergie³⁶⁵.

Le gouvernement italien craint donc, dès la fin du mois de septembre, cette force d'opposition à son projet colonial que représente le parti socialiste italien. L'article le mentionne bien, les socialistes refusent toutes les guerres coloniales et s'opposent naturellement à celle que prévoit de mener Giolitti sur le sol libyen. Le journal parisien met cependant en évidence des divisions internes entre les socialistes italiens au sujet de la colonisation de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque. Il mentionne qu'une partie des socialistes italiens, « L'Association démocratique lombarde » a adopté « un ordre du jour approuvant une action en Tripolitaine³⁶⁶. » Le journal, ouvertement italophile, tente ensuite de démontrer que les socialistes sont les seuls en Italie à s'opposer au projet, les marginalisant de fait par rapport au reste de la population de la Péninsule :

A part les socialistes, le pays est universellement favorable à l'expédition. La présence des troupes excite l'enthousiasme en Sicile³⁶⁷.

Si l'on en croit les écrits du *Matin*, l'opposition socialiste semble être en marge de la majorité de l'opinion italienne, enthousiaste à propos de l'idée d'une guerre coloniale. Cet enthousiasme populaire italien est le fruit de la propagande nationaliste mais surtout de la campagne médiatique pro-coloniale qu'ont menée la presque totalité des journaux de la Péninsule durant tout l'été 1911. Il semble ainsi que la mobilisation socialiste ne soit que très peu efficace en Italie. Elle est cependant bien présente et bien active, notamment par le biais de la confédération générale du travail (C.G.T) qui organise des meetings dans les grandes villes italiennes et qui semble rassembler plusieurs milliers d'Italiens derrière elle. Les rapports entre les organisations syndicales ouvrières et le parti socialiste n'étant pourtant à l'époque, pas toujours très amicaux. Pour exemple, en France, 1906, la C.G.T adopte la charte d'Amiens revendiquant l'indépendance des syndicats vis à vis des formations partisans³⁶⁸. La C.G.T et les socialistes semblent alors se rejoindre en 1911 dans une opposition commune à la guerre que mène l'Italie en Tripolitaine et Cyrénaïque.

Dans l'édition du *Matin* du 25 septembre, un rassemblement de protestations de la C.G.T à Milan est évoqué :

A Milan a eu lieu aujourd'hui un meeting auquel assistaient environ 15 000 personnes. La discussion a été fort orageuse. Les éléments modérés se sont

³⁶⁵*Le Matin*, 24 septembre 1911

³⁶⁶*Ibid.*

³⁶⁷ *Ibid.*

³⁶⁸CONORD Fabien, *op. cit.* p. 28

retirés avant le vote, laissant le champ libre aux plus exaltés. La Confédération générale du travail a présenté un ordre du jour disant qu'elle aviserait aux meilleurs moyens pour protester contre l'occupation projetée. Mais la réunion, au milieu du tumulte, approuva à une forte majorité l'ordre du jour du citoyen Valera, invitant le prolétariat à abandonner le travail à partir de demain lundi, et à se réunir à onze heures, place du Dôme, pour une décision définitive. La grève a donc été déclarée³⁶⁹.

Malgré les sous-entendus du *Matin* sur la dangerosité de ce mouvement socialiste et prolétaire dont les éléments modérés ont déserté, laissant libre court aux « plus exaltés », l'opposition socialiste à la guerre en Tripolitaine ne semble pas si dérisoire que cela. En effet, d'une part et selon les estimations du correspondant du *Matin* à Rome, près de 15 000 personnes se sont rassemblés à Milan pour ce meeting de protestation. D'autre part la déclaration d'une grève générale, symbole fort de contestation.

Ce mouvement socialiste et syndical de protestation ne se limite pas à l'Italie. La mobilisation générale des socialistes contre la campagne coloniale italienne est effective dans toute l'Europe et des manifestations d'hostilités à l'égard du gouvernement italien et de sa campagne sont organisées dans plusieurs grandes villes Européennes. À la suite de la mise en place de la répression, une forte mobilisation s'étend au monde musulman dans lequel des manifestations sont organisées dans des grandes villes comme à Lahore ou à Bombay, cependant ces manifestations prennent plus une tournure pro-turque et anti-italienne que celles organisées par les socialistes en Europe plus axées contre la guerre coloniale³⁷⁰. En Égypte par exemple, suite aux atrocités italiennes commises à Tripoli, le prince Omar Toussoun, Président du comité égyptien de secours aux combattants turcs de la Tripolitaine, prend position contre les atrocités italiennes dans un télégramme et en appel à l'Europe, restée silencieuse sur le sujet³⁷¹.

La mobilisation européenne est cependant moins hostile à l'Italie en elle-même mais beaucoup plus à la guerre que mène cette dernière en Libye. Ces mobilisations le fruit du « Bureau socialiste international » qui appel à une mobilisation générale de l'Internationale socialiste contre la guerre « italo-turque. » Des tentatives de mobilisations massives sont alors mises en place par les socialistes européens, dont les appels sont relayés dans leurs organes de presse comme *L'Humanité* en France ou *L'Avanti* en Italie. Ces appels des socialistes trouvent un écho particulier à la suite de la répression italienne, lorsque les représentations collectives de la

³⁶⁹*Ibid.* 25 septembre 1911

³⁷⁰ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 106

³⁷¹*L'Humanité*, 16 novembre 1911

guerre commencent à prendre une tournure très négative dans la presse. *L'Humanité* relaie par exemple, un appel à la mobilisation du « Bureau socialiste International » dans son édition du 26 octobre 1911, qui prévoit de fortes mobilisations contre la guerre partout en Europe le 5 novembre de la même année :

Sur l'initiative du Bureau socialiste International une grande démonstration aura lieu dans un grand nombre de villes d'Europe, dimanche 5 novembre, pour protester contre le conflit honteux qui a été déchaîné en Tripolitaine par les appétits brutaux des capitalistes et gouvernants italiens. Parmi les pays où de grandes réunions et manifestations sont déjà organisées, citons la Bohême où le Parti et les syndicats ont organisé de vastes meetings à Prague, Pilsen et Brunn ; la Hongrie où, dans tout le pays des réunions sont préparées et où à Budapest seulement, notre camarade Büchinger annonce qu'on compte sur 50 000 manifestants³⁷².

Sont également mentionnés des manifestations et des mobilisations dans des pays orientaux, plus proches du conflit comme en Grèce ou dans l'Empire Ottoman qui ont « répondu avec empressement à l'appel de l'International³⁷³. »

Si la mobilisation et l'opposition socialiste sont effectives et prennent de l'ampleur en Europe et même dans le monde musulman à la suite des révoltes arabes de la fin du mois d'octobre et de la mise en place de la répression italienne, elle se heurte tout de même à un fort sentiment de patriotisme et de chauvinisme exalté par les nationalistes en Italie. C'est ce que constate Jean Longuet, qui fait un reportage pour le journal *L'Humanité* publié les 20 et 23 décembre 1911 dans le quotidien français. Longuet part constater le sentiment des Italiens dans plusieurs villes de la Péninsule, à Turin ou encore à Milan. Il constate un fort sentiment de « chauvinisme » une « fièvre chauvine » qui s'est emparée de la population italienne au sujet de la guerre en Tripolitaine et Cyrénaïque³⁷⁴. Il écrit, relayant un entretien qu'il a eu avec Robert Michels un universitaire turinois :

Notre ami me dit la vive surprise que lui a causée « l'explosion » patriotique, qui s'est produite chez une classe ouvrière qu'il croyait par excellence internationalise voir antipatriotique. « Aujourd'hui, me dit-il, le courant a tout emporté devant lui, jusque et y compris les principaux théoriciens du syndicalisme révolutionnaire ! [...] Cependant notre camarade rend hommage à l'attitude de la majorité du Parti et notamment de la gauche des réformistes – avec Turati, Trèves et *L'Avanti* – qui résistent courageusement au courant chauvin et combattent énergiquement la guerre³⁷⁵.

³⁷²*Ibid.* 26 octobre 1911

³⁷³*Ibid.*

³⁷⁴*Ibid.* 20 décembre 1911

³⁷⁵*Ibid.*

En Italie, la mobilisation socialiste contre la guerre semble donc largement estompée par le fort sentiment patriotique et chauvin des nationalistes, même au sein de la classe ouvrière qui, pourtant était historiquement hostile à ces idéaux. L'opposition socialiste se développe ainsi partout en Europe où les mobilisations se font nombreuses pour protester contre la guerre « italo-turque » mais ne trouve qu'un écho relativement faible en Italie, dominé par l'enthousiasme patriotique qu'a causé cette expédition coloniale et la campagne médiatique de l'été 1911.

Ces différents éléments constituent ainsi quelques formes d'opposition auxquelles ont pu être confrontés les reporters italophiles dans leurs discours et dans les représentations de la guerre qu'ils véhiculent. Les reporters étrangers à Tripoli constituent ainsi une opposition directe et frontale pour ceux qui sont favorables à l'action italienne, mais des formes de contestations et de mobilisation plus indirectes se font également ressentir comme le relais médiatique dont les reporters étrangers bénéficient ou encore la forte opposition politiques que constituent les socialistes ou la C.G.T en Europe.

Chapitre VI :

Justifier la violence

Cette forte opposition et cette forte mobilisation contre la violence italienne qu'ont constitué les reporters étrangers à Tripoli et une grande partie de la presse internationale pour ce qui est de la représentation du conflit en Europe et dans le monde, ainsi que la force politique d'opposition que constituait l'Internationale socialiste, poussait les reporters italophiles à défendre toujours plus le projet colonial italien dans les colonnes de leurs journaux.

C'est sur le sujet de la violence de la répression italienne, qui constitue le point majeur de dénonciation de la campagne de Tripolitaine par la presse, que les journalistes favorables au projet du gouvernement italien durent justifier comme ils le pouvaient les actes de l'armée italienne.

Il fallait en effet, pour des hommes comme Bevione, Carrère et Chéreau, dont l'envoi de ce dernier en Tripolitaine par *Le Matin* était exclusivement réservé à cette tâche, réussir à contrer la large campagne de dénonciation des violences qu'avaient initiés les correspondants anglophones et germanophones à Tripoli. Suite à la mise en place de la répression et aux premières constatations des atrocités commises par les Italiens par des hommes comme Weibel, Reginald Kann ou Mac Cullagh, la majorité des représentations collectives au sujet de la guerre « italo-turque » étaient négatives. Le discours italophile tenu par les correspondants du *Matin*, du *Temps*, de *La Stampa* et de tout autre journal favorable à la campagne coloniale italienne devenait, de ce fait, un discours marginalisé en Europe et dans le monde. Il n'y a qu'en Italie, où la ferveur populaire et le sentiment nationaliste restait dominant, ou en France où la majorité de la grande presse nationale se montrait explicitement en faveur de la colonisation italienne, que ces discours n'étaient pas en marge des représentations collectives.

Dans les pays anglophones ou germanophones, la presse s'insurgeait contre l'armée italienne, contre les atrocités commises et, finalement, apportait un sentiment toujours plus hostile non seulement à l'entreprise coloniale italienne, mais également à l'Italie en elle-même. Les arguments anti-italiens sont ainsi repris par les Jeunes Turcs, un parti politique nationaliste révolutionnaire et réformateur ottoman, avançant le fait que l'Italie ne soit guère plus

développée que le pays dans lequel elle essaye d'apporter sa « civilisation³⁷⁶. »

Cette situation crée une rupture entre la population italienne et le reste du monde. L'hostilité envers les italiens qui se fait ressentir, notamment à cause de la campagne de dénonciation de la violence dans la presse anglophone et germanophone, renforce le sentiment favorable à la guerre en Italie, alors que ce dernier s'affaiblit considérablement dans des pays comme l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Autriche. De nombreux éléments poussant à un sentiment anti-italien, de l'Internationale socialiste à l'illusion pacifiste en Europe, en passant par le nationalisme arabe ou la solidarité entre pays musulmans, exaltent le sentiment national en Italie et renforcent la cohésion de la population qui a le sentiment d'être seule contre tous³⁷⁷.

La réception des articles des italoophiles est donc bonne en Italie, mais également en France, un pays dont la presse a très peu dénoncé la répression italienne (par le biais seulement de quelques journaux comme *L'Humanité*) et où l'hostilité italienne est moindre, du fait notamment de rapprochements initiés au début du siècle entre autre avec un accord tripartite délimitant les sphères d'intérêts françaises, italiennes et britanniques en Afrique orientale, signé en 1906³⁷⁸.

Les écrits de Bevione, Chéreau et Carrère sur le conflit se placent ainsi à contre-courant des représentations véhiculées par la majorité de la presse Européenne au sujet de la guerre « italo-turque. » Les reporters étrangers à Tripoli, la presse anglaise, allemande, autrichienne ou américaine ainsi que les organes de presse socialistes en France et en Italie s'emploient à dénoncer la violence tandis que les trois reporters s'emploient, eux, à la justifier.

Cette justification de la répression va ainsi dans le sens des reportages de Bevione, de Chéreau et de Carrère : toujours très favorables aux italiens, mettant en avant l'action de l'armée comme exemplaire, exaltant les figures des soldats italiens ou encore reprenant les arguments nationalistes et défendant clairement le projet colonial italien. Face à la violence de leur propre camp, et face à la vaste campagne médiatique qui se dresse contre eux, les trois hommes s'attachent ainsi à tenter d'inverser la tendance auprès de leur lectorat afin de maintenir le sentiment favorable à la colonisation italienne dans la population italienne ou française.

³⁷⁶ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 109

³⁷⁷ *Ibid.*

³⁷⁸ BERNSTEIN Serge, MILZA Pierre, *L'Italie contemporaine du Risorgimento à la chute du fascisme*, Armand Colin, 1995, Paris p. 196

La découverte de corps de soldats italiens mutilés par les rebelles arabes à la fin du mois de novembre ou encore les arguments de la trahison des populations arabes et de la normalité de la violence dans les conflits coloniaux constituent pour eux, un terreau fertile à la justification de la violence italienne.

1. Inverser la tendance : les atrocités commises contre les soldats italiens :

Mis en grande difficulté par la violence dont fait preuve l'armée italienne dans l'oasis de Tripoli à la suite des révoltes arabes, les correspondants de guerre italophiles tentent ainsi de justifier cette répression, plus ou moins explicitement dans leurs articles. A ce titre et pour parvenir à maintenir le sentiment d'engouement pour la guerre qu'observait Jean Longuet en Italie à la fin de l'année 1911, l'utilisation des violences commises par les rebelles arabes sur les soldats italiens était, pour des correspondants comme Carrère ou Chéreau, un bon moyen d'essayer de contrer la campagne anti-italienne initiée par les correspondants étrangers³⁷⁹.

En effet, la violence dont pouvait faire preuve les populations conquises, constituaient pour les colonisateurs un bon moyen de justifier leurs répression excessives et de la faire passer pour une réaction légitime, face à des comportements brutaux et criminels³⁸⁰. Ainsi, les mutilations de cadavres constituent un moyen efficace pour contrebalancer l'image d'une armée italienne barbare et sans scrupule, que véhiculait une bonne partie de la presse à la suite de la mise en place de la répression. Ce non-respect de l'intégrité du corps frappe et choque les européens d'avantage que les mises à mort et exécutions publiques³⁸¹.

La découverte, à la fin du mois de novembre 1911 dans la localité de Henni, de cadavres de bersagliers mutilés par les rebelles arabes pendant les journées de révolte sont ainsi exploité par les correspondants de guerre italophiles, notamment par les deux correspondants français étudié ici. Cette découverte constitue un élément décisif dans l'objectif des correspondants italophiles non seulement car il s'agit de cadavres mutilés, mais également parce que la mort d'européens dans des conflits coloniaux suscite bien souvent sur le vieux continent des réactions d'indignations, de vive émotion et de légitimation des réactions violentes³⁸².

³⁷⁹*L'Humanité*, 20 décembre 1911

³⁸⁰ FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010 p. 461

³⁸¹*Ibid.* p. 462

³⁸²*Ibid.* p. 466

L'image de ces bersagliers morts et mutilés est ainsi exploitée au maximum par Chéreau notamment, qui publie un article sur le sujet seulement quelques jours après son arrivée à Tripoli. Il s'agit du premier article du reporter du *Matin* au sujet de la guerre « italo-turque. » Publié dans l'édition du 30 novembre, Chéreau y développe longuement ce qui lui a été donné de constater dès son arrivée en Tripolitaine. Cette première publication du correspondant français donne le ton sur l'objectif de son reportage : justifier la violence italienne, démontrer que celle-ci est une réaction légitime face à la cruauté dont font preuve les Arabes de l'oasis.

Ce premier témoignage de Chéreau sur le conflit que mène l'Italie en Libye, est intitulé « On se bat à Tripoli, on se bat à Benghazi » et sous-titré « Horribles tortures infligées par les Arabes aux bersagliers prisonniers ou blessés³⁸³. » Ces éléments de titres donnent directement un aperçu de ce que tente de faire Chéreau : inverser la tendance. Comme le remarquait Amilcare Cipriani dans un article de *L'Humanité*, la presse italophile tente de justifier l'expédition coloniale italienne et les violences commises par ces derniers par des titres venant s'opposer à ceux que l'on trouve dans les journaux dénonçant la violence italienne :

Depuis que le roi s'est lancé à la conquête de la Tripolitaine [...] tous les jours, la presse reptilienne tente de justifier ce brigandage en inventant toutes sortes de petites et grandes canailleries, en déterrant de vieilles histoires qui seraient selon elle, le casus belli qui légitimerait la cynique et imprudente agression. Tous les jours, en tête des journaux on a pu lire ce titre sensationnel : « Comment on égorge les Italiens à Tripoli³⁸⁴... »

Au-delà de la nature très engagée de cet article et de son auteur, l'article de Chéreau prouve que la presse que Cipriani qualifie de « reptilienne » c'est à dire la presse italophile, s'emploie à opposer ses titres à ceux que l'on trouve dans la presse engagée contre la violence italienne. Si le sous-titre de l'article de Chéreau est : « Horribles tortures infligées par les Arabes aux bersagliers prisonniers ou blessés » les titres que l'on trouve au sujet de la guerre « italo-turque » dans d'autres journaux comme *L'Humanité* qui dénoncent les violences italiennes vont dans le sens inverse : « Les atrocités italiennes » ou « Les assassinats italiens³⁸⁵. »

C'est dans cette posture d'opposition à la presse qui fait campagne contre les violences de la répression italienne, que se place ainsi Chéreau dès son arrivée à Tripoli. La seconde partie de son article du 30 novembre s'intitule ainsi « Atrocités. » C'est dans cette partie que Chéreau développe très explicitement sur la nature atroce de ce qu'il a pu observer à Henni. La volonté

³⁸³ *Le Matin*, 30 novembre 1911

³⁸⁴ *L'Humanité*, 28 octobre 1911

³⁸⁵ *Ibid.* 2 novembre et 11 décembre 1911

du correspondant de choquer ses lecteurs français est bien visible. Il commence ainsi sa description par une mise en garde, insistant sur la nature choquante de la scène qu'il décrit, ce qu'il ne fait absolument pas dans ses articles évoquant les exécutions publiques d'Arabes au mois de décembre : « Je m'excuse près de ceux qui trouveraient écœurant le spectacle dont je vais essayer de donner une idée ici, mais il est nécessaire qu'ils soient informés des atrocités commises³⁸⁶. » C'est ainsi que Chéreau procède à une description dans laquelle il ne lésine pas sur les détails atroces et insiste sur la nature extrêmement violente et choquante de ce qui lui a été donné d'observer. Le but étant de démontrer de quelles atrocités, les Arabes de l'oasis sont capables de faire preuve, afin de contrebalancer cette image avec celle donnée aux italiens par la presse anglophone ou germanophone :

On a coupé les pieds et arraché les mains à ces soldats, puis on les a crucifiés. Un a eu la bouche fendue jusqu'aux oreilles, un autre a eu le nez sectionné, un autre enfin a eu les paupières cousues avec de la grosse ficelle. [...] J'ai vu ces corps tout nus autour desquels les crapauds des environs faisaient la chasse aux mouches ; j'ai vu ce charnier sous un ciel de printemps, dans un paysage paradisiaque, au milieu des oliviers, des palmiers, des oranges et des fleurs. [...] Je n'oublierai jamais cette matinée et cette opposition de guerre et de repos, de misère et de joie³⁸⁷.

Le correspondant du *Matin* rentre ainsi pleinement dans le rôle que lui a assigné sa rédaction dès son premier article. La volonté d'exposer aux yeux des lecteurs du quotidien français la découverte de corps d'Italiens mutilés, torturés avant d'être assassinés a ainsi pour objectif d'arriver à choquer ces derniers et de susciter un sentiment d'émotion et d'indignation en France qui permettrait de justifier les mesures de répressions prises par le gouvernement et l'armée italienne.

Le choc et l'émotion de telles descriptions en Europe sont visibles jusque dans les colonnes du principal journal français d'opposition à la conquête coloniale italienne. Ces atrocités commises contre les Italiens choquent ainsi même les auteurs les plus engagés dans la campagne de dénonciation des violences italiennes. Amilcare Cipriani, qui s'indignait contre les procédés employés par la presse italophile pour tenter d'inverser la tendance, s'indigne alors également contre ces violences commises contre les bersagliers. Dans un article de *L'Humanité* intitulé « Ah ! Non, je ne marche plus ! » publié en Une de l'édition du 24 décembre, Cipriani écrit :

Mais, aujourd'hui que les soldats arabes et turcs se sont révélés ce qu'ils ont, en vérité, toujours été, c'est à dire, des êtres féroces et barbares, je n'ai plus à les défendre. Et, en effet, lorsque des combattants se livrent à des atrocités

³⁸⁶ *Le Matin*, 30 novembre 1911

³⁸⁷ *Ibid.*

contre des prisonniers, contre des blessés, contre des êtres vaincus, et qui, par leurs qualité de blessés, sont sacrés [...] ils tombent au rang des pires peuplades sauvages, et cela arrive aussi à certains soldats « civilisés. » La monarchie a fusillé des Arabes comme traîtres : elle a commis un crime, une infamie. Mais comment qualifier les Arabes et les Turcs qui ont martyrisé de pauvres blessés ? Après la dernière bataille on a trouvé des soldats italiens éventrés, hachés à coups de sabre, empalés, crucifiés, enterrés vivants³⁸⁸.

Avec cet article, nous pouvons constater que la position de Cipriani et plus indirectement, de *L'Humanité*, est moins contre l'Italie que contre les violences coloniales dans leur généralité. Si les Arabes et les Turcs commettent des atrocités comparables à celles des italiens, *L'Humanité* ne les défend plus. Le procédé des journalistes italophiles de décrire ces scènes de corps italiens mutilés, torturés, en y apportant de nombreux détails pour apporter un choc dans les représentations collectives en France semble fonctionner puisque Cipriani apprend à ses lecteurs, dans le même article, qu'il tient ces informations d'un article du *Temps*, signé Jean Carrère :

Ces atrocités, ce ne sont pas les journaux italiens qui me les ont apprises ; je m'en serais méfié, mais un journal français, Le Temps, dont le correspondant, Jean Carrère, a constaté à Tripoli même, ces atrocités, ainsi que d'autres correspondants de journaux. Eh bien ! Ce journaliste honnête a été, pour avoir accompli impartialement son devoir, poignardé par un fanatique turc ou arabe. [...] Alors, non, je ne marche plus³⁸⁹!

Cela permet ainsi de constater l'efficacité de ce procédé utilisé par les correspondants italophiles, sur les mentalités en France. Même les personnes les plus attachés à défendre les Arabes et les Turcs se retrouvent, face à ces atrocités commises sur des bersagliers italiens, à ne plus les défendre mais à les accabler pour la violence dont ils font preuve. Carrère et Chéreau réussissent ainsi correctement leur entreprise de défense des italiens dans le contexte de la campagne anti-italienne et de dénonciation des violences italiennes, en mettant en évidence les atrocités arabes et turcs dans leurs textes. L'impact de celui de Carrère sur Cipriani est indéniable, d'autant que le correspondant du *Temps* semble passer, aux yeux du collaborateur de *L'Humanité*, pour un journaliste impartial dont les informations ne sont pas orientées en faveur des intérêts italiens. L'acte de violence auquel Carrère est confronté au début du mois de décembre, semble également conforter Cipriani dans sa dénonciation des violences turques et arabes commises à Tripoli.

La mise en évidence des mutilations faites par des autochtones sur des soldats européens constitue un enjeu majeur dans la justification des violences coloniales. En effet, si cet aspect

³⁸⁸*L'Humanité*, 24 décembre 1911

³⁸⁹*Ibid.*

est développé ainsi par les correspondants italo-philés c'est qu'il permet à l'époque de stigmatiser l'ennemi et ses pratiques violentes et de faire apparaître l'escalade d'une violente représaille comme étant un juste retour des choses, une réaction normale face aux pratiques barbares de ces peuples³⁹⁰.

C'est ce que fait Carrère, dans un article du 1^{er} décembre 1911, qui, malgré ce que semble penser Cipriani à son sujet, souhaite inverser la tendance et les représentations de la violence au profit des italiens. Le correspondant du Temps assiste également à la découverte des cadavres de bersagliers à Henni, il en livre ainsi sa description dans un article intitulé « Les cruautés arabes » insistant lui aussi dans ce titre, sur l'opposition avec les titres de la presse anglophone et germanophone³⁹¹.

Seulement un jour après un article qui évoquait les atrocités commises dans les deux camps auprès de blessés de la Croix-Rouge ou des populations, Carrère remet l'accent sur les atrocités commises par les arabes sur les soldats italiens³⁹². Le reporter français livre ainsi de plus nombreux détails que son compatriote du *Matin*, au sujet de la découverte des cadavres mutilés, mettant notamment l'accent sur le fait que, parmi ceux-ci se trouvaient des médecins et des infirmiers de la Croix-Rouge :

On se rappelle que tous les morts italiens ne furent pas retrouvés et que quelques-uns furent comptés comme disparus, notamment des médecins et des infirmiers de la Croix-Rouge, qui étaient allés sur le flanc de l'armée pour soigner les blessés, et qui ne revinrent jamais. Ce sont les cadavres de ces médecins et infirmiers et de quelques bersagliers qu'on vient de retrouver dans la mosquée et autour de celle-ci³⁹³.

Carrère démontre ainsi, non seulement que ce qu'il avançait dans son article de la veille au sujet d'atrocités commises sur le personnel de la Croix-Rouge se révèle particulièrement vrai pour le camp turco-arabe, mais il met également l'accent sur l'extrême cruauté de ces derniers, qui mutilent même les médecins et infirmiers italiens qui n'ont pas la possibilité de se défendre : « On suppose que beaucoup de ces victimes, tombées vivantes aux mains des Arabes, faisaient partie des services sanitaires et n'ont pas pu se défendre³⁹⁴. » Il passe ensuite à une description particulièrement détaillée de l'état de ces cadavres lors de leur découverte, un mois après les

³⁹⁰ SURUN Isabelle (sous la dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850 – 1960*, Paris, Atlande, 2012 p. 75

³⁹¹ *Le Temps*, 1^{er} décembre 1911

³⁹² *Ibid.* 30 novembre 1911

³⁹³ *Ibid.* 1^{er} décembre 1911

³⁹⁴ *Ibid.*

événements de la fin du mois d'octobre qui ont conduit à leur mort.

Le correspondant du *Temps* insiste plus que Chéreau sur la description des atrocités constatées, utilisant un vocabulaire teinté de nombreux mots faisant référence à la nature horrible du spectacle auquel lui et quelques-uns de ses collègues journalistes assistent :

Le cadavre du docteur qui commandait la Croix-Rouge était nu et abominablement souillé devant la porte de la mosquée ; dans l'intérieur de la mosquée, il y avait un mort avec les yeux cousus dont la face effrayante était littéralement tordue par les contractions causées par la douleur. Deux morts étaient éventrés, les jambes écartées. Hors de la mosquée il y avait dans un fossé un mort éventré, décapité, et sur le pré, autour de la mosquée, contre un mur, était étendu un cadavre avec la tête coupée et les membres mutilés. Sous des oliviers chargés de fruits plusieurs morts avaient été décapités et mutilés dans des conditions qu'il est impossible de décrire. Un autre cadavre amputé se dressait contre une muraille avec un épieu qui ressortait par la bouche, mais le plus impressionnant était un cadavre crucifié, dont les bras étaient étendus contre une branche de palmier enfoncée dans les mains et qui passait dans les muscles de la nuque ; quatre autres cadavres étaient enfoncés dans la terre jusqu'au cou et les contractions de leurs muscles prouvaient qu'ils avaient été ensevelis vivants³⁹⁵.

Cet article de Carrère a ainsi clairement pour objectif de produire un choc, un sentiment d'émotions vives, chez les lecteurs du *Temps*. Cette description de la scène que raconte le journaliste déborde de détails atroces sur chaque cadavre qui a été retrouvé ce qui permet de prouver aux lecteurs la nature barbare de l'ennemi qu'affronte l'armée italienne en Tripolitaine, et permet de justifier à leurs yeux, la violente répression italienne que dénoncent la majorité de la presse anglophone et germanophone au même moment.

Un autre élément visible à travers cet article de Carrère, est la volonté des journalistes encore présents à Tripoli, pour la plupart italophiles notamment à cause du conflit entre ces derniers et les reporters étrangers, de relayer massivement cette scène d'atrocité dans la presse. Carrère évoque ainsi le fait que beaucoup de journalistes aient assisté à la découverte des cadavres de Henni, et parmi eux quelques journalistes étrangers : « [...] MM. Nava et De Felice y assistaient, ainsi que de nombreux journalistes, dont sept ou huit étrangers, Anglais, Américains, Français³⁹⁶. » Il évoque également le fait que ces nombreux journalistes aient pris des photographies, qui n'ont pourtant pas été publiées dans *Le Temps*, *Le Matin* ou *La Stampa*³⁹⁷. Cette scène d'atrocités contre les italiens semble donc être très médiatisée, en opposition à la répression italienne effective depuis la fin du mois d'octobre en Tripolitaine, qui elle est

³⁹⁵*Ibid.*

³⁹⁶*Ibid.*

³⁹⁷*Ibid.*

sévèrement censurée par les autorités italiennes.

Cet événement, la découverte de cadavres d'italiens mutilés après la prise de la localité de Henni par l'armée italienne à la fin du mois de novembre 1911, constitue ainsi pour les reporters italo-philes un bon moyen de tenter de contrer la campagne de dénonciation de la majorité de la presse de l'époque, dont les représentations plaçaient systématiquement les italiens comme acteurs des atrocités et non victimes. Ces cadavres mutilés sont ainsi exploités par Carrère ou Chéreau afin de susciter une indignation chez leurs lecteurs français, cette même indignation qui a pu être observée en Angleterre ou encore en Allemagne à la suite des descriptions de la violence italienne par des reporters comme Mac Cullagh ou Weibel. En réalité la violence est présente durant chaque conflit colonial du XIXe siècle, elle n'est pas un fait nouveau et le concept de Small-War justifie les pires comportements violents lors de ces conflits³⁹⁸. Cette violence a été ainsi beaucoup utilisée par les colonisateurs et presque toutes les puissances européennes y ont eu recours, mais elle a également pu être utilisée par les colonisés, comme ce fût le cas en Tripolitaine³⁹⁹.

2. *La trahison arabe, source de nécessaires représailles :*

L'idée selon laquelle les peuples de Tripolitaine et de Cyrénaïque ne possédaient aucun sentiment national et étaient tous très favorables à l'arrivée sur leur terre des italiens auxquels ils se soumettaient sans la moindre protestation avait été largement mise en avant par les nationalistes durant la campagne qu'ils avaient menée au cours de l'année 1911 en Italie⁴⁰⁰.

Une grande partie de la population italienne, alors favorable à la guerre « italo-turque » du fait de l'exaltation du sentiment national qu'avaient réussi à créer les nationalistes dans la Péninsule, avaient acquis cette idée et cette représentation d'une population autochtone en Libye accueillant les italiens à bras ouvert voir même, combattant l'opresseur ottoman aux côtés de l'armée italienne.

Au début du conflit, c'est-à-dire dès la fin du mois de septembre 1911 jusqu'à celle du mois d'octobre, avant les révoltes arabes, cette idée d'une soumission des tribus arabes est également relayée par la presse italo-phile, les reportages de Bevione et de Carrère évoquent ainsi plusieurs

³⁹⁸ SINGARAVELOU Pierre (sous la dir.), *Les Empires coloniaux, XIXe – XXe siècle*, Paris, Points, 2013 p.58-59

³⁹⁹ *Ibid.*

⁴⁰⁰ DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988 p. 53

fois le fait que des chefs de tribus arabes viennent se soumettre aux italiens ou encore le fait que des notables arabes de Tripoli se positionnent dès le début du conflit à leur côté.

Avant même son arrivée à Tripoli, alors qu'il se trouvait à Malte, Bevione mettait cela en évidence. Dans un article du 27 septembre 1911, le correspondant de *La Stampa* se trouve sur l'île de Malte, en route vers Tripoli. À cette occasion, Bevione discute de la situation avec les réfugiés européens de Tripolitaine qui, eux, suivent le chemin inverse et fuient Tripoli en vue d'une guerre entre l'Italie et l'Empire Ottoman. Journalistes et réfugiés se croisent ainsi à Malte. Le correspondant italien évoque donc une discussion qu'il a eue avec des réfugiés juifs de Tripolitaine. Selon ces derniers, les « indigènes » de Tripolitaine ne feraient absolument rien pour tenter d'empêcher les italiens de débarquer à Tripoli : « Secondo gli ebrei con cui parliamo, gli indigeni non alzeranno un dito quando avverrà lo sbarco⁴⁰¹. » Bevione met ainsi en évidence la complaisance des Arabes envers les Italiens, ou, du moins, leur volonté de ne pas intervenir à l'encontre de l'ambition coloniale italienne.

Ces références à la non-hostilité des populations arabes, voir à leur amitié avec leurs colonisateurs est plusieurs fois mise en avant dans les premiers articles de Bevione sur le conflit. Il décrit ainsi l'enthousiasme des Arabes de Tripoli, à son arrivé dans la ville, qui viennent voir en nombre les manœuvres navales italiennes⁴⁰². Suite au bombardement et à la prise de Tripoli par la marine italienne, le journaliste italien met toujours en avant le respect des Arabes envers les soldats et les journalistes italiens, afin de démontrer que ceux-ci ne sont pas hostiles à leur arrivée, comme l'avançait la campagne nationaliste : « Gli Arabi ci guardano, passando, dalle soglie, con curiosità e rispetto⁴⁰³. » Bevione va parfois même jusqu'à utiliser l'Islam pour justifier ce respect des populations arabes envers les troupes italiennes, mettant en évidence la figure des italiens comme les libérateurs de la Tripolitaine et non les colonisateurs : « Evidentemente Allah ha indicato per segni troppo chiari che deve essere liberata la Tripolitania, e non c'è che rassegnarsi e tacere⁴⁰⁴. »

Cet aspect de la soumission immédiate des populations Arabes aux Italiens est également pointé du doigt par Bevione mais aussi par Carrère, dans le premier mois du conflit. Si le

⁴⁰¹*La Stampa*, 27 septembre 1911. Nous traduisons : « Selon les juifs avec lesquels nous avons parlé, les indigènes ne lèveront pas un doigt quand arrivera le débarquement. »

⁴⁰²*Ibid.* 30 septembre 1911

⁴⁰³*Ibid.* 10 octobre 1911. Nous traduisons : « Les Arabes nous regardent, en passant, sur les seuils, avec curiosité et respect. »

⁴⁰⁴*Ibid.* Nous traduisons : « Évidemment Allah a indiqué par des signes trop clairs que la Tripolitaine devait être libérée, et il n'y a plus qu'à se soumettre et se taire. »

correspondant du Temps reste toujours plus nuancé que son collègue italien (Carrère ne nie pas le fait que de nombreux Arabes aient ralliés les rangs de l'armée turque) il met tout de même en évidence le fait que la majorité des chefs des plus importantes tribus arabes de Tripolitaine se soient soumis aux italiens :

Le général Caneva a reçu officiellement le corps consulaire, les chefs arabes et la colonie italienne. Le consul français, M. Seon, a porté la santé du gouvernement, de l'armée et de la marine italienne. Le général Caneva a fait distribuer aux tribus les plus importantes 2 000 quintaux d'orges à semer. L'entente italo-arabe se consolide chaque jour davantage. Les plus notables tribus de la côte se sont soumises à l'Italie. Les autres tribus de l'intérieur envoient des messagers de paix offrir de se rendre. Il semble que la secte religieuse senoussi soit favorable aux italiens⁴⁰⁵.

Par ces descriptions des relations entre les Arabes et les Italiens au début du conflit, c'est à dire, entre le débarquement de la marine italienne à Tripoli (3 octobre 1911) et les révoltes arabes (23 et 26 octobre) véhiculées par les articles de Carrère ou de Bevione, les prévisions nationalistes semblent se confirmer. Selon les deux journalistes beaucoup de tribus arabes se sont rendues ou offrent de le faire, les Arabes de Tripoli n'ont pas agi contre le débarquement italien, ils viennent en masse assister aux manœuvres navales italiennes, etc. À la vue de ces descriptions les Arabes semblent avoir complètement accepté la présence italienne en Tripolitaine dès le débarquement italien.

Ces représentations que véhiculent Bevione et Carrère sont relativement éloignées de la réalité. En effet, si quelques chefs de tribus et notables arabes s'étaient soumis à l'Italie, la majorité de la population arabe ainsi que certains notables locaux étaient hostiles à l'arrivée de ces européens sur leur terre. Selon Nicola Labanca, non seulement cette large partie de la population arabe n'avait pas accueilli les italiens en libérateur de la Tripolitaine mais elle s'organisait également en groupes armés de résistance à la colonisation italienne⁴⁰⁶.

Ainsi, lors des révoltes arabes de la fin du mois d'octobre 1911, l'élément de la propagande nationaliste selon lequel ils seraient accueillis « à bras ouverts » par les populations arabes de Tripolitaine se révèle être faux⁴⁰⁷. Cette image avait pourtant été largement relayée dans la presse par des correspondants comme Bevione ou Carrère. Suite à ces événements mettant en lumière une forte résistance arabe les nationalistes italiens présents sur place ne reconnaissent

⁴⁰⁵ *Le Temps*, 16 octobre 1911

⁴⁰⁶ LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, trad. Ellug 2014 p. 131

⁴⁰⁷ *Ibid.*

pas leur tort et la faiblesse de cet argument de leur campagne⁴⁰⁸.

Les journalistes italiens et italophiles cèdent facilement et naturellement à la théorie d'un trahison des arabes tripolitains, permettant ainsi non seulement de masquer le fait que les arguments nationalistes se sont révélés faux mais justifiant également une violente répression⁴⁰⁹. Pour les italophiles cette théorie permet également de ne pas revenir sur l'image d'une soumission immédiate des arabes dès l'arrivée des troupes italiennes, qu'ils avaient véhiculée dans leurs articles du mois d'octobre. La figure de l'ennemi et en particulier celle de l'arabe est ainsi diabolisée faisant glisser celle-ci d'une figure amicale et soumise à la figure d'une bande de traîtres dont la répression paraît légitime⁴¹⁰.

Au lendemain de la première révolte arabe à Sciarat-Sciat, cet argument d'une trahison arabe fait surface dans les articles de Bevione. Dans un article publié dans l'édition du 25 octobre de *La Stampa*, dans lequel le correspondant italien décrit le déroulement de la bataille du 23, l'accent est mis sur le fait que les Arabes aient attaqué les troupes italiennes par derrière, dans leur dos, ce qui constitue déjà une image de trahison, de lâcheté de la part de ceux-ci :

L'attacco di stamane su tre fronti era certamente coordinato con un movimento ostile degli arabi dietro le trincee e intorno alla città. Verso le 11 le truppe collocate nella posizione di Sciarasciat furono proditoriamente attaccate alle spalle da un gruppo di arabi [...] senza essere avvertiti⁴¹¹.

Cette trahison et ce que Bevione souhaite faire passer pour de la fourberie, de la lâcheté : attaquer dans le dos des soldats italiens pendant que l'armée régulière turque les attaquent de front, justifie ainsi la répression immédiatement mise en place par le gouvernement italien. Bevione s'emploie ainsi à montrer cela en appelant à la répression en conclusion du même article : « Occorre un'energica repressione di questi parziali tradimenti⁴¹². » Le journaliste nuance cependant la nature de cette trahison comme étant partielle, ce qui lui permet de ne pas rentrer immédiatement en opposition avec ce qu'il avançait quelques jours plus tôt concernant l'amicalité des populations arabes de tripolitaine avec les italiens.

Cet argument est repris par Bevione tout au long de la répression italienne, constituant ainsi

⁴⁰⁸DEL BOCA Angelo, *op. cit.* p. 111-113

⁴⁰⁹*Ibid.* p. 118-120

⁴¹⁰*Ibid.*

⁴¹¹*La Stampa*, 25 octobre 1911. Nous traduisons : « L'attaque de ce matin sur trois fronts était certainement coordonnée avec un mouvement hostile des arabes derrière les tranchées et autour de la ville. Vers 11 heures les troupes positionnées à Sciarat-Sciat furent traîtreusement attaquées dans le dos par un groupe d'arabes [...] sans en être avertis. »

⁴¹²*Ibid.* Nous traduisons : « Il faut une répression énergique répression de ces trahisons partielles. »

l'un des principaux éléments justificatif de la violence italienne et lui permettant de contrer la campagne initiée par les correspondants étrangers. Son article du 26 octobre s'intitule « I bersaglieri rinnovano con il valore e con la morte la tradizione gloriosa. Gli Arabi traditori sono processati e fucilati in cospetto della folla⁴¹³. » opposant ainsi le figure glorieuse et courageuse des italiens à la figure diabolisée des traîtres arabes dont les exécutions s'avèrent nécessaires. Les Arabes qui étaient principalement présentés dans les articles du correspondant de La Stampa comme des amis de l'Italie deviennent progressivement des ennemis. Les ennemis ne sont alors plus seulement les Turcs mais les « turco-arabes » au mois de novembre 1911. Le 9 novembre, Bevione titre un article : « Come gli arabo-turcchi furono presi in una morsa di ferro nei fatti del giorno 7⁴¹⁴. » démontrant ainsi le glissement du statut des populations arabes d'amis dont la soumission était acquise au début du conflit, à ennemis ayant trahi les italiens suite aux révoltes de la fin du mois d'octobre.

A l'époque du colonialisme contemporain, les soulèvements de populations autochtones apportent moins la victoire à ces populations sur les colonisateurs, qu'une prise de conscience à ces derniers de l'hostilité et du refus de leur politique, ainsi que d'un attachement à leur propre système politique, ici le système ottoman⁴¹⁵.

L'idée d'une trahison arabe est moins présente dans les articles de Carrère, sans doute car le correspondant du *Temps* n'a pas l'idéologie politique de Bevione et ne s'attache pas autant que lui à défendre les arguments de la campagne nationaliste. Ses articles se veulent plus rassurant sur la situation qu'accablant les arabes. Carrère continue ainsi au mois de novembre à décrire certaines scènes de bienveillance des italiens envers les populations arabes de Tripoli et de son oasis. Ainsi, alors qu'il décrit les scènes auxquelles il a assisté lors des fortes inondations qui ont eu lieu dans l'oasis et à Tripoli à la fin du mois de novembre, Carrère s'attache plus à démontrer que les soldats italiens ont un comportement digne avec les arabes, qu'à essayer de prouver la trahison de ces derniers :

Les soldats aux avant-postes sont admirables d'entrain et de bonne humeur. Ils sauvent de l'inondation les Arabes affolés, réparent vaillamment les ravages que les eaux causent dans les tranchées. Il faut écarter absolument toute idée de malveillance comme déjà le bruit en a couru. Ces inondations sont fréquentes par les temps de pluie, et la digue construite récemment était insuffisante : elle a crevé. Les Turcs souffrent beaucoup plus que les italiens,

⁴¹³*Ibid.* 26 octobre 1911. Nous traduisons : « Les bersagliers renouvellent avec les valeurs et avec la mort la tradition glorieuse. Les traîtres arabes sont jugés et fusillés en présence de la foule. »

⁴¹⁴*Ibid.* 9 novembre 1911. Nous traduisons : « Comment les arabo-turcs furent pris dans une morsure de fer dans les événements de la journée du 7. »

⁴¹⁵SINGARAVELOU Pierre (sous la dir.), *op. cit.*, p. 69-70

car les oasis sont inondés⁴¹⁶.

Pour Carrère, seuls certains arabes « rebelles » ont trahi les italiens, la majorité de la population de Tripoli et de l'oasis ne sont pas forcément hostiles à l'occupation italienne. Le correspondant français n'accable ainsi pas la population arabe entière mais, dans une analyse peut-être plus réfléchie que celles de Bevione sur la situation en Tripolitaine, démontre tout de même, dans un article du 5 décembre 1911, qu'à partir de la journée de Sciarat-Sciat les italiens ont été confronté à un nouvel ennemi : les arabes. Dans cet article posté quelques heures avant son agression, Carrère résume et analyse les événements qui se sont déroulé en Tripolitaine depuis le début du conflit. Selon lui, c'est avec l'arrivée en Tripolitaine du général Fethy Bey aux alentours du 15 octobre que la situation a changé. Le projet de Fethy Bey aurait été de reprendre rapidement Tripoli aux italiens, ce qu'il tenta ainsi de faire le 23 octobre. Pour mener à bien ce projet, le général ottoman « rétablit la discipline, fit cesser toute discussion, recruta et enrégimenta les Arabes du désert, entretint par ses espions des intelligences avec les Arabes de Tripoli et de l'oasis, et se prépara rapidement à entrer dans Tripoli et à y exterminer l'armée italienne⁴¹⁷. »

C'est ainsi, selon la vision de Carrère véhiculée dans *Le Temps*, que les événements aboutir à l'offensive de Sciarat-Sciat et à ce que Bevione nomme la « trahison » des Arabes. Pour le journaliste français cette journée de révolte est plutôt dû aux actions tactiques du général Fethy Bey qu'à une réelle trahison Arabe. Cependant, il n'échappe pas au jugement de Carrère qu'à partir de là, les Arabes passent du statut d'amis à celui d'ennemis des italiens en Tripolitaine :

Mais les conséquences n'en furent pas moins très importantes. Toute la situation était modifiée. Les Italiens se trouvaient tout à coup en présence d'un nouvel ennemi qu'ils ne soupçonnaient pas, c'est à dire l'Arabe de la ville et de l'oasis, cet Arabe fanatique, courageux, féroce, implacable, qui chaque nuit harcelait les troupes sur tous les points de l'oasis, mutilait ou crucifiait les blessés et faisait subir à ceux qui tombaient dans ses mains les supplices les plus effroyables⁴¹⁸.

Le jugement de Carrère se veut ainsi moins marqué que celui de son confrère italien au sujet d'une trahison des Arabes de Tripolitaine. Le correspondant français insiste plus sur les atrocités et la nature barbare de ces derniers que sur une éventuelle trahison de ceux-ci envers les italiens. À partir de la journée de Sciarat-Sciat, ils passent tout simplement à un statut d'ennemis de l'Italie à cause des fines manœuvres d'un général ottoman. Cependant, Carrère n'englobe pas

⁴¹⁶*Le Temps*, 19 novembre 1911

⁴¹⁷*Ibid.* 5 décembre 1911

⁴¹⁸*Ibid.*

dans ce jugement toute la population arabe de Tripoli.

Le sentiment d'une trahison des populations arabes constitue ainsi un argument important dans la justification des violences et des atrocités commises par l'armée italienne en Tripolitaine à partir de la fin du mois d'octobre 1911. Cet argument est particulièrement utilisé par les nationalistes comme Beviore car il permet de ne pas reconnaître la nature erronée de l'un de leur principal argument : celui d'une soumission et d'une non-résistance des Arabes à la colonisation italienne. Pour Carrère, italophile certes mais pas nationaliste, cet argument est moins visible et moins utilisé que la mise en avant des atrocités commises par les Arabes sur les italiens. Cependant, il est à noter que la figure de l'Arabe glisse d'une nature amicale et soumise dans les articles des deux correspondants au début du conflit, à celle d'un ennemi associé à l'armée turque suite aux révoltes arabes des 23 et 26 octobre 1911.

3. La guerre « italo-turque », un conflit colonial comme les autres :

Un troisième procédé utilisé par les correspondants italophiles dans leurs articles afin de tenter de contrebalancer les images fortement négatives véhiculées par une large partie de la presse internationale qu'inspire la répression italienne consiste à démontrer le fait que les détracteurs de la violence coloniale italienne l'ont eux-mêmes utilisés quelques dizaines d'années auparavant lors de leurs guerres coloniales. C'est principalement la violence coloniale dont a fait preuve les Empires britanniques, français ou allemand qui est mise en avant, afin de prouver le fait que la répression italienne s'inscrive dans la même logique que celles qu'avaient mis en place ces différents pays dans leurs colonies au XIXe siècle.

Il s'agit ainsi pour les correspondants italophiles de montrer à leurs lecteurs le fait que la guerre « italo-turque » est une guerre coloniale comme les dizaines d'autres qui se sont déroulées dans le monde, menées par d'autres puissances européennes et qui ont toutes connues leurs lots de violence et de répression à l'encontre des populations conquises.

En effet, les guerres coloniales de l'époque contemporaine, également appelées guerres de conquêtes différaient dans l'idéologie européenne du fait de la non-conventionnalité de celles-ci. Le principe de la guerre de conquête, également appelé « Small-War », théorisé par Charles Calwell en 1896 leur conférait un statut différent des guerres menées sur le sol européen entre deux armées nationales régulières⁴¹⁹. Cette notion permettait ainsi aux guerres coloniales de

⁴¹⁹SINGARAVELOU Pierre (sous la dir.), *op. cit.* p. 57-58

s'affranchir des règles en vigueur en Europe, permettant aux régimes coloniaux d'exercer sur les populations conquises une violence extrême⁴²⁰. La nature irrégulière des forces affrontées lors de ces guerres de conquête, une nouvelle manière de faire la guerre (tactique de combat des adversaires qui différait souvent des lourdes colonnes qui s'affrontaient face à face dans les guerres européennes du XIXe siècle) ainsi que la nature inconnue du terrain sur lesquels étaient menés les combats et la connaissance de celui-ci par l'adversaire constituaient les principaux arguments de différenciation des guerres coloniales avec les guerres « conventionnelles » menées en Europe⁴²¹.

La violence a ainsi toujours été présente lors des conflits coloniaux contemporains. Hors, en 1911, la répression menée par les italiens en Tripolitaine suscite une vague d'indignation en Europe et dans le monde et les représentations collectives de la guerre « italo-turque » deviennent majoritairement négatives du fait de cette violence. Lors des conflits coloniaux menés au XIXe siècle par les Empires britannique, français ou encore Allemand, la violence coloniale était justifiée par une idéologie occidentale selon laquelle les peuples « supérieurs » (c'est à dire occidentaux) avaient le devoir de civiliser les peuples jugés comme étant inférieurs. Pour les hommes politiques et militaires occidentaux, ce devoir passait bien souvent par un affrontement avec ces peuples et une conquête de leur territoire⁴²². De la civilisation apportée par les occidentaux doit ainsi découler la paix, cette idée différenciait les Empires coloniaux contemporains des Empires coloniaux antérieurs leurs conférant une vocation pacifiste, stabilisatrice et civilisationnelle plus qu'une simple défense des intérêts nationaux⁴²³.

Une des particularités de la guerre coloniale menée en Libye par l'Italie est sa nature tardive dans la période colonialiste contemporaine. En effet, en 1911, les principaux Empires coloniaux européens sont forgés depuis déjà quelques dizaines d'années. Au tournant des deux siècles les mentalités ont changé en Europe. Une sensibilité nouvelle pour la paix fait primer la notion de droit à celle de la violence. La violence comme mal nécessaire au progrès n'a plus le même impact dans les représentations bourgeoises qu'elle ne l'avait au XIXe siècle⁴²⁴. Les années durant lesquelles les Empires coloniaux français ou britanniques usaient de la violence et de la répression sont passées au moment de la guerre « italo-turque », à cette période, la guerre était alors vue comme une mission nécessaire, la répression comme un moyen pédagogique pour éduquer l'autochtone qui était alors, pour les occidentaux « un enfant ignorant et crédule » selon

⁴²⁰*Ibid.*

⁴²¹*Ibid.*

⁴²²FREMEAUX Jacques, *op. cit.* p. 24

⁴²³*Ibid.* p. 25-26

⁴²⁴ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 107

C'est cette période que tentent de rappeler les correspondants italo-philés aux détracteurs de la violence italienne. Bevione ou Carrère essayent ainsi de remémorer à leurs lecteurs le fait que la violence ait toujours été l'apanage des guerres coloniales, plaçant ainsi les Empires britanniques, français ou allemand face à leurs responsabilités, tentant ainsi de placer la guerre « italo-turque » au même rang que les autres conflits coloniaux menés par ces Empires européens quelques années auparavant et dans lesquels la violence s'exerçait d'une manière presque naturelle. Ce procédé constitue ainsi un autre moyen de défense des Italiens et de justification de la violence qu'ils exercent en Tripolitaine.

Cette piqûre de rappel est ainsi faite par Bevione dans un article publié le 12 novembre 1911 dans *La Stampa*. Le correspondant évoque d'abord son mécontentement quant à l'autorisation qui a été faite aux Arabes de pouvoir réoccuper leurs habitations de l'oasis. Pour lui, cela brise les effets bénéfiques de la répression italienne et apporte à nouveau le risque d'une rébellion arabe : « Pero, con questa misura di misericordia, si è distrutto l'effetto magico e indispensabile della energica repressione che seguì alla giornata del 23 ottobre⁴²⁶. » Défendant ainsi la répression italienne en critiquant des mesures qu'il juge trop laxistes, le correspondant s'en prend ensuite une nouvelle fois aux journalistes étrangers notamment anglais qui dénoncent les atrocités italiennes. Pour se faire, Bevione évoque ainsi les guerres coloniales menées par leurs pays qui ont également été le théâtre de violences extrêmes :

E possibile che abbiano fatto impressione le critiche di qualche giornalista straniero sui rigori della santa repressione : critiche infondate, perché non si uccise un uomo più del necessario, critiche ingiuste, perché i paesi a cui questi giornalisti appartengono soffocarono con ben maggiori stragi il tradimento e la rivolta indigena nei loro possedimenti coloniali⁴²⁷.

Plaçant les journalistes étrangers face aux rôles de leurs propres pays dans les violences coloniales, le journaliste italien utilise ainsi cet argument pour démontrer la proximité entre les guerres coloniales menées au XIX^e siècle par l'Angleterre ou l'Allemagne et celle que mène l'Italie en Libye. Les critiques de ces journalistes anglais ou allemands sont alors jugées par

⁴²⁵*Ibid.*

⁴²⁶*La Stampa*, 12 novembre 1911. Nous traduisons : « Cependant, avec cette mesure de miséricorde, c'est détruit l'effet magique et indispensable de la répression énergique qui a suivi la journée du 23 octobre. »

⁴²⁷*Ibid.* Nous traduisons : « Il est possible qu'ont fait impression les critiques de quelques journalistes étrangers sur la rigueur de la sainte répression : critiques infondées puis qu'aucun homme n'a été tué plus que ce qu'il était nécessaire, critiques injustes, puisque les pays auxquels appartiennent ces journalistes étouffèrent avec de bien pires massacres la trahison ou la révolte indigène dans leurs possessions coloniales. »

Bevione comme étant injuste du fait de cette participation de leurs pays à de nombreuses violences coloniales.

Cet aspect d'une violence inévitable dans les conflits coloniaux est également mis en lumière dans un article de Jean Carrère. Accusant moins de front les Empires européens quant à leurs responsabilité dans de nombreux massacres et dans de nombreuses affaires de répressions violentes lors de leurs conquêtes coloniales, le reporter du *Temps* met cependant en lumière le fait que la violence ait toujours été présente lors des conflits coloniaux contemporains dans un article publié le 30 novembre 1911 : « [...] il semble probable que ces excès [de violence], qui n'ont jamais pu être évités dans les expéditions coloniales, ont été commis par des italiens et par des turcs [...] » écrit-il, démontrant l'inévitable violence des guerres coloniales, et évoquant implicitement le fait que de telles violences aient pu se produire lors des conflits coloniaux menés par son pays ou par l'Angleterre ou encore l'Allemagne⁴²⁸. Carrère tente également de démontrer que ces excès de violence ne sont pas seulement imputables aux Italiens mais que les Turcs et les Arabes aient également leur part de responsabilité.

Pour lui, les détracteurs de la violence italienne n'ont pas à l'esprit cette idée d'une violence omniprésente dans chaque guerre coloniale. Dans le même article, le reporter écrit : « Dans ces conditions, il nous paraît peu douteux que les deux adversaires n'aient chacun des raisons de formuler des protestations qui provoquent l'indignation de ceux qui veulent réduire la guerre à son minimum d'horreur, mais il est malheureusement à prévoir qu'à l'occasion, de vraisemblables excès se reproduiront encore souvent avant la fin de la campagne⁴²⁹. » La violence est ainsi inévitable et les scènes de violence qui se sont déroulées tout au long du mois de novembre en Tripolitaine se reproduiront durant toute la campagne. Carrère n'attaque pas aussi clairement que Bevione les puissances européennes à propos de leurs propres violences coloniales, mais les deux correspondants de guerre utilisent ce même procédé visant à démontrer la dimension de violence inévitable dans les conflits coloniaux contemporains.

Ces trois éléments : montrer les atrocités commises par les Arabes sur les soldats italiens, prouver la trahison commise par les populations de Tripolitaine lors des révoltes de la fin du mois d'octobre et démontrer l'implication des autres puissances européennes, principalement celles dont les journalistes dénoncent la violence italienne, dans des violences coloniales lors des conquêtes qu'ils ont mené, constitue pour les journalistes italophiles trois arguments

⁴²⁸*Le Temps*, 30 novembre 1911

⁴²⁹*Ibid.*

permettant de justifier la répression italienne et de contrebalancer les représentations fortement négatives au sujet de celle-ci qu'ont véhiculé les reporters étrangers suite à la mise en place du régime répressif italien à Tripoli. Leur utilisation par Carrère, Chéreau et Bevione démontre ainsi leur attachement plus ou moins explicite à défendre la guerre coloniale menée par les Italiens en Libye. Ces éléments qui ressortent des articles publiés par les correspondants italophiles, au moment même où les correspondants étrangers dénoncent les violences commises par l'armée italienne en Tripolitaine, montre l'opposition nette des correspondants italophiles comme le sont Chéreau, Bevione et Carrère face à la campagne de dénonciation des correspondants étrangers largement relayée par la presse mondiale. La nécessité d'une justification de la violence italienne par ces correspondants italophiles est ainsi marquée par l'utilisation de ces trois procédés.

Troisième partie :

Les représentations véhiculées **et la figure de l'envoyé spécial italophile en Italie**

Chapitre VII :

Les représentations véhiculées par les articles des **correspondants italophiles :**

Le presse dans son ensemble, via les articles de ses correspondants de guerre présents sur le théâtre de la guerre « italo-turque » ne relate pas l'exactitude des faits qui se déroulent à la fin de l'année 1911 en Tripolitaine. Les récits de ces correspondants de guerre donnent une idée de ce qu'a pu être ce conflit et le quotidien de ceux qui l'ont vécu et y ont participé, ce sont des représentations du conflit.

Les articles de Carrère, Bevione et Chéreau apportent ainsi une certaine représentation de la guerre « italo-turque » aux lecteurs de *La Stampa*, du *Matin* et du *Temps*. Ces représentations ne sont pas dénuées d'intérêts et, dans le cas des trois reporters étudiés ici, elles permettent de véhiculer dans la presse un sentiment très favorable à l'entreprise italienne et à son armée.

Les correspondants de guerre italophiles présents lors de la guerre, notamment Bevione et Carrère s'attachent ainsi à véhiculer dans leurs écrits une certaine représentation du soldat italien, encensant sans cesse sa bonne conduite, son moral excellent, et son efficacité redoutable, l'opposant à une certaine représentation de l'ennemi et notamment d'une armée turque à bout de souffle, en grande difficulté et souvent à la limite de la capitulation.

Avec l'industrialisation des moyens de communications durant l'âge d'or de la presse à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, de nombreux groupes politiques et particulièrement les socialistes, avaient saisi l'importance de la presse dans la diffusion d'idées politiques⁴³⁰. Certains groupes politiques structurent la diffusion de leurs idées et en nomment des responsables, souvent de grands orateurs, et créent des départements de propagande dans leurs organisations⁴³¹.

Des procédés utilisés dans la mise en place de propagandes, identifiés par l'historien Fabrice D'Almeida, peuvent être assimilés à la transmission de certaines représentations par les journalistes italophiles lors de la guerre « italo-turque. » En effet, le phénomène de glorification des combattants et de la violence, et la figure héroïque du soldat se rendant sur le front, utilisés dans de nombreux cas de propagande, peut se rapprocher des représentations de l'armée italienne que véhiculent Bevione ou encore Carrère dans leurs articles⁴³².

La presse ne se limite ainsi pas à relater les faits tels qu'ils se déroulent sous les yeux du reporter, ce qui constituerait déjà en soi une vision altérée de l'événement, mais les idées politiques ou les intérêts financiers qui interfèrent avec la rédaction du journal constituent des « filtres » à l'information et une orientation des représentations véhiculées par les reporters de guerre, comme le définissent Noam Chomsky et Edward Herman⁴³³.

⁴³⁰ D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, Paris, éditions de la Martinière, 2013 p. 6

⁴³¹ *Ibid.*

⁴³² *Ibid.* p. 25

⁴³³ CHOMSKY Noam, HERMAN Edward, *La fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie*, Marseille, Agone, 2009 p. 663

Le conflit colonial opposant l'Italie à l'Empire ottoman constitue un enjeu majeur en Europe, particulièrement pour la péninsule, dont la presse est alors un moyen de véhiculer des représentations du conflit ayant pour objectif de rassembler la population derrière le gouvernement et derrière cette guerre. Éloignées de la réalité historique, ces représentations démontrent le bon fonctionnement de l'opération à la population italienne mais également à la population française via les journaux italophiles français et du fait du soutien de l'Hexagone pour l'entreprise coloniale de sa voisine.

Se pose alors la question de la nature des articles des correspondants italophiles lors de la guerre « italo-turque. » Sont-ils de simples articles d'information orientés en faveur de l'un des belligérants ou bien l'italophilie des correspondants confère-t-elle à leurs écrits un aspect propagandiste ?

Par l'analyse de ces représentations se pose également la question du statut du correspondant de guerre. Est-il simplement le lien entre l'événement et le lecteur ou comme se le demandait Philip Knighthley en 1976 est-il un propagandiste⁴³⁴ ?

La représentation largement positive de l'armée et du soldat italien, s'opposant à une représentation mettant constamment en lumière une armée turque en grande difficulté peuvent ainsi être confrontées à la réalité historique de la guerre « italo-turque » permettant de démontrer les limites historiques de ces représentations véhiculées par les correspondants italophiles. L'analyse de ces représentations écrites mais également des photographies et illustrations publiées dans la presse française, constituant aussi un moyen de représentation médiatique fort à propos du conflit, permettent de saisir l'effet de celles-ci sur les représentations collectives de l'époque.

1. Les représentations médiatiques de l'armée italienne :

Le processus visant à donner une image héroïque du soldat italien, par la mise en avant de sa bravoure, de sa discipline, de son efficacité au combat ou encore de ses valeurs morales constitue le principal objectif des représentations de celui-ci que véhiculent Bevione, Carrère et Chéreau dans leurs articles.

L'image héroïsée de ces soldats italiens contribue à forger une opinion favorable à la guerre

⁴³⁴ KNIGHTLEY Philip, *Le correspondant de guerre, de la Crimée au Vietnam. Héros ou propagandistes ?*, Paris, Flammarion, 1976

en Italie. Comme le démontrent Noam Chomsky et Robert W. McChesney il est important, lors de conflits armés, de pousser la population à avoir un avis favorable à ces interventions militaires et de la mobiliser à prendre parti pour un conflit à l'étranger, pour des tueries ou des tortures dans lesquelles elle n'a bien souvent que peu d'intérêts⁴³⁵. La représentation d'un soldat italien brave et courageux contribue à la fabrication de ce consensus favorable à la guerre menée en Libye dans les représentations collectives.

Ce processus de création d'un soldat héros a ainsi beaucoup été utilisé dans l'imagerie de propagande du XXe siècle, images représentant bien rarement les conditions réelles du combat et du combattant⁴³⁶. Cette mise en scène du soldat peut se retrouver dans les représentations des articles de Bevione, Carrère et Chéreau, plaçant celui-ci sur un piédestal et dans une représentation de la guerre éloignée de la réalité. Sans assimiler les représentations du soldat italien des journalistes italophiles aux images de propagandes du XXe siècle, les procédés visant à donner une image héroïque du combattant pour créer une ferveur et un soutien populaire à ces soldats se rapprochent dans l'iconographie de propagande et les représentations véhiculées par les articles des correspondants favorables à la colonisation italienne de la Libye.

Ces représentations encensées du soldat italien sont particulièrement visibles lors des comptes-rendus de batailles que font les trois correspondants étudiés ici, et notamment Bevione et Carrère. Les reporters mettent largement en avant la redoutable efficacité de l'armée italienne, particulièrement aux premiers jours de la guerre, lorsque Tripoli est prise puis tenue par seulement 1 700 marins italiens. Lorsque Bevione revient à Tripoli après la prise de la ville par la marine italienne, alors qu'il s'était réfugié à Malte avec ses confrères journalistes le temps de la prise de la ville, il ne manque ainsi pas de d'évoquer le courage et la discipline de ces quelques marins qui, a eu seuls ont pris la ville :

Questi marinai sbarcati a Tripoli sembrano moltiplicati prodigiosamenti : se ne vedono ovunque, soli, a coppie, a pattuglie con le divise sucide, stanchi, assonati, digiuni, infaticabili. La marina italiana scrive in questi giorni la sua pagina più gloriosa⁴³⁷.

La mise en avant d'une action héroïque et sensationnelle de ces quelques marins italiens ayant pris à eux seuls la ville en quelques jours seulement a constitué un terrain fertile pour les

⁴³⁵ CHOMSKY Noam, MC CHESNEY Robert W., *Propagande médias et démocratie*, Montréal, Ecosociété, 2005 p. 35

⁴³⁶ D'ALMEIDA Fabrice, *op.cit.* p. 25

⁴³⁷ *La Stampa*, 10 octobre 1911. Nous traduisons : « Ces marins débarqués à Tripoli semblent se multiplier prodigieusement : il s'en voit partout, seuls, par paires, en patrouilles avec les uniformes sales, fatigués, somnolent, affamés, infatigables. La marine italienne écrit en ces jours sa plus glorieuse page. »

représentations encensées des soldats italiens que véhiculent Carrère et Bevione dans leurs articles. Le marin italien devient le symbole de ces héros italiens qui se battent courageusement et pour les intérêts de leur jeune patrie en Libye.

La formidable résistance de moins de 2 000 marins italiens face à une armée turque largement supérieure en nombre lors des premiers jours de la conquête de Tripoli est également mise en avant. Le déséquilibre des forces en présence et le fait que ce déséquilibre ne permette pas aux Turcs de reconquérir la ville prouve le courage et l'efficacité des marins italiens. Dans un article publié le 17 octobre 1911 dans *Le Temps*, Carrère insiste sur les chiffres, mettant en avant une poignée de marins italiens résistants à l'assaut d'une armée turque beaucoup plus nombreuse lors des premiers jours de l'occupation italienne à Tripoli :

Le geste hardi et élégant de la marine italienne, prenant possession de Tripoli avec 1,700 hommes à peine, a enlevé à l'armée de terre une grande partie de la gloire qu'elle était prête à conquérir. [...] Voici en effet quelles étaient les forces en présence, ou qui auraient pu et dû être en présence. Du côté de l'Italie il y avait exactement 1,700 marins débarqués. Sur ces 1,700, 700 environ étaient réservés à la garde et à la défense des forts, du port et de la ville. Il en restait donc mille, pas davantage, étendus sur une ligne de 6 à 7 kilomètres qui s'en allait en demi-cercle du fort Sultanié à l'Ouest au fort Hamedié à l'Est. [...] Sur tout le reste de la ligne de défense que j'ai visitée, il y avait des postes bien exposés, occupés par une poignée de marins, la plupart âgés de dix-sept à vingt ans, sous le commandement d'un *guardia marina* (enseigne) tout jeune et imberbe. C'était à crier d'audace et de témérité ; et je n'ai pu m'empêcher d'en exprimer tous mes compliments et aussi mes inquiétudes au commandant en chef Cagni⁴³⁸.

Le reporter français met ainsi l'accent sur l'aspect glorieux de cette conquête de la capitale de la Tripolitaine par la marine italienne mais encense également l'action de cette dernière, mettant en avant le peu d'hommes mobilisés pour tenir la ligne de front et le jeune âge de la plupart des marins italiens en poste sur cette ligne qu'il a pu observer.

L'action de bravoure du soldat sacralise alors son image dans les représentations médiatiques. En faisant face au danger, à la mort, en se surpassant pour son pays, le soldat acquiert ainsi une dimension aussi sacrée que celle des soldats morts pour la patrie⁴³⁹.

Les marins italiens ne sont pas les seuls à être encensés dans les représentations véhiculées par les reporters italo-philés. L'arrivée du corps expéditionnaire qui débarque à Tripoli quelques semaines après la prise de la ville constitue également un moyen pour la presse, de relayer cette

⁴³⁸*Le Temps*, 17 octobre 1911

⁴³⁹D'ALMEIDA Fabrice, *op. cit.* p. 25

image glorifiée de l'armée et des soldats italiens via les représentations qu'en font les correspondants à Tripoli. L'ordre et la discipline du débarquement du corps expéditionnaire italien est ainsi mis en avant dans les articles des correspondants, permettant encore une fois d'encenser la bonne organisation et la grande discipline des troupes italiennes⁴⁴⁰.

Cependant ce sont véritablement les descriptions de batailles qui permettent aux correspondants de véhiculer cette représentation glorifiée du soldat italien. Les nombreux affrontements auxquels assistent Bevione, Chéreau et Carrère leurs permettent de véhiculer une image enjolivée de la guerre et des soldats et officiers italiens. Chaque compte-rendu de bataille est ainsi une occasion de rappeler le comportement héroïque de l'armée italienne et son efficacité redoutable, donnant l'impression d'un écrasement total des forces italiennes sur leur ennemi.

C'est notamment le cas dans les articles de Bevione au moment des révoltes arabes. La mise en avant de la bravoure des soldats italiens face à l'attaque conjointe de l'armée turque et des rebelles arabes permet au correspondant italien de contrebalancer la réalité des événements. En effet, la bataille de Sciarat-Sciat prend les italiens au dépourvu, les surprend et cause des pertes considérables dans leurs rangs. Il s'agit en réalité d'une défaite de l'armée italienne ce que Bevione ne veut pas montrer dans ses articles relayant l'événement. Il s'agit pour le correspondant de *La Stampa*, de créer l'effet inverse par les représentations de cet événement que véhiculent ses articles. Bevione met ainsi nettement l'accent sur le comportement héroïque des soldats italiens face à la « trahison » arabe plutôt que de relater concrètement l'événement à savoir une grande mise en difficulté des italiens. Il s'agit ainsi d'un bon exemple d'instrumentalisation de la réalité par les représentations médiatiques véhiculées par un journaliste. La priorité étant de garder à l'esprit des italiens l'image d'une armée qui n'est à aucun moment en difficulté en Tripolitaine et qui résiste efficacement aux situations les plus surprenantes.

Le correspondant italien héroïse ainsi certains soldats ayant participé à cette journée et qui se sont distingués par des actes remarquables « d'héroïsme. » Ce type de procédé est également utilisé dans les campagnes de propagandes, selon Fabrice D'Almeida les services de propagandes entretenaient un sentiment collectif en sélectionnant des figures héroïques de combattants ayant accompli des actes remarquables durant les batailles⁴⁴¹.

⁴⁴⁰*Le Temps*, 14 octobre 1911

⁴⁴¹D'ALMEIDA Fabrice, *op. cit.* p. 25

Ce procédé peut ainsi être assimilé à ce que fait Bevione dans un article de *La Stampa* publié le 26 octobre 1911, trois jours après la bataille de Sciarat-Sciat, dans lequel il revient sur cette journée. L'article, placé en troisième page du journal occupe une large partie de celle-ci et est intitulé : « I bersaglieri rinnovano con il valore e con la morte la tradizione gloriosa⁴⁴². » Le titre illustre déjà la volonté du journaliste : démontrer les valeurs et la gloire dont ont fait preuve les soldats italiens lors de la journée du 23 octobre. A l'intérieur de l'article, un paragraphe est intitulé « Un eroe » littéralement « Un héros » dans lequel le correspondant italien relate une scène d'un soldat italien qu'il juge héroïque, héroïsant ainsi à travers la figure de cet homme l'armée italienne :

Un maresciallo dei carabinieri, un bellissimo giovane, si spinse avanti a cavallo al galoppo, quasi per volere spezzare il maligno incantesimo. Prima di muoversi aveva detta : « Bisogna andare avanti ; mi metto io all'avanguardia. La palla che deve uccidermi non è ancora stata fusa ! » Fece pochi metri e una gragnuola di piombo folgorò lui e il cavallo⁴⁴³.

Bevione met ainsi en scène la figure d'un homme, un soldat italien, ayant accompli un acte de bravoure durant la bataille du 23 octobre, et positionne sa figure au rang de héros. Son action de courage mais également sa mort confèrent à cet homme la représentation héroïque du soldat italien que Bevione souhaite véhiculer en Italie par ses articles, afin de faire contrepoids à la sévère attaque qu'ont essuyé les italiens à Sciarat-Sciat. Cette représentation du soldat italien permet de maintenir la ferveur populaire et le sentiment national majoritaire en Italie à propos de la guerre « italo-turque. » Démontrer que de braves et héroïques soldats italiens accomplissent des actes de courages pour les intérêts nationaux permet d'entretenir ce sentiment.

La mort de soldats italiens au combat est également utilisée par Chéreau pour susciter l'émotion et apporter une représentation encensée du soldat italien qui se bat pour la civilisation, auprès des lecteurs du *Matin* en France.

Dans un article publié le 5 décembre 1911 intitulé « Dans les tranchées de Tripoli – deux tableaux de guerre » Chéreau et André le second correspondant du *Matin* à Tripoli livrent chacun deux représentations de la guerre à Tripoli. Le « tableau de guerre » de Chéreau est intitulé « L'héroïsme dans la tranchée » illustrant la volonté du correspondant de véhiculer une image

⁴⁴²*La Stampa*, 26 octobre 1911. Nous traduisons : « Les bersagliers renouvellent avec la valeur et la mort la tradition glorieuse. »

⁴⁴³*Ibid.* Nous traduisons : « Un maréchal des carabinieri, un très beau jeune, s'est pressé à l'avant à cheval au galop, presque pour briser le mauvais sort. Avant de bouger il avait dit : « Il faut aller devant ; je me mets à l'avant garde. La balle qui doit me tuer n'a pas encore été tirée ! » Il a fait quelques mètres et une grêle de plomb le foudroya lui et le cheval. »

héroïque du comportement des soldats italiens sur le front en Tripolitaine⁴⁴⁴. Chéreau relate ainsi une scène vécue par l'un de ses confrères dans une tranchée à Messri : « Hier matin, à onze heures, un de nos camarades se trouvait à Messri⁴⁴⁵. » La scène relatée par Chéreau met alors clairement en avant une représentation émouvante et héroïque des soldats italiens :

Il [le camarade de Chéreau] s'approche d'un soldat qui coupait un citron et lui demande :

- Où l'avez-vous cueilli, que j'aie en chercher ? Le soldat sourit. Il s'apprête à répondre. Soudain il se sépare de notre confrère et s'effondre. Une balle venait de lui traverser le bras gauche et de le frapper au cœur. Croyez-vous que ceux qui étaient dans la tranchée se sont émus ? Pas du tout. Ils ont pris le corps, enlevé les souvenirs à envoyer à la vieille maman qui, dans un petit village de Sicile, attendra en vain le retour de son enfant, et gravement l'ont préparé pour une revue. Ensuite ils ont creusé une fosse ont déposé le corps au fond, se sont recueillis un instant et ont comblé la fosse. L'un d'eux a dit :

- Pauvre Paolo ! A lui aujourd'hui, à moi demain !

Et chacun a regagné son poste de combat⁴⁴⁶.

Chéreau utilise ainsi une représentation de la guerre et du soldat très axée sur l'émotion et le comportement héroïque et digne des soldats italiens. Ces soldats bravent la mort et la rencontrent parfois, ils le font pour leur pays ce qui leur confère, dans ce type de représentation, un aspect de bravoure et d'héroïsme qui suscite une émotion chez le lecteur de l'article. De plus, Chéreau joue sur l'aspect personnel de cette mort, évoquant l'attente vaine de la mère du soldat en Italie. Ces représentations donnent également un aspect de calme, de sérénité des autres soldats face à la mort de l'un de leurs camarades ainsi qu'une dignité qui encense le soldat italien dans les représentations collectives.

Les représentations de l'armée italienne véhiculées par Carrère sont cependant plus nuancées que celles de ses deux confrères. Le reporter du *Temps* met plus en avant la facilité avec laquelle les Italiens remportent des victoires lors des grandes prises stratégiques italiennes, que l'héroïsme des soldats. Carrère véhicule ainsi, dans ses descriptions de batailles, l'image d'une armée italienne au moral excellent et à la grande efficacité plutôt que l'image de soldats héroïques et braves. C'est ainsi le cas lors de ses comptes-rendus des prises du fort Mesri et du village de Henni le 26 novembre 1911. Le correspondant français donne ainsi à ses lecteurs, l'impression d'une efficacité et d'une grande facilité de conquête de l'armée italienne lors de cette journée :

Les bersaglieri et les grenadiers devaient marcher sur Henni à travers la

⁴⁴⁴*Le Matin*, 5 décembre 1911

⁴⁴⁵*Ibid.*

⁴⁴⁶*Ibid.*

palmeraie, tandis que trois régiments d'infanterie et un de cavalerie opéraient un mouvement tournant hors des tranchées vers le fort Mesri. Ce mouvement tournant a été pleinement réussi. Les soldats marchaient joyeusement, saluant en passant les batteries d'artillerie qui les protégeaient. [...] Le combat le plus acharné eut lieu entre 9 heures et 10 heures du matin, derrière l'école d'Agriculture, où de nombreux musulmans furent tués. [...] Tout obstacle était abordé de front, non tourné : ont entrainé dans les maisons enlevées une à une malgré une résistance acharnée des Arabes. Finalement les survivants se sont dispersés et le village de Henni a été emporté à quatre heures. [...] Nous avons vu la colonne volante disparaître derrière les collines à deux heures et réapparaître à quatre heures pour revenir sur ses positions. Cette marche dans le désert a été aussi tranquille qu'une parade. L'artillerie turque [...] a essayé une nouvelle attaque à quatre heures, tandis que revenait le 50^e d'infanterie, mais la batterie du fort Mesri où nous nous trouvions a ouvert un feu terrible qui a duré 40 minutes. [...] A cinq heures, l'artillerie turque était réduite au silence⁴⁴⁷.

Les représentations de Carrère lors des comptes-rendus de batailles montrent donc une armée italienne qui n'a aucune difficulté à battre l'armée turque et la résistance arabe et à conquérir des positions stratégiques. Cependant, ces représentations sont moins axées sur l'héroïsme des soldats, comme le sont celles de Bevione et de Chéreau. C'est ce discours toujours italoophile mais nuancé qui caractérise le reportage de Jean Carrère vis à vis de ceux de ses deux collègues sur plusieurs aspects. C'est également cela qui lui vaut la reconnaissance de ses collègues en France et en Italie, même auprès des collaborateurs de *L'Humanité*, jugeant son travail plus proche d'une représentation réelle de la guerre que ceux de ses confrères du *Matin* ou de *La Stampa*.

Les représentations véhiculées par les trois hommes restent cependant un moyen d'encenser l'armée italienne et le soldat italien, et produisent une image d'efficacité, de facilité ou encore d'héroïsme de ces derniers dans les représentations collectives en France et en Italie.

La transmission par la presse et les correspondants italoophiles de valeurs martiales, d'encensements de la guerre, de l'armée et des soldats, par les représentations médiatiques constituent ainsi un moyen de « fabriquer l'opinion » pour reprendre les termes de Noam Chomsky et Robert W. McChesney⁴⁴⁸. Les reportages de guerre de Carrère, Chéreau et Bevione n'ont pas pour simple fonction de raconter la guerre telle qu'elle se déroule à Tripoli, mais ils véhiculent également des représentations fortement positives de l'armée italienne et de ses soldats, entretenant l'illusion d'une écrasante supériorité italienne face à ses ennemis et inculquant dans l'imaginaire collectif l'image de soldats braves et héroïques combattants pour

⁴⁴⁷*Le Temps*, 28 novembre 1911

⁴⁴⁸CHOMSKY Noam, MCCHESENEY Robert, *op. cit.*, p. 35

les intérêts de leur patrie. Ce processus de représentations se fait également dans le sens inverse afin de dénigrer constamment l'ennemi.

2. Les représentations médiatiques de l'ennemi de l'Italie : entre diabolisation et dénigrement :

La réalité d'un fait historique, selon Pierre Laborie, dépend de la mise en relation de deux facteurs : le premier étant le fait établi par une analyse historique et dégagé par une démarche d'intelligence, le second étant la perception que se font les acteurs sociaux du fait, au moment même où ils le vivent, ce sont les représentations et ces dernières deviennent ainsi indissociables des faits et créatrices d'une certaine réalité⁴⁴⁹. Les représentations constituent ainsi une construction de la réalité d'un événement par les contemporains de celui-ci. La presse, qui est le seul et unique média au début du XXe siècle, contribue largement à la transmission et à la construction de ces représentations, surtout lorsque l'événement en question se déroule dans un pays lointain. Par cette analyse nous comprenons l'importance des représentations médiatiques dans la construction d'une certaine vision de la guerre « italo-turque » en France ou en Italie.

Si ces représentations véhiculées par les articles de Bevione, Carrère et Chéreau peuvent entretenir dans l'imaginaire collectif italien ou français un aspect largement positif et héroïque de l'armée italienne, elles peuvent également être utilisées pour dénigrer et diaboliser l'ennemi. Sur cet aspect encore, les représentations médiatiques peuvent se rapprocher des procédés utilisés dans les campagnes de propagandes. S'il s'agit d'avantage pour les journalistes italophiles de tenter d'imposer une représentation de l'armée turque au bord du naufrage, par des description mettant constamment en avant les grandes difficultés que connaîtrait celle-ci, la figure de l'arabe est diabolisée, à partir des révoltes de la fin du mois d'octobre, rejoignant ainsi le principe de diabolisation de l'ennemi utilisé en propagande.

En effet, faire de ses ennemis des monstres pousse à une hostilité croissante envers celui-ci. Ce procédé a ainsi été utilisé de nombreuses fois lors des conflits du XXe siècle. Pendant la Première Guerre mondiale par exemple, les affiches de propagandes représentaient bien souvent la cruauté des ennemis, mettant en scène les atrocités commises (meurtres d'enfants...) dans le but d'exacerber la culture de guerre⁴⁵⁰. L'utilisation de cette logique de diabolisation de l'ennemi a également été utilisée en politique, s'insérant dans le discours et contribuant à fausser le jeu démocratique : les représentations diabolisées des communistes dans les discours politiques de

⁴⁴⁹ LABORIE Pierre, *L'opinion française sous Vichy : les français et la crise d'identité nationale : 1936-1944*, Paris, Seuil, 2001 p. 47

⁴⁵⁰D'ALMEIDA Fabrice, *op. cit.* p. 29

l'entre-deux guerres ne permettait ainsi pas l'intégration du parti à la politique des pays⁴⁵¹.

Ces procédés de dénigrement et de diabolisation de l'ennemi se retrouvent dans les représentations médiatiques véhiculées par les correspondants italo-philés en 1911 lors de la guerre « italo-turque. » La question d'une diabolisation de l'armée italienne par les représentations médiatiques véhiculées par les correspondants étrangers lors de la campagne de dénonciation de la répression par les correspondants anglophones et germanophones se pose également. Il s'agit aussi de transmettre une image diabolisée du soldat italien qui tue, torture et exécute sommairement les Arabes à Tripoli. En cela, les articles des correspondants étrangers constituent des représentations qui utilisent également ce procédé de diabolisation. Cependant il s'agit ici de s'intéresser aux représentations véhiculées par les correspondants italo-philés et plus particulièrement par Chéreau, Bevione et Carrère.

Pour ce qui est de la représentation de l'armée turque qui constitue le principal ennemi des italiens lors de ce conflit, les représentations des trois reporters étudiés ici sont plus proches du dénigrement que de la diabolisation. Il s'agit de prouver au lectorat du *Temps*, de *La Stampa* et du *Matin* le fait que l'armée turque est en constante difficulté, en opposition avec la représentation d'une armée italienne en pleine santé. Bevione cherche ainsi constamment à montrer un découragement de l'armée ennemi, qu'il explique par de nombreux arguments plus ou moins valables. Dans un article du 29 octobre 1911 intitulé « Dopo le disfatte turco-arabe » il écrit : « Un indizio dello scoraggiamento del nemico si ha nel fatto che nessun tentativo venne più fatto per ritirare i morti che giacciono copiosi davanti alle nostre posizioni⁴⁵². » Ici, Bevione interprète le fait que les Turcs ne viennent plus recueillir leurs morts tombés devant les avant-postes italiens par un découragement de ces derniers. Cela véhicule ainsi la représentation d'une armée turque affaiblie et découragée par l'efficacité redoutable des italiens, symbolisée ici par le fait que de nombreux cadavres ennemis jonchent le sol.

Ce type de représentations de l'armée turque est récurrente chez le correspondant italien. Bevione met souvent en avant la désorganisation des attaques menées par les Turcs, précisant qu'il ne comprend pas les objectifs de celles-ci, décrites comme étant inefficaces et facilement repoussées par les soldats italiens. Le 17 octobre dans une courte dépêche en première page de *La Stampa*, il écrit : « Non si comprendo l'obbiettivo di questi attachi disordinati e saltuari da

⁴⁵¹*Ibid.*

⁴⁵²*La Stampa*, 29 octobre 1911. Nous traduisons : « Après les défaites turco-arabes » et « Un indice du découragement de l'ennemi réside dans le fait qu'aucune tentative n'est plus faite pour retirer les morts qui reposent copieusement devant nos positions. »

parte dei turchi » mettant ainsi en avant son incompréhension face à la grande inefficacité de l'armée qui s'oppose à la conquête italienne de la Libye⁴⁵³.

Cette incompréhension de la tactique turque est également présente dans les articles de Carrère, véhiculant ainsi l'image d'une armée ennemie en totale opposition avec une armée italienne dont les tactiques et le génie militaire de ses officiers sont encensés régulièrement dans les colonnes des journaux.

Dans un long article publié dans l'édition du 17 octobre 1911 du *Temps*, Carrère s'interroge sur l'inaction des Turcs avant l'arrivée du corps expéditionnaire italien. Le correspondant français met ainsi en évidence l'avantage numérique de l'armée turque face aux quelques 2 000 marins italiens qui tenaient la ville et les avant-postes à ce moment du conflit. Le correspondant français explique ainsi le fait que, selon lui, les Turcs allaient à nouveau attaquer l'avant-poste de Bou-Mélian, comme ils l'avaient fait quelques jours plus tôt avant d'être repoussés par la marine italienne. Mettant en évidence l'aspect décourageant que pouvaient constituer les navires de guerres italiens qui protégeaient les avant-postes avec leurs canons, Carrère insiste cependant sur le fait que « des hommes habitués au désert, à ses secrets et à ses détours, trouvent le moyen quand même s'ils le veulent bien, de se glisser jusqu'aux avant-postes et de s'en emparer, s'ils sont courageux comme sont les Turcs en général, et plus nombreux, comme ils étaient en Tripolitaine⁴⁵⁴. » Par ces « notes de Tripoli » il met ainsi en avant le fait que l'armée turque ne tentent pas de reprendre la ville avant l'arrivée des troupes italiennes, véhiculant ainsi une la représentation d'une armée ennemie timide, dont l'action militaire est incompréhensible. Le correspondant français insiste sur le fait qu'il soit convaincu d'une dernière offensive Turque avant l'arrivée des soldats italiens :

Mais hier soir (mardi-mercredi), j'étais convaincu qu'ils recommenceraient, afin de profiter de l'unique nuit qui leur restait avant l'arrivée des troupes. Beaucoup croyaient même que la nuit de lundi à mardi n'avait été qu'une escarmouche d'essai pour tâter les forces de l'ennemi et voir sur quels points principaux il pouvait établir son maximum de résistance⁴⁵⁵.

Ce procédé du correspondant français vise ainsi à mieux démontrer l'inaction turque. En mettant en évidence le fait que tout le monde attendait une nouvelle offensive de la part de ces derniers, Carrère insiste ainsi davantage sur le fait que cette offensive ne se fait pas, démontrant

⁴⁵³*Ibid.* 17 octobre 1911. Nous traduisons : « On ne comprend pas les objectifs de ces attaques désordonnées et décousues de la part des Turcs. »

⁴⁵⁴*Le Temps*, 17 octobre 1911

⁴⁵⁵*Ibid.*

ainsi la faiblesse de l'armée turque qui ne tente même pas de reprendre Tripoli aux 1 700 marins italiens avant l'arrivée du gros des troupes italiennes en Tripolitaine :

Je ne pouvais croire que 2 000 hommes décidés et courageux renonceraient à la dernière chance qui leur restait de faire un geste héroïque et de se réhabiliter devant l'Europe, et je partis vers les avant-postes avec quatre de mes camarades : Paul Scarfoglio du *Mattino*, Arnaldi Vassalo du *Corriere d'Italia*, Martini du *Secolo XX*, et mon compatriote et ami Louis André du *Matin*. [...] Mais en regardant les avant-postes, nous vîmes que tout reposait, et il nous resta la consolation de contempler cette nuit d'Orient, où les hautes palmiers semblaient tendre leurs feuilles à la lune, tandis que de pâles étoiles tremblaient dans un azur immaculé⁴⁵⁶.

Par cette représentation d'une armée turque inactive, Carrère véhicule dans les colonnes du *Temps* l'idée selon laquelle les Turcs ont déjà perdu la guerre aux alentours du 20 octobre. Selon le reporter français, en n'attaquant pas les avant-postes italiens avant l'arrivée du corps expéditionnaire, l'armée turque laissait filer sa dernière chance de reconquérir Tripoli. Cette description démontre également l'idée d'un rapport de force inégal entre les Turcs et les Italiens : l'armée turque a, selon la représentation faite par Carrère, encore une chance de pouvoir vaincre les quelques marins italiens mais n'a plus aucune chance face aux troupes de l'armée italienne qui débarquèrent à Tripoli à la mi-octobre 1911.

Ce type de représentation véhicule ainsi en France et en Italie l'image d'une armée turque fébrile, à la tactique incompréhensible et inefficace et se place en opposition nette avec les représentations de l'armée italienne que véhiculent les reporters italo-philés. Cela contribue ainsi à favoriser l'expédition italienne en Tripolitaine dans les représentations collectives. En effet, le dénigrement de l'armée turque, à laquelle se confronte l'Italie en Tripolitaine, permet de reprendre et de consolider l'argument nationaliste de la « promenade militaire » selon lequel la conquête de la Tripolitaine serait facile et sans grande résistance pour l'armée italienne.

Suite aux révoltes arabes de la fin du mois d'octobre 1911, les italiens font face à un nouvel ennemi, avec lequel les nationalistes italiens n'avaient pas composé lors de la campagne de propagande mise en place tout au long de l'année 1911 : les Arabes. En effet, les journées de Sciarat-Sciat (23 octobre 1911) et de Sidi-Messri (26 octobre 1911) démontrent aux Italiens le fait que de nombreux habitants de Tripolitaine et de Cyrénaïque ne sont pas favorables à la conquête de leurs terres et se sont massivement ralliés aux Turcs. Les Arabes passent ainsi du statut d'amis à celui d'ennemis suite à la mise en place par le gouvernement et l'armée italienne

⁴⁵⁶*Ibid.*

d'une violente répression. Cette figure de l'Arabe traître et ennemi des italiens est alors largement diabolisée dans les articles des correspondants italophiles. Les reporters comme Carrère, Bevione et Chéreau ne s'arrêtent pas à une mise en avant des difficultés et de l'inefficacité de ces nouveaux ennemis comme ils l'avaient fait pour l'armée turque dans leurs représentations. Ils sont des traîtres, des fanatiques ou encore des sauvages, ayant pour objectif de véhiculer une image largement diabolisée des Arabes dans les représentations collectives françaises et italiennes.

Avant même les révoltes de la fin du mois d'octobre les Arabes étaient représentés et décrits comme étant ignorants et fanatiques dans les articles des correspondants italophiles. En effet, dans l'un des premiers articles du reportage de Carrère, alors que ce dernier n'est pas encore arrivé à Tripoli, cette représentation est déjà véhiculée. Dans un article publié le 6 octobre 1911, le reporter français se trouve ainsi encore à Messine en Sicile, où il interroge un habitant au sujet de la guerre « italo-turque. » L'objectif de cet article, dont le sous-titre indique « Sentiment national » est de démontrer l'engouement de la population italienne pour l'expédition coloniale que mène son armée en Tripolitaine et en Cyrénaïque⁴⁵⁷.

Par le biais de ce « Messinois authentique » interrogé par Carrère, la représentation d'une population arabe ignorante, fanatique et méprisante est déjà véhiculée dans les colonnes du *Temps* :

Ces Turcs de Tripoli, par exemple, et ces Arabes de la côte, ignorants, fanatiques, et poussés par les Turcs, considéraient l'Italien comme un vil sujet sans défense qu'on pouvait insulter et malmené tout à son aise ! Nous qui sommes voisins de l'Afrique et qui nous trouvons aux portes mêmes de la Méditerranée orientale, nous savons mieux que d'autres combien notre prestige diminuait en Orient du fait de notre passivité. Il fallait en finir, il fallait montrer à ces peuples mahométans, adorateurs de la seule force, que nous aussi nous avons la force⁴⁵⁸.

Cette représentation des peuples arabes de Tripolitaine faite par un Sicilien, dans un article du *Temps* ayant pour but de démontrer la ferveur populaire sur la Péninsule a une importance dans l'idée qu'elle véhicule. En effet, le fait que ces mots sont prononcés par un Italien, dans un climat d'unité nationale derrière le gouvernement et l'armée italienne en faveur de l'expédition coloniale, tend à véhiculer l'idée selon laquelle cette représentation des Arabes est partagée par toute la population italienne. Avant même les révoltes arabes, la représentation de ces

⁴⁵⁷*Ibid.* 6 octobre 1911

⁴⁵⁸*Ibid.*

populations transmises par les articles des correspondants italophiles se font négatives, mettant en avant un fanatisme religieux, une ignorance, une sauvagerie de la part de ces peuples et par conséquent, un besoin pour les pays occidentaux d'y apporter la civilisation.

Ces représentations des Arabes sont présentes tout au long des reportages des trois correspondants étudiés ici. Elles s'accroissent suite aux deux journées de révoltes. Les Arabes sont très régulièrement taxés de « fanatiques » dans les articles de Bevione ou de Chéreau notamment. Le correspondant du *Matin* met ainsi en avant ce fanatisme religieux qui aurait poussé les Arabes à se révolter contre l'autorité italienne. Lors des descriptions d'exécutions publiques que fait Chéreau au mois de décembre 1911, cette représentation des Arabes se fait ressentir. Les condamnés à mort sont ainsi décrits comme étant des fanatiques ayant un certain dédain pour la vie :

Tout à l'heure, alors que des ouvriers, à la lueur de la lune, érigeaient l'appareil du supplice, un paquet de dix prisonniers arabes, encadrés de cavaliers, arrivaient du désert. Ils sont passés devant le gibet où nous verront hisser, dans quelques heures, les fanatiques qui, ce matin, ont écouté la sentence sans sourciller⁴⁵⁹.

Bevione insiste plus sur la représentation d'Arabes traîtres, vils et mesquins, qui ont attaqué les Italiens dans le dos lors des révoltes de la fin du mois d'octobre. Le correspondant italien met l'accent sur ce type de représentations des populations arabes de Tripolitaine, lui permettant d'appeler à une répression plus dure. Dans un article publié le 15 novembre 1911, Bevione appelle ainsi à ne pas autoriser le retour des Arabes dans l'oasis de Tripoli, rappelant leur trahison et la dangerosité qu'ils constituent au bon déroulement des opérations italiennes :

I tiri a tradimento nell'oasi, dentro le nostre trincee, si intensificano. Si è scoperto il sotterfugio adottato dagli arabi per tirare alle spalle dei nostri soldati riducendo al minimo il rischio del castigo ; essi legano in vetta alle palme, nel più folto del fogliame, un sacco con dentro un fucile Mauser [...] Quando hanno finito il tiro scendono dai palmizi lasciando lassù il fucile e le cartucce ; così se anche sono sorpresi nei giardini non si trovano mai con armi addosso. Ancora una volta si deve insistere sull'urgenza di una nuova battaglia nell'oasi per liberarla da tutti gli arabi : per nessuna ragione si deve trovare un indigène fra la città e le trincee ; chiunque vi sia scoperto, anche senza armi, è un traditore e va fucilato⁴⁶⁰.

⁴⁵⁹*Le Matin*, 9 décembre 1911

⁴⁶⁰*La Stampa*, 15 novembre 1911. Nous traduisons : « Les tirs des traîtres dans l'oasis, dans nos tranchées, s'intensifient. A été découvert le subterfuge adopté par les Arabes pour tirer dans le dos de nos soldats réduisant au minimum le risque d'une punition; ils se mettent en haut des palmiers, dans la partie la plus épaisse des feuilles, avec un sac contenant un fusil Mauser [...] Quand ils ont fini le tir ils descendent des palmiers laissant là le fusil et les cartouches ; comme cela si ils sont surpris dans les jardins ils ne sont jamais retrouvés avec des armes. Encore une fois l'on se doit d'insister sur l'urgence d'une nouvelle bataille dans l'oasis pour le libérer de tous les arabes : pour aucune raison ne doit se trouver un indigène entre la ville et les tranchées ; toute personne qui sera découverte, également sans armes, est un traître et devrait être

Les représentations largement négatives de l'ennemi que véhiculent Bevione, Carrère et Chéreau contribuent ainsi à renforcer les sentiments favorables à la guerre déjà très présents en Italie. L'implantation dans l'imaginaire collectif de la peur d'un ennemi fanatique et sauvage mais également d'un dénigrement de celui-ci, mettant en avant toutes les difficultés auxquelles il fait face permet aux correspondants de transmettre du théâtre de la guerre l'image d'une supériorité de l'armée italienne sur son ennemi. La transmission de ces représentations négatives de l'ennemi contraste avec les représentations très positives de l'armée italienne et entretient l'illusion d'une situation maîtrisée par le gouvernement et le commandement militaire italien dans la Péninsule. Ainsi ces représentations médiatiques ont pour objectifs de garder une majorité de la population italienne mais également française derrière le projet colonial des nationalistes et de Giolitti, alors que la majorité de la population mondiale se positionne contre l'expansion coloniale italienne en Tripolitaine et en Cyrénaïque.

Ce type de représentation de la guerre « italo-turque » est également véhiculé par les illustrations de presse, notamment dans les suppléments illustrés de grands quotidiens français tels que les suppléments du *Petit Journal* ou du *Petit Parisien*. Tout comme le font Bevione, Carrère ou encore Chéreau, ces représentations du conflit contribuent à véhiculer une certaine image du conflit, favorable à la « civilisation » et aux italiens. Les photographies illustrant les articles des correspondants italo-philos jouent également un rôle dans la représentation de la guerre que se faisaient les lecteurs de la presse italienne et française, tendant à démontrer par l'image certaines idées affirmées dans les articles de Chéreau, Carrère et Bevione.

3. Les représentations illustrées et photographiques de la guerre « italo-turque » dans la presse française :

Autrement que par les articles de leurs correspondants la presse italo-philos française et italienne véhicule certaines représentations de la guerre « italo-turque » par les illustrations et les photographies qu'elle publie.

Dans la seconde moitié du XIXe et plus précisément entre les années 1836 et 1844 l'illustration se fait de plus en plus présente dans la presse. La publication d'illustrations devient, pour les investisseurs un objet rentable qui plaît au lectorat⁴⁶¹. Le développement de l'utilisation de

fusillé. »

⁴⁶¹ GERVAIS Thierry, *L'illustration photographique, naissance du spectacle de l'information (1843-1914)*, Paris, EHESS, 2007 p. 49

l'image dans la presse s'inscrit dans une époque d'innovation et de progrès techniques dans de nombreux domaines : développement des réseaux ferroviaires, des techniques d'imprimerie ou encore de communication⁴⁶². C'est dans ce contexte qu'apparaît la photographie avec notamment les innovations de Nicéphore Niépce et Louis Daguerre dans le domaine.

L'utilisation de représentations illustrées dans la presse se démocratise au XIXe siècle, cependant la photographie conserve de nombreuses contraintes techniques auxquelles pallie le dessin. En effet la photographie permet de donner une image de l'après événement alors que le dessin permet de représenter l'événement lors de son déroulement : par exemple lors d'un incendie, la photographie représente le bâtiment tel qu'il est à la suite des ravages du feu alors que le dessin permet de le représenter en flamme⁴⁶³.

Au début du XXe siècle les techniques de la photographie se sont perfectionnées et lui permette de remplacer les gravures sur bois de bout utilisées au XIXe siècle pour pallier aux difficultés de reproductions des photographies⁴⁶⁴. Cet outil devient alors un formidable moyen de représenter les guerres. Selon Hélène Puisseux le principe de représentations illustrées de guerre est bien antérieur à la guerre de Crimée en 1853, pendant laquelle le reportage photographique de guerre fait son apparition, cependant il existe une grande différence entre les grandes peintures historiques et l'information illustrée⁴⁶⁵. Le dessin et la photographie sont happés par le développement de la presse et constituent ainsi une partie de l'information, notamment lors de l'envoi des premiers reporters de guerre en Crimée en 1853⁴⁶⁶.

Les premiers reporters de guerre à transmettre des représentations des conflits qu'ils couvrent apparaissent ainsi au même moment que le reportage de guerre, au milieu du XIXe siècle. Le reportage de guerre illustré transforme également la notion de guerre aux yeux du grand public : il expose la vie quotidienne des soldats, le froid, les conditions difficiles, la guerre n'est ainsi plus seulement la bataille mais également le quotidien des soldats⁴⁶⁷. De ces expériences de guerre naît ainsi un ton propre au reportage de guerre, que l'on retrouve chez Bevione, Carrère et Chéreau, où le soldat est toujours décrit comme étant brave et où les pertes ennemies sont toujours mises⁴⁶⁸.

⁴⁶²*Ibid.* p. 50

⁴⁶³*Ibid.* p. 95

⁴⁶⁴*Ibid.* p. 276

⁴⁶⁵ PUISEUX Hélène, *Les Figures de la guerre. Représentations et sensibilités. 1839-1996*, Paris, Gallimard, 1997 p. 61

⁴⁶⁶*Ibid.* p. 62

⁴⁶⁷*Ibid.* p. 69-70

⁴⁶⁸*Ibid.* p. 70

En 1911 au moment de la guerre « italo-turque » l'utilisation de l'illustration dans la presse et pour les reportages de guerre est ainsi bien implantée. La photographie a fait de nombreux progrès technique permettant à certains reporters tels Chéreau ou Pol Tristan du *Petit Marseillais*, de partir à Tripoli avec leurs matériels photographiques afin de rendre compte de l'événement également par l'image. Ces représentations illustrées sont également un bon moyen de véhiculer une image du conflit.

Les articles de Bevione ou de Chéreau sont ainsi bien souvent accompagnées de photographies illustrant leurs propos. Ces illustrations ont souvent la volonté de représenter la force de l'armée italienne en Tripolitaine. La photographie d'une « batterie italienne dans la palmeraie » en illustration d'un article de Chéreau publié le 2 décembre 1911 dans *Le Matin* montre la grande force armée des italiens (voir figure 4) :

Figure 4 : Photographie d'une batterie d'artillerie italienne dans la palmeraie de Tripoli, en illustration d'un article de Gaston Chérau dans *Le Matin*



Source : *Le Matin*, 2 décembre 1911

La publication de photographies telles que celle-ci, illustrant les propos du reporter, joue un rôle dans la représentation d'une armée italienne puissante et dominatrice face à ses ennemis. L'utilisation de la photographie comme moyen d'information bouscule les représentations traditionnelles de la guerre. La photographie est alors utilisée comme un élément d'analyse de l'événement alors que le dessin n'en faisait qu'une représentation esthétique. Elle devient un moyen informatif visuel qui ne se concentre plus en un seul dessin mais se déploie dans les pages du journal⁴⁶⁹. Cependant l'utilisation de la photographie dans la presse ne remplace pas l'usage du dessin, ces deux procédés se croisent et l'un ne remplace pas l'autre⁴⁷⁰.

Les photographies de guerre ne représentent donc pas la réalité des conflits. Elles ne sont que des images de la guerre et ne peuvent pas véhiculer la réalité vécue de celle-ci, ni même le

⁴⁶⁹GERVAIS Thierry, *op. cit.* p. 276

⁴⁷⁰*Ibid.*

concept de la guerre⁴⁷¹. De ce fait, les photographies des reporters de guerre publiées dans la presse ne donnent en aucun cas accès au lecteur au véritable aspect du conflit. Tout comme le sont les articles des correspondants, les photographies ne sont qu'une représentation de la guerre faite par le photographe, elles peuvent ainsi être utilisées pour véhiculer une certaine image du conflit auprès du lectorat du journal qui les publie.

Ce sont surtout les dessins qui véhiculent, dans la presse française, les mêmes types de représentations de la guerre « italo-turque » que véhiculent les correspondants italo-philés dans leurs reportages écrits. En effet, ce sont les suppléments illustrés de grands journaux parisiens et notamment ceux du *Petit Journal* et du *Petit Parisien*, qui contribuent à transmettre en France les représentations d'une armée italienne puissante, héroïsant ses soldats, mais également diabolisant la figures d'Arabes fanatiques et sauvages auxquels l'Italie apporte sa civilisation occidentale.

Le supplément illustré du *Petit Journal*, dont la publication débute en 1884 pour faire de la concurrence à *L'Illustration*, le principal journal illustré français, publie ainsi cinq illustrations au sujet de la guerre « italo-turque » entre le 15 octobre et le 19 novembre 1911⁴⁷². Deux illustrations pleine page et en couleur ouvraient et clôturaient le supplément hebdomadaire du grand quotidien français. Les cinq illustrations représentant des scènes de la guerre « italo-turque » sont alors publiées en première ou en dernière page du supplément, véhiculant une image très orientée de la guerre menée par l'Italie en Tripolitaine et en Cyrénaïque. L'utilisation de dessins et non de photographies pour véhiculer une représentation illustrée de cette guerre permet ainsi de mettre en scène des images chargées de symboles plus ou moins explicites ayant pour but de montrer l'apport civilisationnel des Italiens en Tripolitaine. Dans son édition du 15 octobre 1911 le supplément illustré du *Petit Journal* publie ainsi un dessin en première page intitulé « Par l'occupation italienne la Tripolitaine s'ouvre enfin à la civilisation⁴⁷³. » (voir figure 5) :

⁴⁷¹PUISEUX Hélène, op. cit. p. 10

⁴⁷²*Le Petit Journal illustré*, 15 octobre, 5 novembre, 12 novembre et 19 novembre 1911

⁴⁷³*Ibid.* 15 octobre 1911

Figure 5 : Première page du *Petit Journal illustré* du 15 octobre 1911 représentant la civilisation guidant l'armée italienne en Tripolitaine :



Source : *Le Petit Journal illustré*, 15 octobre 1911

Cette première illustration de la guerre « italo-turque » publiée par le supplément illustré du *Petit Journal* véhicule ainsi une représentation très orientée du conflit. L'image est forte et

chargée de nombreux symboles. Le titre constitue déjà en soi un élément évocateur de l'objectif de l'image : les Italiens apportent « enfin » la civilisation en Tripolitaine par leur occupation du pays. En cela, grâce à la colonisation italienne, la Tripolitaine s'ouvre à la modernité de la civilisation occidentale. Trois éléments symboliques illustrent ainsi cette idée : la femme, le flambeau et la couronne surmontée de l'inscription « civilisation. »

La femme représente ici la civilisation, comme l'évoque l'inscription située au-dessus de sa tête dans les rayons lumineux de l'étoile qui surmonte sa couronne. Cette civilisation incarnée en femme joue ainsi un rôle de guide pour l'armée italienne. Cela est visible dans sa posture : elle est en tête de l'armée, elle désigne du doigt les Tripolitains qui s'enfuient en portant son regard sur l'officier italien qui la précède. De plus, symboliquement, le féminin peut incarner un rôle de guide⁴⁷⁴. Cette incarnation féminine de la civilisation semble ainsi ordonner aux officiers italiens d'apporter la civilisation aux Tripolitains. D'autres éléments symboliques figurent sur les attributs de cette femme, notamment le flambeau qu'elle porte de la main gauche, symbole de purification par le feu mais surtout d'illumination, de source de lumière qui permet d'éclairer et ainsi de guider, démontrant encore une fois le rôle de guide de cette civilisation pour l'armée italienne⁴⁷⁵. Cette qualité lumineuse est également symbolisée par l'étoile flottant au-dessus de la tête de cette femme, rappelant l'étoile du berger utilisée pour s'orienter⁴⁷⁶. Enfin, la couronne arborée par la femme exprime symboliquement l'idée d'élévation, de puissance et d'illumination, elle représente le pouvoir et encore une fois la lumière, également incarnée par le rayonnement lumineux de cette couronne⁴⁷⁷.

La forte symbolique de cette illustration véhicule ainsi cette idée d'apport civilisationnel des Italiens aux peuples tripolitains par la colonisation. Outre les différents symboles, cette image est également très explicite. Elle peut ainsi être séparée en deux, séparation incarnée par l'inscription « Tripolitaine » au sol, qui est dépassée par l'épée de l'un des officiers italiens démontrant la conquête, le franchissement de cette « limite » par l'armée italienne. Cette image crée également la représentation d'une domination Italienne : la masse de l'armée italienne s'étend jusqu'à la plage tandis que seulement quelques Arabes s'enfuient apeurés devant cette puissance armée.

⁴⁷⁴ CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1982 p. 498

⁴⁷⁵ *Ibid.* p. 1103

⁴⁷⁶ *Ibid.* p. 480

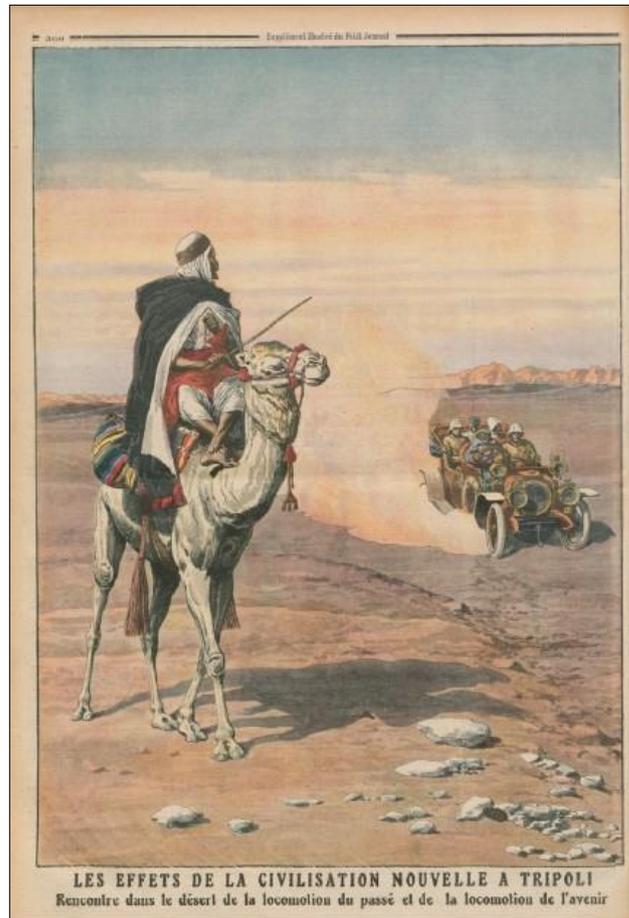
⁴⁷⁷ *Ibid.* p. 349

Cet exemple du type de représentations illustrées que l'on retrouve dans le supplément du *Petit Journal* démontre la position du quotidien à propos de l'entreprise coloniale italienne et sa volonté de créer un consensus autour de la colonisation par la représentation d'une entreprise similaire à toutes les autres expéditions coloniales du XIXe siècle en mettant en avant la « mission civilisatrice » dont fait preuve l'Italie en Tripolitaine.

Les représentations illustrées de la guerre « italo-turque » véhiculées par le supplément illustré du *Petit Journal* sont beaucoup axées sur cette idée de « mission civilisatrice. » D'autres représentations, moins chargées symboliquement, mettent en scène cette civilisation apportée par l'Italie aux peuples arabes de Tripolitaine. Dans le *Petit Journal illustré* du 5 novembre 1911 une illustration représente ainsi « Les effets de la civilisation nouvelle à Tripoli » illustrant la « rencontre dans le désert de la locomotion du passé et de la locomotion de l'avenir⁴⁷⁸. » (voir figure 6) :

Figure 6 : Dernière page du *Petit Journal illustré* du 5 novembre 1911 représentant la civilisation italienne apportée en Tripolitaine par le contraste entre deux moyens de locomotion : celui de l'avenir (l'automobile) et celui du passé (le dromadaire) :

⁴⁷⁸Le *Petit Journal illustré*, 5 novembre 1911



Source : *Le Petit Journal Illustré*, 5 novembre 1911

D'autres illustrations publiées par le supplément du grand quotidien français véhiculent des représentations diabolisées de la figure des Arabes de Tripolitaine, illustrant des scènes de marchés aux esclaves ou de contrebande d'armes à Tripoli⁴⁷⁹. Une autre illustration publiée le 19 novembre 1911 met l'accent sur le fanatisme religieux des Arabes avec une illustration intitulée « Agitateur arabe prêchant la guerre sainte en Tripolitaine » mettant en scène la représentation diabolisée d'un Arabe appelant les habitants d'un village de Tripolitaine à la guerre sainte contre les envahisseurs italiens⁴⁸⁰.

Les représentations véhiculées par les illustrations du *Petit Journal illustré* semblent alors se rapprocher de celles de Bevione, Chéreau et Carrère dans leurs articles : apports de la civilisation, domination de l'armée italienne, fanatisme religieux et diabolisation des Arabes de Tripolitaine mais également héroïsation des soldats italiens. En effet, le supplément illustré du *Petit Journal* met également l'accent sur des représentations de bersagliers héroïques, braves et courageux, écrasant leurs adversaires au combat. Dans une illustration publiée le 12 novembre 1911

⁴⁷⁹*Ibid.* 15 octobre 1911

⁴⁸⁰*Ibid.* 19 novembre 1911

intitulée « Au cours d'un combat sous les murs de Tripoli un soldat italien s'empare d'un étendard vert du prophète » le *Petit Journal illustré* véhicule une image hautement symbolique d'un bersagliier s'emparant du drapeau vert de l'Islam, auquel s'accroche un Arabe mourant⁴⁸¹. (voir figure 7)

Cette représentation illustrée véhicule ainsi l'image de bersagliers héroïques, dominants leurs ennemis et s'emparant des symboles du fanatisme religieux qui les poussent à combattre l'arrivée de la civilisation sur leurs terres. Le bersagliers est ici reconnaissable par la plume verte qui orne son casque. Ces éléments étaient en effet propres aux costumes des bersagliers italiens et en était leur symbole, comme nous pouvons le percevoir dans un article de Chéreau du 15 décembre 1911 : « Ce qui est plus grave, c'est qu'on apprend que les Turcs, pour retenir les Arabes, leur content, paraît-il, une grande victoire sur les italiens, leur montrant des plumets de bersagliers et quelques armes⁴⁸². » L'étendard vert, couleur de l'Islam est ainsi arrachée par ce bersagliier représenté debout, en contraste à l'Arabe qui s'y accroche, représenté allongé, mourant mais s'accrochant toujours à cet étendard. Le soldat italien semble ainsi en position nette de supériorité face à son ennemi. Une impression de domination de l'armée italienne se dégage également de cette illustration du fait du nombre de bersagliers debout, en position de tir, contrastant avec la seule figure de l'ennemi incarné par cet Arabe allongé et sur le point de mourir.

Figure 7 : Illustration en dernière page du *Petit Journal illustré* du 12 novembre 1911 représentant un bersagliier italien s'emparant du drapeau vert de l'Islam lors d'un combat à Tripoli :

⁴⁸¹*Ibid.* 12 novembre 1911

⁴⁸²*Le Matin*, 15 décembre 1911



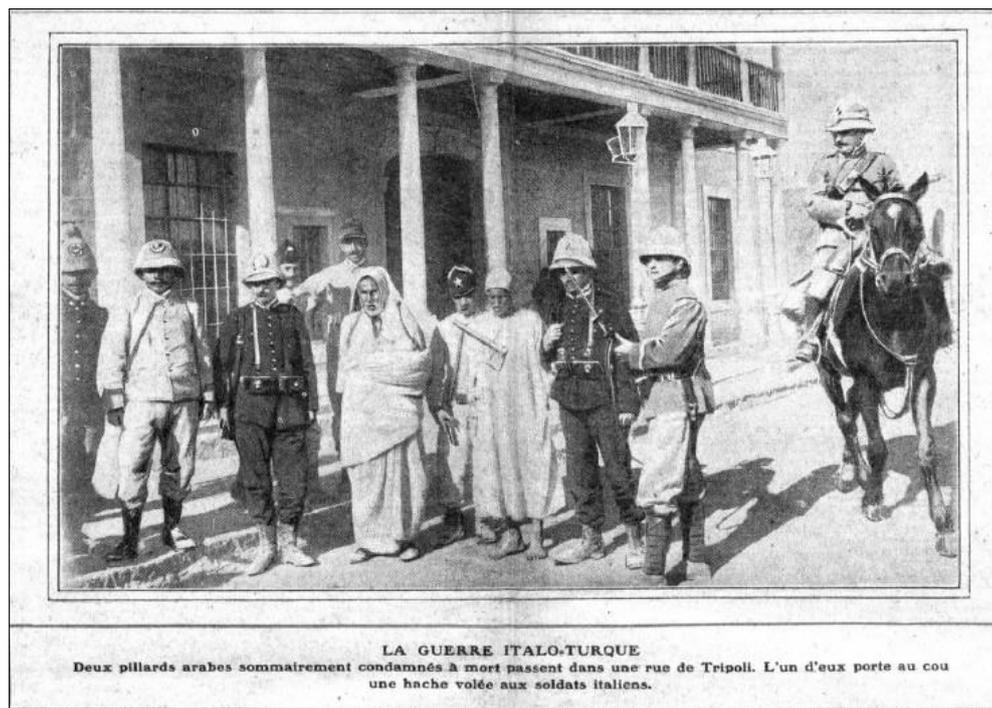
Source : *Le Petit Journal* illustré, 12 novembre 1911

Le *Supplément littéraire illustré du Petit Parisien* véhicule également des représentations illustrées de la guerre « italo-turque » mais se veut plus contrasté que son concurrent du *Petit Journal*. Créé en 1889 le supplément du *Petit Parisien* remporte un franc succès du fait

notamment de son contenu très peu politisé. Les photographies et illustrations du conflit qu'il publie se veulent plus informatives sur la situation en Tripolitaine que ne le sont les illustrations du supplément du *Petit Journal*. Deux illustrations dessinées sont ainsi publiées les 15 et 22 octobre 1911, représentant « La panique dans les rues de Tripoli au moment où la flotte italienne s'apprête à bombarder la ville » ainsi qu'une scène de combat dans le mer Rouge durant laquelle « l'infanterie turque prend l'offensive et ouvre le feu sur un destroyer italien⁴⁸³. » Ces représentations sont relativement neutres et cela peut s'observer par la représentations d'une offensive vue du côté turc, ce que ne fait en aucun cas le supplément du *Petit Journal*. Quelques photographies du conflit sont également publiées à l'intérieur des pages du supplément du *Petit Parisien*, représentant « deux pillards arabes sommairement condamnés à mort » passant dans une rue de Tripoli ou encore « les Arabes émerveillés » contemplant « le vol d'un officier en reconnaissance au-dessus de Tripoli⁴⁸⁴. »

(voir figures 8 et 9) :

Figure 8 : Photographie d'Arabes condamnés à morts à Tripoli dans le *Supplément littéraire et illustré du Petit Parisien* du 19 novembre 1911 :



Source : *Supplément littéraire et illustré du Petit Parisien*, 19 novembre 1911

Figure 9 : Photographie de Tripolitains contemplant le passage d'un avion italien en reconnaissance à Tripoli dans le *Supplément littéraire et illustré du Petit Parisien* du 26

⁴⁸³*Supplément littéraire illustré du Petit Parisien*, 15 et 22 octobre 1911

⁴⁸⁴*Ibid.* 19 et 26 novembre 1911

novembre 1911 :

Source : *Supplément littéraire et illustré du Petit Parisien*, 26 novembre 1911



Ces images du conflit opposant l'Italie à l'Empire Ottoman ne sont en aucun cas des représentations de la réalité du conflit. Il s'agit pour certaines de véhiculer par l'illustration une idée de la guerre, plutôt favorable à l'expédition coloniale italienne et à la « mission civilisatrice » qui en découle et pour d'autres, simplement de montrer des représentations photographiques de ce conflit. Ces photographies de la guerre « italo-turque » publiées entre autre dans le *Supplément littéraire et illustré du Petit Parisien* ne sont que des représentations de cette guerre, elles constituent une forme de sa médiatisation mais ne peuvent permettre d'en saisir la réalité⁴⁸⁵. Les représentations illustrées d'une guerre coloniale lointaine permettent de créer l'illusion d'une réalité de ce conflit aux lecteurs de la presse qui les publient, et, en cela elles véhiculent des représentations orientées d'une guerre dont le vécu ne peut être saisi par le grand public.

Les illustrations, photographies et articles au sujet de la guerre « italo-turque » ne sont que des objets médiatiques apportant un certain aspect, une certaine représentation du conflit. Cependant elles ne permettent pas de comprendre la réalité de celui-ci dans toute sa complexité et tels que ses acteurs l'ont vécu. Elles sont le reflet médiatique d'un conflit lointain à la réalité insaisissable.

⁴⁸⁵PUISEUX Hélène, *op. cit.* p. 11

Chapitre VIII :

La représentation héroïque du reporter de guerre :

Jean Carrère, de journaliste à icône nationale en Italie :

Les soldats et les marins de l'armée italienne qui se battent en Tripolitaine ne sont pas les seuls à acquérir une stature héroïque dans les représentations véhiculées par les articles des reporters durant la guerre « italo-turque. » En effet, la figure du correspondant de guerre peut, elle aussi, apparaître comme étant héroïsée dans les représentations médiatiques. Les reporters se mettent ainsi en scène dans leurs propres articles, bravant les dangers de la guerre, exposant leurs corps à des blessures ou même à la mort, pour rendre compte du conflit dans les colonnes de leurs journaux.

L'information est ainsi scénographiée et les récits de guerre du correspondant ne sont pas livrés de manière brute et sèche comme le sont les dépêches d'agences de presse. Le lecteur suit ainsi autant l'aventure du reporter sur le terrain que l'information que celui-ci transmet, lorsqu'il lit les articles d'un correspondant de guerre⁴⁸⁶. Le reportage constitue ainsi une mise en scène de l'événement dans laquelle apparaissent souvent les personnages qui ont permis ou qui se sont opposés à la transmission de ces informations : informateurs opportuns, opposants au reportage⁴⁸⁷..ect. Cette mise en scène de l'information et de la figure du reporter de guerre peut ainsi être considéré comme la représentation d'un événement dont une partie est scénographiée par le reporter lui-même. Le reportage est à la fois un récit et une information.

Dans ces conditions, le reporter de guerre adopte une posture souvent héroïque, qu'il s'adjuge lui-même dans son récit notamment par l'utilisation du « je » exposant directement son propre corps au danger, aux blessures, à la maladie mais permettant également au lecteur de vivre l'événement à travers le corps du correspondant : ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il ressent⁴⁸⁸. La mise en situation du reporter et du danger qui l'entoure est un élément essentiel de la production d'un article de reportage de guerre⁴⁸⁹.

⁴⁸⁶ THERENTY Marie-Eve, Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914, dans, *Sociétés et représentations* n° 21 : *Le siècle des voyages*, ISOR / credhess 2006 p. 106

⁴⁸⁷*Ibid.*

⁴⁸⁸*Ibid.* p. 113

⁴⁸⁹*Ibid.*

Le reportage de guerre apparaît ainsi comme un exercice demandant audace, résistance, réactivité et rapidité, et lui donne, ainsi qu'au reporter, une dimension largement positive dans les représentations collectives, malgré les nombreux débats et critiques envers cette pratique nouvelle lancées par quelques gens de lettres ou de sciences, accusant le reportage de corrompre la vraie nature de la rédaction journalistique⁴⁹⁰.

C'est du fait de cette mise en scène, propre au reportage de guerre, que la figure du reporter acquiert parfois ce statut de héros risquant sa vie pour l'information dans les représentations collectives. L'exemple le plus marquant de cette représentation héroïque d'un reporter lors de la guerre « italo-turque » est celui de Jean Carrère. Le correspondant du *Temps* devient une véritable icône en Italie à la suite de son reportage à Tripoli et incarne la figure du reporter intrépide et brave, à la suite de son agression au début du mois de décembre 1911.

Les médias français et italiens se saisissent de l'événement et font de la figure de Carrère, le symbole du journalisme intègre, de la liberté d'expression mais également de l'union entre les deux pays, par les représentations de celui-ci qu'elle véhicule.

Nous pouvons ainsi nous demander comment un reporter de guerre italophile comme Jean Carrère, aux écrits largement favorables à la colonisation italienne, acquiert cette dimension héroïque dans les représentations véhiculées par la presse française et italienne suite à son agression à Tripoli.

Il convient ainsi de retracer le parcours du journaliste en Tripolitaine, de comprendre pourquoi celui-ci est victime d'une tentative de meurtre et également de comprendre comment cela est instrumentalisé par la presse pour faire de la figure du reporter une icône et un symbole en Italie.

1. Menaces et agression de Jean Carrère à Tripoli :

a) L'image de Jean Carrère dans le milieu journalistique français avant son agression :

L'agression du correspondant du *Temps* à Tripoli, au début du mois de décembre 1911,

⁴⁹⁰ KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *La Civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Nouveau Monde éditions, 2011 p. 1018

constitue le point de départ de l'encensement de la figure de Carrère dans une partie de la presse française et italienne. Cependant, le reporter français était déjà considéré comme étant l'un des seuls envoyés spéciaux à Tripoli dont les comptes rendus de la guerre étaient relativement fidèles aux événements et peu orientés, ce qui paraît étonnant lorsque l'on analyse le contenu de son reportage marqué par une italophilie apparente. C'est le cas dans *L'Humanité*, principal journal français d'opposition à la guerre, dénonçant les atrocités commises par les Italiens en Tripolitaine. Dans un article du 8 novembre 1911, Fabra Ribas, collaborateur du journal socialiste, citait Jean Carrère comme faisant partie des rares journalistes français dont les voix s'élevaient contre les pratiques violentes de l'armée italienne en Tripolitaine :

Il est à souhaiter qu'un mouvement pareil [pareil au mouvement de dénonciation des atrocités italiennes qui émerge en Angleterre] se produise en France. Déjà quelques journalistes comme M. Jean Carrère du *Temps*, et nos confrères du *Figaro* et des *Débats* ont fait entendre leurs voix. Mais la protestation n'a dépassé jusqu'à présent les limites du monde journalistique⁴⁹¹.

Malgré une italophilie marquée du correspondant du *Temps*, ses écrits plus modérés sur le conflit et notamment au sujet de la répression italienne lui valent de jouir de la réputation d'un journaliste intègre jusque dans un journal dont la position au sujet de la guerre « italo-turque » est en opposition avec celle adoptée par son propre journal.

Jean Carrère semble ainsi unanimement considéré en France comme étant le seul journaliste français intègre, présent à Tripoli. *L'Humanité* reprend parfois ses écrits au sujet du conflit pour rendre compte de celui-ci dans ses propres colonnes, comme dans son édition du 26 novembre 1911 dans laquelle les mots de Carrère au sujet des forces italiennes sont réutilisés précédés de la mention « Voici quelques renseignements que communique à ce sujet au *Temps* son correspondant à Tripoli⁴⁹². »

Ces quelques exemples démontrent de la réputation plutôt positive de Carrère dans le monde journalistique français avant même son agression à Tripoli. Le correspondant du *Temps* est ainsi considéré comme étant un journaliste fiable dont le sérieux de ses écrits et du journal dans lequel ils sont publiés ne sont pas à prouver. La nature très favorable de Carrère envers l'entreprise coloniale italienne n'est pas non plus à prouver, cependant, ce dernier reste très modéré dans ses écrits soulignant plus subtilement que Bevione ou Chéreau son italophilie. Cela permet lui permet donc d'avoir cette réputation jusque chez les journalistes et collaborateurs de

⁴⁹¹*L'Humanité*, 8 novembre 1911

⁴⁹²*Ibid.* 26 novembre 1911

Il apparaît ainsi que Carrère semble déjà très apprécié, ou en tout cas peut critiqué sur la nature de son reportage de guerre à Tripoli avant le mois de décembre 1911. Cela n'était pas le cas de tous les correspondants français. En effet les écrits de Chéreau sont également repris dans les colonnes de *L'Humanité* mais, cette fois-ci, afin d'illustrer un exemple de « journalistes complaisants et serviles qui ont accepté de continuer à correspondre de Tripoli dans les conditions humiliantes qui leur ont été imposées par les italiens » et dont les télégrammes relaient des récits de pendaisons d'Arabes en place publique à Tripoli⁴⁹³.

Ainsi donc Jean Carrère avait un statut au sein du milieu journalistique français qui, déjà, le plaçait au rang des rares correspondants de presse à Tripoli honnêtes et intègres, auxquels n'étaient pas affiliés Chéreau ou Bevione. Il apparaît que le correspondant du *Temps* jouissait d'une très bonne image en France avant son agression.

Cependant, cette tentative de meurtre lui permet d'acquérir, dans les colonnes des journaux français et italiens une véritable posture héroïque. Unanimement la presse française et italienne dénonce cet « attentat » et projette le reporter français du statut de bon journaliste à celui de héros. Pour comprendre cela il est nécessaire de retracer l'agression de Carrère telle que le décrit la presse de l'époque.

b) « L'attentat » contre Jean Carrère décrit par la presse française et italienne :

Contrairement à ce que pouvait écrire Fabra Ribas à son sujet, il n'est pas à nier que la posture de Carrère au sujet de la guerre dont il couvrait l'information pour le *Temps* se voulait marquée par une italophilie plus ou moins explicite dans ses articles et dans les représentations de celle-ci qu'ils véhiculaient. Le journaliste français avait ainsi été correspondant du *Temps* à Rome avant de couvrir la guerre « italo-turque » à Tripoli et son opinion personnelle était teinté d'un amour et d'une passion pour l'Italie. Comme le remarque Sergio Romano, Carrère était, parmi les journalistes français présent à Tripoli, celui dont la sympathie pour l'Italie et les Italiens était la plus forte⁴⁹⁴. Son italophilie, bien que plus nuancée que celle de Bevione, nationaliste italien ou de Chéreau dont la mission journalistique était de redonner à l'Italie son prestige terni par la répression, était ainsi bien présente dans ses écrits.

⁴⁹³*Ibid.* 11 décembre 1911

⁴⁹⁴ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 137

C'est cette manière d'orienter l'information en faveur des italiens qui valut ainsi au journaliste français de recevoir plusieurs lettres de menaces à Tripoli quelques semaines après son arrivée. Dans son édition du 3 décembre 1911, *Le Temps* évoque l'agression à Tripoli de son envoyé spécial et publie le compte rendu du correspondant du *New-York Herald* à Paris à ce sujet. Ce dernier apprend ainsi aux lecteurs le fait que Carrère avait reçu plusieurs lettres de menaces de la part des Jeunes Turcs au sujet de la nature tendancieuse de ses écrits :

M. Carrère avait reçu des lettres de menaces d'un groupement jeune-turc, qui l'accusait d'envoyer à son journal des informations tendancieuses favorables aux Italiens. On a découvert une lettre recommandant aux correspondants étrangers prenant fait et cause pour l'Italie de quitter Tripoli, s'ils ne voulaient pas partager le sort de M. Jean Carrère⁴⁹⁵.

Carrère semble apparaître, aux yeux des jeunes-turcs comme étant à l'opposé de la représentation qui en est faite en France par des journaux comme *L'Humanité*. Si il est considéré dans le milieu journalistique français comme le modèle du journaliste intègre au sujet du conflit qu'il couvre, il apparaît aux yeux des jeunes-turcs, comme étant le chef de file des journalistes dont l'information était « tendancieuse » et « favorable aux italiens.⁴⁹⁶ »

La réception de ces lettres de menaces dont Carrère n'a pas tenu compte permet déjà à la presse de représenter le correspondant français comme un modèle de courage et d'intégrité professionnelle, surmontant le danger pour pouvoir exercer librement sa profession. Dans le même article du correspondant parisien du *New-York Herald*, relayé dans les colonnes du *Temps*, la réaction de Carrère face à ces menaces est ainsi évoquée :

Nous savons que M. Jean Carrère aura accueilli avec sa fermeté souriante cette variété des incertitudes du mestiere [incertitudes du métier] ; mais ses amis, plus émus que lui-même se félicitent qu'il soit conservé à leur affection et à la mission qu'il remplit avec un esprit si élevé⁴⁹⁷.

La figure du reporter français est déjà représentée par un courage et une conscience professionnelle forte de la part de celui-ci. Les menaces dont il a été la victime concernant ses écrits au sujet de la guerre « italo-turque » ne sont pour lui que des « incertitudes du métier. » Par cette représentation de Carrère que véhiculent le *New-York Herald* et *Le Temps*, l'héroïsme

⁴⁹⁵*Le Temps*, 3 décembre 1911

⁴⁹⁶Le groupement des jeunes-turcs était un parti politique Ottoman connu sous le nom du Comité Union et Progrès (CUP) nationaliste, révolutionnaire et réformateur, constituant en 1911 l'une des principale force d'opposition politique en Turquie, à l'invasion et à l'annexion de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque par l'Italie.

⁴⁹⁷*Le Temps*, 3 décembre 1911

et la bravoure du correspondant sont mis en avant.

Les lettres de menaces reçues par Carrère sont également mentionnées par Bevione, dans un article de *La Stampa* daté du 3 décembre 1911. Le confrère du correspondant français à Tripoli souligne cependant l'implication des jeunes-turcs dans cette agression en accusant directement le parti Turc d'être l'auteur de cet acte. Son article est ainsi intitulé « I Giovani truchi fan pugnalare a Tripoli il corrispondente del « Temps » Jean Carrère per punirlo della sua lealtà verso l'Italia⁴⁹⁸. » Dans ce gros titre de l'édition de *La Stampa*, l'accusation envers les jeunes-turcs est directe et la position italophile de Carrère est soulignée comme étant le motif de cette agression.

Bevione écrit ainsi au sujet des lettres de menaces :

E'importantissimo il fatto che Jean Carrère ricevette nei giorni passati, a tre riprese, lettere misteriose e minacciose spedite da Tripoli, scritte in ottimo francese e firmate « Souvenez vous en [...] », con segnali segreti, dove ritornavano insistentemente queste parole : « Votre affaire est faite ». Une lettera analoga riflettente Carrère era stata scritta al console di Francia. Era noto che I Comitati dei Giovani turchi erano inveleniti contro Carrère, che con la sua autorevole campagna svolta sul « Temps », aveva distrutto gli effetti dell'orribile campagna di odio e di calunnie contro l'Italia scatenatasi all'estero. E impossibile non scorgere un nesso fra l'opera onesta e coraggiosa di Carrère e le intimidazioni e le minacce pervenutegli nei giorni scorsi, fra queste intimidazioni e minacce e l'attentato di stanote⁴⁹⁹.

En évoquant ces lettres de menaces, Bevione met non seulement en avant leur violence : « Votre affaire est faite » mais également le courage et la conscience professionnelle de Carrère, bravant ce danger afin d'exercer librement sa profession. Bevione souligne également les liens entre les menaces, l'agression de Carrère et le rôle que celui-ci a joué dans la contre-campagne de dénonciation des atrocités italiennes. Selon le correspondant italien, le reportage de Carrère aurait réduit à néant les effets de la campagne anti-italienne initiée en Angleterre ou en Allemagne. Cela souligne encore une fois l'italophilie de Carrère et le lien entre cette position adoptée par le journaliste français et son agression, et renforce l'idée d'un courage et d'une

⁴⁹⁸*La Stampa*, 3 décembre 1911. Nous traduisons : « Les jeunes-turcs font poignarder à Tripoli le correspondant du « Temps » Jean Carrère pour le punir de sa loyauté envers l'Italie. »

⁴⁹⁹*Ibid.* Nous traduisons : « Il est très important le fait que Jean Carrère a reçu dans les jours précédents, à trois reprises, des lettres mystérieuses et menaçantes expédiées de Tripoli, écrite dans un français impeccable et signées « Souvenez vous en [...] », avec des signaux secrets où revenaient instamment ces mots : « Votre affaire est faite ». Une lettre analogue, évoquant Carrère a été écrite au consul de France. Il y était noté que les comités des jeunes-turcs étaient aigris contre Carrère, qui avec son autoritaire campagne menée dans le « Temps », avait détruit les effets de l'horrible campagne de haine et de calomnie contre l'Italie déchaînée à l'étranger. Il est impossible de ne pas voir de lien entre l'oeuvre honnête et courageuse de Carrère et les intimidations et les menaces qui lui sont parvenues ces derniers jours, entre ces intimidations et menaces et l'attentat de cette nuit. »

honnêteté de sa figure dans les représentations que véhicule *La Stampa* immédiatement après cet événement.

L'agression de Jean Carrère constitue ainsi pour Bevione et pour *La Stampa*, un excellent moyen de véhiculer la représentation d'un correspondant fidèle à l'Italie, mettant en avant ses qualités de courage, d'intégrité et de bravoure et d'accuser directement les détracteurs de l'Italie que sont les jeunes-turcs de cet « attentat. » La figure du correspondant du *Temps* à Tripoli est ainsi saisie par Bevione pour incarner en lui la figure héroïque d'un correspondant italophile qui ne cède pas face à la menace.

L'identification immédiate des auteurs de cette agression par Bevione, mis en avant par le gros titre de *La Stampa* du 3 décembre 1911 permet ainsi de susciter une indignation auprès du public. Selon *La Stampa* et Bevione, les jeunes-turcs sont les auteurs de cet « attentat » lâche contre un correspondant intègre, honnête et courageux. Le fait de proposer directement un « persécuteur », pour reprendre le terme de Luc Boltanski, aux lecteurs du journal, permet ainsi de cibler directement le coupable de l'indignation que produit l'événement dans les représentations collectives et ainsi de faire consensus contre celui-ci⁵⁰⁰. Cela permet ainsi à Bevione de tenter de créer un mouvement d'indignation contre les jeunes-turcs qui constituent la principale force d'opposition politique au projet nationaliste italien de colonisation de la Libye cher à *La Stampa* et à son correspondant à Tripoli.

Le Temps, fait de même, plus indirectement que *La Stampa*, en estimant que l'agresseur de Jean Carrère est un jeune-turc : « On a pas encore pu saisir le meurtrier, mais on estime généralement que c'est un jeune-turc qui a voulu se venger des appréciations favorables aux italiens que contiennent les correspondances envoyées par Jean Carrère au *Temps*⁵⁰¹. »

Les descriptions de l'attaque du correspondant marquent toutes son héroïsme et indiquent le fait que les jours de celui-ci ne sont pas en danger ainsi que la forte émotion que cette agression a produit dans la ville de Tripoli :

C'est le 1^{er} décembre à minuit que Jean Carrère rentrait à son hôtel lorsqu'il fût assailli par un individu habillé à l'européenne qui le saisit au cou de la main gauche et de l'autre lui porta trois coups de couteau à l'épaule et à la clavicule. Notre collaborateur reçut en outre une sérieuse contusion au ventre. Jean Carrère fut aussitôt examiné par un chirurgien. L'état général est assez bon ;

⁵⁰⁰ BOLTANSKI Luc, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique* [1993], Paris, Gallimard, 2007 p. 114-115

⁵⁰¹*Le Temps*, 3 décembre 1911

le blessé n'a pas de fièvre. Il devrait partir pour Rome la semaine prochaine. Cet attentat a causé une vive émotion dans la ville⁵⁰².

Les éditions du 3 décembre 1911 de la presse française et italienne sont ainsi marquée par cet événement. L'agression de Carrère constitue la principale information de la guerre « italo-turque » du jour. Même *L'Humanité* évoque cette agression. Son traitement s'avère cependant différent de celui du *Temps* ou de *La Stampa*. Pour *L'Humanité* l'agression de Carrère découle des déformations permanentes des événements de la guerre produites par la presse française et traduit d'une exaspération des Ottomans face à celle-ci. Cependant, le journal socialiste précise que c'est un journaliste intègre qui en fait les frais, conservant son avis favorable au travail de Jean Carrère :

L'exaspération de la population ottomane de la Tripolitaine contre notre presse de proie et ses déformations systématiques de la vérité vient de se traduire par un incident profondément regrettable. Notre confrère Jean Carrère, correspondant du *Temps*, a été frappé à la hauteur du cou, près de l'épaule, d'un coup de poignard par un fanatique. Comme trop souvent dans le cas de représailles individuelles, celle-ci atteint un journaliste qui n'avait justement pas sali sa plume par ces justifications éhontées des massacres atroces des Italiens, que nous avons pu lire, avec un véritable dégoût, dans telle feuille du matin. Son amour passionné de l'Italie avait porté M. Carrère à épouser avec fougue sa cause, si mauvaise qu'elle apparût aux yeux de toute l'opinion européenne. On ne peut pas dire qu'il eût mis dans ses correspondances, systématiquement favorables aux agresseurs de la Turquie, aucune attaque basse et vile contre ceux qui défendent si héroïquement leur indépendance nationale contre des envahisseurs étrangers⁵⁰³.

L'Humanité ne nie cependant pas l'italophilie du correspondant du *Temps*. L'agression de Carrère est ici instrumentalisée en faveur de l'indépendance de la Tripolitaine et contre les envahisseurs italiens. Tout comme l'utilise Bevione dans un objectif inverse, *L'Humanité* récupère cet événement et la figure de Carrère afin de dénoncer la colonisation italienne de la Libye : « Mais cet incident tragique montre à quel degré sont montées les passions dans ce peuple de Tripolitaine, parmi lequel les Italiens prétendaient qu'ils étaient reçus comme des sauveurs⁵⁰⁴. »

Immédiatement après l'agression du correspondant français à Tripoli l'événement est récupéré par la presse italienne et française afin de l'instrumentaliser et de l'interpréter en faveur des divers arguments, pour ou contre la guerre coloniale menée par l'Italie, en jouant sur la forte émotion que constitue cet « attentat » à l'encontre d'un correspondant français presque

⁵⁰²*Ibid.*

⁵⁰³*L'Humanité*, 3 décembre 1911

⁵⁰⁴*Ibid.*

unanimement reconnu comme étant un journaliste intègre et honnête. Les soutiens de grandes personnalités envers Carrère sont ainsi immédiatement publiés par *Le Temps* :

M. Giolitti, président du conseil, a télégraphié à Tripoli pour demander des nouvelles, ainsi que beaucoup d'amis que Jean Carrère compte dans le monde politique à Rome. Mme Jean Carrère a été avinée hier soir par l'ambassade de France à Rome, qui s'était chargée en même temps de la rassurer sur l'état du blessé. Elle a reçu pour son mari et pour elle-même de nombreuses marques de sympathie⁵⁰⁵.

Cet événement constitue ainsi l'exemple de la récupération médiatique de la figure d'un reporter de guerre, véhiculant la représentation d'un homme courageux, qui ne cède pas aux menaces et aux dangers afin d'exercer sa profession de manière honnête et intègre. Par son agression au début du mois de décembre 1911, Jean Carrère acquiert dans les représentations collectives, et par le biais de la presse italienne et française, un statut supérieur à celui de correspondant de guerre à Tripoli. L'envoyé spécial du *Temps* devient ainsi une véritable icône, incarnant le courage, la liberté d'expression et l'idée d'union latine en Italie du fait de ces représentations héroïsées véhiculées par la presse suite à son agression.

2. La figure de Jean Carrère comme icône nationale en Italie dans les représentations médiatiques :

L'agression de Jean Carrère à Tripoli suscite ainsi une vague d'émotion et de soutien en Italie, que décrivent des articles et dépêches publiés notamment dans *Le Temps* tout au long du mois de décembre 1911. La figure du reporter passe progressivement de celle d'un correspondant de guerre courageux et reconnu dans les milieux journalistiques et politiques français et italiens à celle d'une véritable icône populaire en Italie.

Les médias contribuent ainsi à la construction et à la transmission de cette représentation héroïque et iconique du reporter français. Tout au long du mois de décembre 1911 des articles et dépêches sont publiés dans la presse et notamment dans le journal avec lequel collaborait Carrère, *Le Temps*, afin de décrire les nombreux événements, manifestations, messages et gestes de soutien dont bénéficie le reporter en Italie.

Le caractère très italophile du traitement médiatique de la guerre « italo-turque » par Carrère évoqué comme motif des menaces et de l'agression dont celui-ci a été victime, lui confère

⁵⁰⁵*Le Temps*, 3 décembre 1911

également cette image iconique dans les représentations collectives italiennes. En effet, la population italienne soutenait en large majorité, la guerre menée en Tripolitaine et en Cyrénaïque par son gouvernement. Carrère lui-même décrivait cet engouement populaire en Italie au début du conflit en octobre 1911 :

Cette guerre est en effet essentiellement et profondément populaire, en Italie : plus que populaire même : elle semble jeter dans l'âme de tout un peuple je ne sais quel ferment mystique qui fait se lever, au fond de tout les cœurs, le joie collective et débordante de revivre enfin des jours de gloires et de nouvelles expansions nationales⁵⁰⁶.

Avec l'agression de Jean Carrère quelques mois plus tard à Tripoli, lui qui défendait l'entreprise coloniale italienne dans ses reportages sur le conflit, ce « sentiment nationale » s'incarne dans la figure du reporter français. L'unité du peuple italien derrière l'initiative coloniale du gouvernement Giolitti décrites par Carrère en octobre mais également par Jean Longuet dans les colonnes de *L'Humanité* au mois de décembre 1911 trouve ainsi un écho derrière la figure de Jean Carrère⁵⁰⁷.

La « frénésie patriotique » italienne semble ainsi, à la suite d'un événement inattendu survenu à l'encontre d'un reporter de guerre français à Tripoli, trouver une incarnation dans la figure de ce journaliste italophile, dont le professionnalisme est reconnu par une large partie du milieu journalistique français et italien⁵⁰⁸.

Le Temps retrace ainsi dans ses colonnes la mise en place d'un réel engouement et d'une ferveur populaire dont l'ampleur propulse Carrère du statut déjà très héroïque de reporter de guerre à celui d'icône nationale en Italie, incarnant l'idée d'une union latine et du soutien français à l'entreprise coloniale italienne.

Seulement quelques jours après l'agression, le journal français fait ainsi état de plusieurs manifestations de soutien au reporter français observées dans plusieurs villes italiennes. Les articles du *Temps* décrivent une vague d'émotion palpable en Italie au sujet du correspondant français blessé à Tripoli :

L'événement continue à soulever une émotion qui s'étend à toute l'Italie ; l'agence Havas et nombre de dépêches de différentes villes nous signalent des

⁵⁰⁶*Ibid.* 4 octobre 1911

⁵⁰⁷*L'Humanité*, 20 et 23 décembre 1911

⁵⁰⁸Le terme de « frénésie patriotique » est utilisé par Jean Longuet dans un article de *L'Humanité* du 20 décembre 1911

manifestations du sentiment public singulièrement significatif. A Rome hier après-midi de nombreux manifestants se sont réunis devant le ministère de l'Intérieur pour protester contre l'attaque dont M. Jean Carrère a été victime. [...] Les manifestants se sont rendus ensuite devant le palais Farnèse, siège de l'ambassade de France. Deux étudiants ont pris la parole pour exalter la liberté de la presse et pour exprimer leur sympathie pour la France. Les paroles des orateurs ont été accueillies par les cris répétés de « Vive la France ! Vive l'Italie ! » Dans la matinée, une foule qu'on peut évaluer à dix mille personnes [...] s'est rendue devant le Quirinal, acclamant les souverains jusqu'à ce qu'ils aient paru au balcon pour saluer la manifestation. Puis le cortège s'est rendu, aux cris de « Vive Carrère ! », devant la maison du correspondant du *Temps*⁵⁰⁹.

Le journal français rend ainsi compte de vives mobilisations de soutien à Carrère, dans lesquelles sont exaltées les idées d'amitiés franco-italienne, de liberté de la presse mais également d'un fort soutien populaire envers le gouvernement et les dirigeants italiens. L'incident dont Carrère est la victime est ainsi producteur d'une forte mobilisation populaire en Italie. Le correspondant du *Temps* semble bien ici, incarner le soutien non seulement de la France envers sa « sœur latine » mais également du peuple italien envers la guerre menée en Libye.

Les manifestations de soutien observées en Italie se transforment dans les colonnes du *Temps* en un « magnifique mouvement de sympathie personnelle et de fraternité latine » prenant une ampleur de plus en plus large dans la Péninsule⁵¹⁰. Les réactions de sympathie à l'encontre de Carrère se transforment ainsi en manifestations d'ampleur qui portent une idée plus large que la sympathie personnelle provoquée par la vive émotion qu'a causé l'agression du reporter à Tripoli. L'idée d'une fraternité entre la France et l'Italie, au nom de racines latines communes, prend le pas sur le soutien personnel. Cette union latine française et italienne est portée par la figure de Jean Carrère, un reporter français, amoureux de l'Italie dont le soutien manifeste à l'action italienne en Libye l'a mené à subir une tentative de meurtre.

Les fortes mobilisations au nom de cette idée et autour de la figure du reporter français sont mises en avant dans les colonnes du *Temps*. L'idée d'un soulèvement populaire massif en Italie au nom de la fraternité franco-italienne et pour défendre la guerre coloniale italienne est ainsi mise en avant :

Il est intéressant de voir combien la masse populaire elle-même a été soulevée. De toutes les provinces ont été envoyés des messages émanant d'humbles soldats, de petits marins ou de vieux garibaldiens, des cartes postales patriotiques, avec des mots émouvants et ingénus où la France est acclamée

⁵⁰⁹*Le Temps*, 5 décembre 1911

⁵¹⁰*Ibid.* 7 décembre 1911

avec le nom de Carrère. Un nombre considérable d'adresses sont parvenues aussi à Mme Carrère, signées des femmes les plus illustres, comme les plus modestes, institutrices primaires et grandes dames, artistes et simples ouvrières⁵¹¹.

Le Temps met en avant le consensus créé en Italie à la suite de l'agression de Carrère. Avec ces descriptions de la mobilisation de soutien au correspondant français et de l'exaltation de l'union latine, toute la population italienne semble unie derrière le projet colonial des nationalistes et de son gouvernement. Toute la Péninsule se rassemble derrière un Jean Carrère incarnant la France, sœur latine de l'Italie et seule puissance européenne soutenant l'Italie dans sa conquête coloniale en Tripolitaine et en Cyrénaïque.

L'effet d'un soutien populaire massif à Carrère et plus indirectement à la guerre « italo-turque » semble également constituer un contrepoids important aux grandes mobilisations contre la guerre organisées dans toute l'Europe par l'Internationale socialiste qu'évoquait *L'Humanité* dans certains articles dénonçant l'invasion italienne de la Libye et les atrocités commises en Tripolitaine⁵¹².

L'idée d'une union entre la France et l'Italie et d'un soutien français à la conquête italienne de la Libye est portée par *Le Temps* dans les représentations de cette forte mobilisation de soutien à Carrère et aux valeurs qu'incarne celui-ci. En effet, le quotidien faisait partie de ces journaux français de centre-droit favorables à un rapprochement franco-italien⁵¹³.

La vision de la presse française de l'époque au sujet de l'Italie contemporaine pouvait ainsi être divisée en quatre grands groupes : les journaux d'extrême droite, cléricaux, nationaliste et fortement italo-phobes, les journaux de centre-droit favorables à un rapprochement franco-italien (*Le Temps* ou *Le Figaro*), les journaux de gauches italo-philés publiant les écrits d'exilés italiens (*La Paix* ou *Le Siècle*) et les journaux socialistes mettant en avant la fraternité latine⁵¹⁴. Les journaux italo-philés n'étaient cependant pas forcément favorables à la guerre menée par l'Italie en Libye, mais étaient partisans d'une union entre les deux pays.

En 1896 avec la fin de Crispi à la tête du gouvernement italien les conditions deviennent propices à un rapprochement avec la France. Des acteurs diplomatiques comme Camille Barrère

⁵¹¹*Ibid.*

⁵¹²Par exemple : *L'Humanité*, 26 octobre 1911

⁵¹³ BERTRAND Gilles, FRETIGNE Jean-Yves et GIACONE Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, Armand Colin, 2016 p. 262

⁵¹⁴*Ibid.*

et Giuseppe Tornielli sont placés à la tête des diplomaties françaises et italiennes et œuvrent en faveur de ce rapprochement⁵¹⁵. Cependant les questions coloniales et d'alliances empoisonnent toujours les relations franco-italiennes : l'Italie est membre de la Triplice et la France membre de la Triple-Entente, la question tunisienne n'est pas réglée et la question des aires d'influence italienne et française en Afrique Orientale constituent des points de forts désaccords entre les deux nations⁵¹⁶. La question tunisienne est réglée par des accords en septembre 1896 et des pourparlers sont engagés en 1897 concernant les aires d'influences en Afrique Orientale⁵¹⁷. La question coloniale est ainsi réglée entre les deux pays, la France constitue pour l'Italie le seul soutien quant aux visées coloniales que celle-ci a en Tripolitaine. Ce soutien est scellé par un accord en décembre 1900 prévoyant une liberté d'action italienne en Tripolitaine en cas d'agissements français au Maroc⁵¹⁸.

En 1911 la France apparaît ainsi aux yeux de la population italienne comme étant la seule puissance en Europe à soutenir son action coloniale. Ce soutien est également visible par le peu de dénonciations des atrocités italiennes dans la grande presse française, alors que les principaux journaux anglophones et germanophones mènent une vaste campagne anti-italienne.

Ces éléments permettent de mieux comprendre l'exaltation de l'idée d'une fraternité franco-italienne qui fait suite à l'agression de Carrère mais également de comprendre en quoi la figure du correspondant du *Temps* apparaît comme étant vectrice de cette idée. Carrère et *Le Temps* paraissent, aux yeux de la population italienne comme étant l'incarnation de ce soutien français à l'Italie alors que toutes les autres puissances européennes et mondiales adoptent une position très défavorable face aux visées coloniales italiennes en Afrique méditerranéenne. Carrère incarne ainsi cette image pour les Italiens et *Le Temps* se charge de véhiculer cette représentation de son correspondant du fait notamment de sa position favorable à un rapprochement entre les deux « sœurs latines. »

Tout au long du mois de décembre 1911 *Le Temps* publie, à la suite de son article du 3 décembre annonçant l'agression de son correspondant, douze articles évoquant des manifestations de soutien à Jean Carrère, des mobilisations franco-italiennes, des messages de soutien de personnes importantes au journaliste et à sa femme ou encore retraçant l'arrivée de celui-ci en Italie. La tentative de meurtre du journaliste français donne suite à une sorte de

⁵¹⁵*Ibid.* p. 246

⁵¹⁶*Ibid.*

⁵¹⁷*Ibid.* p. 247

⁵¹⁸*Ibid.* p. 249

feuilleton dans les colonnes du *Temps* retraçant le parcours de Carrère de Tripoli à Naples, les manifestations et événements en son honneur toujours plus importantes ou encore l'engouement de la population italienne pour l'union latine incarnée par la figure du reporter.

La teneur du discours de Carrère sur l'événement qu'il couvrait était une exception à Tripoli. En effet, la plupart des journalistes étrangers présents à Tripoli tenaient un discours plus critique sur les événements, bien que, selon Sergio Romano, aucun journaliste n'était totalement objectif et ne se positionnait en simple témoin de la guerre, tous véhiculaient à travers leurs écrits leurs propres idées et leurs propres sentiments⁵¹⁹. Cependant, Carrère était le seul correspondant étranger à entretenir par ses correspondances au *Temps*, un avis extrêmement favorable à l'Italie. Cette exception a ainsi contribué à forger la figure héroïque du correspondant français dans la population italienne⁵²⁰.

En effet Carrère acquière une notoriété encore plus grandissante à son retour en Italie à la mi-décembre de l'année 1911. *Le Temps* évoque des rassemblements massifs dignes de la célébration d'un héros national lorsque celui-ci débarque à Naples. Avant même son arrivée, le journal prévoit des manifestations et événements prévus en Italie pour célébrer l'arrivée du reporter :

Jean Carrère s'embarque aujourd'hui à Tripoli sur le transport *Bosnia* pour rentrer en Italie, où l'attendent de nouvelles manifestations de sympathie. A Rome on lui offrira deux banquets : l'un populaire, l'autre littéraire et politique⁵²¹.

Dans son édition du 15 décembre, *Le Temps* évoque l'arrivée à Naples de Carrère. Le quotidien fait état d'une mobilisation d'ampleur. Le reporter français est accueilli par de nombreuses personnalités politiques et intellectuelles italiennes ainsi que par une foule massive :

Carrère descendit du *Romania*, dans un canot à vapeur mis par l'amiral Finzi à la disposition de Mme Carrère, et il aborda ainsi sur le port, où il était attendu par le préfet, une délégation de la municipalité, les autorités civiles et militaires, ainsi qu'une foule si compacte que l'automobile prêtée par l'Automobile-club mit une demi-heure pour pouvoir démarrer. [...] La marche était si lente, arrêtée par les remous de la foule que, parti du port vers midi, le cortège est arrivé devant l'hôtel Bertolini à deux heures trois quarts. Toutes les fenêtres avaient arboré des drapeaux italiens français et d'autres nations. Une foule compacte criait : « Vive la France ! Vive Carrère ! Vive le Temps ! » Des fleurs tombaient de toutes les croisées. Lorsque le cortège arriva devant la mairie, le marquis de Naples se fraya un passage à travers la foule et alla

⁵¹⁹ROMANO Sergio, *op. cit.* p. 137

⁵²⁰*Ibid.* p. 138

⁵²¹*Le Temps*, 11 décembre 1911

embrasser Jean Carrère au milieu d'ovations prolongées⁵²².

Le correspondant du *Temps* est ainsi accueilli en véritable héros national par la population italienne à son retour de Tripoli. Il est reçu par de nombreuses personnalités, acclamé par une foule qui est décrite comme « compacte » et des moyens de locomotions sont également mis à sa disposition par certains personnages importants ou certains clubs italiens.

Avec l'arrivée de Carrère en Italie, les « manifestations de sympathie » se transforment dans les titres du *Temps* en « manifestations franco-italiennes. » Carrère est le symbole de cette amitié entre les deux nations et semble l'incarner mieux que quiconque aux yeux de la population italienne. Le quotidien parisien fait état de plusieurs événements organisés en son honneur par divers personnages et institutions. Un banquet est, par exemple, organisé en son honneur par le *Mattino*, un journal italien avec lequel Carrère a collaboré⁵²³. L'édition du *Temps* du 17 décembre 1911 apprend que le journaliste français a été fait citoyen de la ville de Naples⁵²⁴. Dans celle du 23 décembre, le *Temps* évoque le fait que son collaborateur a été reçu par le couple royal italien et une courte dépêche publiée le 25 décembre annonce la nomination de Carrère comme commandeur de la couronne par le roi d'Italie⁵²⁵.

En quelques semaines, la figure du reporter français s'est imposée dans les représentations collectives italiennes comme l'incarnation de la défense française du projet mené par l'Italie en Tripolitaine et en Cyrénaïque. Du fait de deux facteurs : le soutien manifeste à l'Italie dans les correspondances qu'il entretient avec le *Temps*, et son agression au mois de décembre 1911 à Tripoli, Jean Carrère devient un véritable héros national en Italie. C'est exemple d'héroïsation de la figure d'un reporter de guerre témoigne de l'importance que peuvent acquérir ces derniers au sein des représentations collectives nationales. Par les idées et les représentations qu'il véhicule dans la presse mais aussi pour la posture héroïque qu'incarne le reporter de guerre par la mise en place d'une scénarisation du danger auquel il est exposé lors de son reportage, sa figure peut parfois devenir celle d'un héros aux yeux d'une population.

Les représentations constituent ainsi un point non négligeable du reportage de guerre. Lors de la guerre « italo-turque » les deux « camps » de journalistes présents à Tripoli s'affrontent dans la presse par les différentes représentations de cette guerre qu'ils véhiculent. Certains diabolisent ainsi la guerre et plus généralement les italiens en véhiculant les représentation d'un

⁵²²*Ibid.* 15 décembre 1911

⁵²³*Ibid.* 16 décembre 1911

⁵²⁴*Ibid.* 17 décembre 1911

⁵²⁵*Ibid.* 23 et 25 décembre 1911

conflit violent et atroce. D'autres, comme Carrère, Bevione ou Chéreau, tentent de défendre le projet colonial italien contre ces dénonciations en véhiculant la représentation d'une armée italienne héroïque, d'ennemis désemparés et affaiblis et d'une population locale diabolisée, fanatique et sauvage. Cette « bataille » de l'information, ou plutôt de la représentation, se gagne également par la popularité du reporter. L'exemple de Carrère est ainsi significatif de l'image d'un correspondant de guerre dont les écrits sont clairement italophiles, et dont un événement inattendu lui confère une grande popularité en Italie, au point de devenir un héros national pour une partie de la population de la Péninsule. Ce statut héroïque du reporter français dans une majorité des représentations collectives apporte une crédibilité et une légitimité de sa vision du conflit pour les italiens. *Le Temps* du 23 décembre 1911 annonce ainsi que son collaborateur prévoit une tournée de conférences dans les principales villes d'Italie, dont les bénéfices seraient reversés aux « œuvres de bienfaisance pour les soldats combattants et leurs familles⁵²⁶. » Dans le même article, on apprend que le Roi et la Reine d'Italie, après avoir reçu Carrère « ont interrogé en détail l'envoyé du *Temps* sur ses impressions et observations » à propos de la guerre « italo-turque.⁵²⁷ » L'incident dont est victime le correspondant français et l'impact que celui-ci a eu dans la population italienne lui confère une légitimité quant à ses avis et impressions sur le conflit jusque chez le couple royal italien.

Les représentations médiatiques que véhicule la presse au sujet d'un événement, que ce soit par les articles d'envoyés spéciaux dont la vision paraît légitime du fait de leur présence sur le théâtre de la guerre ou encore par des illustrations ou photographies concernant l'événement, constituent donc une faille à la réalité historique des faits. Ainsi, lorsque l'on étudie un événement comme la guerre « italo-turque » à travers les articles de presses publiés par des correspondants de guerre, la réalité de l'événement est tronquée par la volonté du journaliste ou de la rédaction du journal pour lequel il travaille, d'en véhiculer une représentation orientée dans un but politique, rédactionnel ou encore personnel.

⁵²⁶*Ibid.* 23 décembre 1911

⁵²⁷*Ibid.*

Conclusion

L'étude des reportages à Tripoli de Gaston Chérau, Jean Carrère et Giuseppe Bevione permet de tirer plusieurs conclusions concernant l'exercice du reportage de guerre en Tripolitaine lors de la guerre « italo-turque » en 1911. La question du rapport entre le journaliste et l'événement qu'il couvre en tant que reporter est au cœur de ce mémoire, principalement avec cette notion d'italophilie, c'est à dire d'une opinion personnelle du reporter clairement favorable aux Italiens, interférant dans les comptes rendus, articles et dépêches publiées par les trois hommes.

Le contexte médiatique particulier de la guerre « italo-turque » permet ainsi de comprendre la nature et les enjeux politiques et économiques du reportage de guerre au début du XXe siècle. En effet, à Tripoli, les différents reporters de guerre ayant pour mission de rendre compte d'une guerre lointaine à un lectorat et plus largement à une population, se retrouvent rapidement dans un rapport conflictuel non seulement avec les autorités militaires en place mais aussi entre envoyés spéciaux. La mise en place d'un conflit entre deux « camps » de journalistes traduit ainsi des enjeux divers de la transmission d'informations sur le conflit. Les rapports entre envoyés spéciaux deviennent conflictuels parce qu'ils divergent sur la vision du conflit à véhiculer dans la presse. Les uns, italophiles, ne souhaitent pas mettre en difficulté l'entreprise italienne et cherchent à dissimuler, minimiser et justifier la répression et les atrocités qu'ils observent, les autres principalement anglophones et germanophones, cherchent à dénoncer cette violence et à rendre compte de toute ces atrocités dans les colonnes de leurs journaux.

Cela démontre la dimension politique de la presse et du reportage de guerre et les enjeux que représentent pour les belligérants ou pour les puissances européennes, les représentations d'un conflit véhiculées par les envoyés spéciaux sur place. L'idée d'une émancipation des organes de presse par rapport au pouvoir politique en place est centrale durant l'âge d'or de la presse entre

les années 1870 et 1914. L'accroissement de l'importance des facteurs économiques permet ainsi aux journaux de se libérer du poids politique qui pesait sur eux et de modifier les rapports entre presse et pouvoir⁵²⁸. Cependant les relations entre le journal et le politique ne sont pas coupées. Le pouvoir politique n'interfère officiellement plus dans la ligne éditoriale du journal, cependant leurs rapports restent étroitement liés. Le pouvoir peut en effet corrompre un journal en difficultés économiques afin d'en orienter le contenu, mais les acteurs économiques du journal peuvent également se servir de la presse pour accéder au pouvoir⁵²⁹. La presse devient ainsi tributaire de facteurs économiques et l'idée d'une presse totalement indépendante, ne saisissant pas les enjeux politiques d'un événement tel que la guerre « italo-turque » ne paraît pas envisageable.

Ces éléments permettent ainsi de comprendre la non-objectivité d'un reportage de guerre en 1911. Les visions politiques du conflit diffèrent entre correspondants. Certains, comme Giuseppe Bevione ont porté le projet d'une guerre coloniale en Tripolitaine et en Cyrénaïque, véhiculant par la presse italienne, des arguments s'avérant pour certains, totalement faux sur le terrain. Son reportage ne peut ainsi pas être la simple transmission brute des événements, qu'ils soient favorables ou non aux Italiens. Bevione utilise son statut de reporter de guerre en Tripolitaine afin de continuer le travail qu'il avait commencé, aux côtés des nationalistes italiens, bien avant la déclaration de guerre du 29 septembre 1911.

L'exemple de Bevione illustre bien l'impossibilité d'une objectivité et d'une passivité du reporter de guerre. Le correspondant italien n'est pas à Tripoli dans le seul et unique but d'informer les lecteurs de *La Stampa* sur l'actualité du conflit, il n'est pas en Tripolitaine dans ce rôle d'observation que suggère sa profession. Bevione, comme Carrère et comme Chéreau, est un acteur du conflit. Ce phénomène est également observé par Sergio Romano, selon lui, la majorité des journalistes italiens qui débarquent à Tripoli à la fin du mois de septembre 1911 ne voient pas la guerre simplement comme un événement à raconter mais plutôt comme un moyen de vérifier les arguments politiques avancés par les nationalistes⁵³⁰. L'assignation de ce rôle est palpable lorsque l'on se penche sur les articles publiés par Bevione.

Pour exemple, l'un des principaux arguments de la campagne nationaliste résidait dans le fait que la conquête de la Tripolitaine ne serait qu'une promenade, une « passeggiata » militaire pour

⁵²⁸ CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004 p. 21

⁵²⁹ *Ibid.*

⁵³⁰ ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977) p. 134

l'armée italienne. Cet argument avait ainsi largement été véhiculé dans la presse quotidienne italienne⁵³¹. Les événements de la guerre « italo-turque » se sont pourtant déroulés d'une manière totalement différente : les Italiens ont rencontré une résistance turque tenace mais également une résistance forte de la part des populations de Tripolitaine et de Cyrénaïque, dont la propagande nationaliste annonçait par ailleurs l'accueil des Italiens en libérateurs. Cependant, et malgré tous ces événements survenus en octobre et novembre 1911, Bevione continue de véhiculer, dans ses articles du mois de décembre 1911, l'image d'une conquête facile par les italiens et de conquêtes italiennes sans tirer un seul coup de fusil. Ainsi un article publié le 12 décembre et intitulé : « L'oasi piu aspra e forte della Tripolitania frugata senza colpo ferire dalla divisione de Chaurand. » fait état de la conquête d'une localité de l'oasis de Tripoli, sans que les troupes italiennes n'aient à se battre, ni même à tirer un seul coup de feu⁵³².

Le correspondant de *La Stampa* est à Tripoli pour véhiculer dans les représentations collectives italiennes l'image d'un conflit maîtrisé par les italiens et durant lequel tous les arguments nationalistes s'avèrent justes. C'est en cela que le journaliste italophile joue un rôle politique lors de la guerre « italo-turque », il est le seul lien entre les italiens ou les français, et le conflit colonial qui se déroule à plusieurs milliers de kilomètres de là. Le reporter de guerre acquière ainsi un rôle essentiel lors d'un conflit comme la guerre « italo-turque » qui se révèle plus controversé et complexe que prévu pour les italiens.

La représentation du conflit par le reporter de guerre, de par le fait qu'il est sur le lieu de la guerre et qu'elle se déroule sous ses yeux, paraît totalement légitime aux yeux d'une population qui n'a d'informations sur l'événement que par les écrits de cette personne. Cette position de « relais » entre la guerre et la population confère au reporter une importance de taille à contrôler pour le pouvoir politique et militaire.

En effet, le contexte médiatique de la guerre « italo-turque » traduit également de l'impact du reporter de guerre sur la population. Que ce soit du côté des italophiles ou des correspondants anglophones et germanophones, les différentes représentations de la guerre véhiculées par la presse ont toutes un impact majeur dans les représentations collectives et suscitent des réactions d'émotions, d'engouement ou encore d'indignations qui peuvent se traduire par de fortes mobilisations populaires. C'est le cas lors de la campagne de dénonciation des atrocités et de la répression italienne, initiée par des correspondants anglais, allemands ou américains. Les écrits

⁵³¹ DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988 p. 56

⁵³²*La Stampa*, 12 décembre 1911. Nous traduisons : « L'oasis le plus rude et fort de Tripolitaine mis a sac sans combat par la division de Chaurand. »

de ces correspondants sur la nature particulièrement violente de la répression italienne et des massacres auxquels ils disent avoir assisté donnent lieu à une dénonciation massive de la guerre « italo-turque », mais également à de grandes manifestations populaires à l'appel de journaux socialistes comme *L'Humanité*. Les reporters italophiles possèdent également cette force mobilisatrice en Italie ou en France. La découverte et les descriptions dans leurs articles de cadavres de soldats italiens mutilés suscite une vague d'émotion et d'indignation en Italie et mobilise un peu plus le soutien populaire des Italiens vis à vis de cette guerre. De même, l'agression de Jean Carrère par un homme immédiatement décrit dans les articles du *Temps*, de *La Stampa* ou du *Matin*, comme étant un membre des Jeunes-turcs suscite un soutien massif et une héroïsation de la figure du journaliste français en Italie.

L'étude des reportages de Carrère, Chéreau et Bevione est évocatrice en ce sens. Le reporter de guerre n'apparaît pas comme l'observateur impartial d'un événement. L'information qu'il transmet peut s'avérer tronquée par ce manque d'objectivité mais également par des moyens politiques et militaires mis en œuvre pour contrôler l'impact fort que peuvent représenter les reportages de guerre dans les représentations publiques. Ainsi la censure ou les accréditations accordées par l'armée italienne à certains journalistes complaisants et non à d'autres constituent des freins à la transmission d'une information brut, exacte et objective.

Le reportage de guerre constitue ainsi en 1911, un enjeu important dans la guerre coloniale menée en Libye par les Italiens. Il faut désormais composer avec cette nouvelle donnée, apparue avec l'essor de la presse. Avec le développement du reportage de guerre, les conflits se gagnent également en contrôlant les représentations médiatiques. Cela n'était pas le cas jusqu'à l'émancipation de la presse des pressions politiques. En effet les premiers reporters de guerre étaient accrédités par l'armée et non envoyés par des rédactions de journaux ce qui ne constituait pas un problème pour le commandement militaire. Avec l'essor de la presse, les reporters de guerre sont envoyés sur le théâtre de la guerre par le journal avec lequel ils collaborent ce qui réduit considérablement le contrôle militaire de l'information et constitue un élément avec lequel il faut composer.

Cette nouvelle dimension du reportage de guerre, son impact par les représentations qu'il véhicule est mis en évidence par les reportages de Chéreau, Carrère ou Bevione. En 1911, à Tripoli, le reporter de guerre italophile joue un rôle dans le déroulement du conflit. Légitimé par sa condition de reporter, les reportages qu'il produit n'en sont pas pour autant objectifs et révélateurs de la réalité des événements. Les trois reportages étudiés dans ce mémoire

apparaissent ainsi comme étant une représentation donnée de la guerre « italo-turque », une image de ce conflit, véhiculée dans les représentations collectives pour différentes raisons, politiques, éditoriales ou encore idéologiques. Ces trois reportages traduisent ainsi de l'importance naissante du reportage de guerre et des enjeux croissants que celui-ci représente lors d'un conflit militaire.

Sources :

Articles de journaux français :

- *Le Temps* :

Octobre 1911 :

- 03 / 10 / 1911
- 04 / 10 / 1911
- 06 / 10 / 1911
- 07 / 10 / 1911
- 10 / 10 / 1911
- 11 / 10 / 1911
- 14 / 10 / 1911
- 16 / 10 / 1911
- 17 / 10 / 1911
- 24 / 10 / 1911
- 27 / 10 / 1911
- 28 / 10 / 1911
- 31 / 10 / 1911

Novembre 1911 :

- 04 / 11 / 1911
- 17 / 11 / 1911
- 19 / 11 / 1911
- 25 / 11 / 1911
- 27 / 11 / 1911
- 28 / 11 / 1911
- 30 / 11 / 1911

Décembre 1911 :

- 01 / 12 / 1911
- 03 / 12 / 1911
- 04 / 12 / 1911
- 05 / 12 / 1911
- 06 / 12 / 1911
- 07 / 12 / 1911
- 08 / 12 / 1911
- 11 / 12 / 1911
- 14 / 12 / 1911
- 15 / 12 / 1911

- 16 / 12 / 1911
- 17 / 12 / 1911
- 19 / 12 / 1911
- 23 / 12 / 1911
- 25 / 12 / 1911
- 27 / 12 / 1911
- 28 / 12 / 1911

- *Le Matin* :

Novembre 1911 :

- 30 / 11 / 1911

Décembre 1911 :

- 02 / 12 / 1911
- 03 / 12 / 1911
- 05 / 12 / 1911
- 08 / 12 / 1911
- 09 / 12 / 1911
- 10 / 12 / 1911
- 15 / 12 / 1911
- 23 / 12 / 1911
- 25 / 12 / 1911
- 27 / 12 / 1911
- 28 / 12 / 1911
- 19 / 12 / 1911

- *L'Humanité* :

Octobre 1911 :

- 24 / 10 / 1911
- 25 / 10 / 1911
- 26 / 10 / 1911
- 27 / 10 / 1911
- 28 / 10 / 1911
- 29 / 10 / 1911
- 31 / 10 / 1911

Novembre 1911 :

- 01 / 11 / 1911
- 02 / 11 / 1911
- 03 / 11 / 1911
- 04 / 11 / 1911
- 06 / 11 / 1911
- 07 / 11 / 1911
- 08 / 11 / 1911
- 09 / 11 / 1911
- 10 / 11 / 1911
- 11 / 11 / 1911
- 13 / 11 / 1911
- 14 / 11 / 1911

- 15 / 11 / 1911
- 16 / 11 / 1911
- 17 / 11 / 1911
- 21 / 11 / 1911
- 22 / 11 / 1911
- 26 / 11 / 1911
- 27 / 11 / 1911

Décembre 1911 :

- 01 / 12 / 1911
- 03 / 12 / 1911
- 05 / 12 / 1911
- 06 / 12 / 1911
- 09 / 12 / 1911
- 10 / 12 / 1911
- 11 / 12 / 1911
- 12 / 12 / 1911
- 13 / 12 / 1911
- 18 / 12 / 1911
- 20 / 12 / 1911
- 23 / 12 / 1911
- 24 / 12 / 191
- 27 / 12 / 1911
- 31 / 12 / 1911

Articles de journaux italiens :

- *La Stampa* :

Juillet 1911 :

- 30 / 07 / 1911

Août 1911 :

- 10 / 08 / 1911
- 27 / 08 / 1911

Septembre 1911 :

- 27 / 09 / 1911
- 28 / 09 / 1911
- 30 / 09 / 1911

Octobre 1911 :

- 01 / 10 / 1911
- 05 / 10 / 1911
- 10 / 10 / 1911
- 11 / 10 / 1911
- 12 / 10 / 1911
- 16 / 10 / 1911
- 17 / 10 / 1911
- 18 / 10 / 1911
- 20 / 10 / 1911
- 21 / 10 / 1911
- 23 / 10 / 1911

- 25 / 10 / 1911
- 26 / 10 / 1911
- 27 / 10 / 1911
- 28 / 10 / 1911
- 29 / 10 / 1911
- 30 / 10 / 1911
- 31 / 10 / 1911

Novembre 1911 :

- 02 / 11 / 1911
- 03 / 11 / 1911
- 06 / 11 / 1911
- 07 / 11 / 1911
- 08 / 11 / 1911
- 09 / 11 / 1911
- 10 / 11 / 1911
- 11 / 11 / 1911
- 12 / 11 / 1911
- 13 / 11 / 1911
- 14 / 11 / 1911
- 15 / 11 / 1911
- 16 / 11 / 1911
- 17 / 11 / 1911
- 18 / 11 / 1911
- 19 / 11 / 1911
- 20 / 11 / 1911
- 21 / 11 / 1911
- 22 / 11 / 1911
- 23 / 11 / 1911
- 24 / 11 / 1911
- 25 / 11 / 1911
- 26 / 11 / 1911
- 28 / 11 / 1911
- 29 / 11 / 1911

Décembre 1911 :

- 01 / 12 / 1911
- 03 / 12 / 1911
- 04 / 12 / 1911
- 05 / 12 / 1911
- 06 / 12 / 1911
- 07 / 12 / 1911
- 08 / 12 / 1911
- 11 / 12 / 1911
- 12 / 11 / 1911
- 13 / 12 / 1911
- 14 / 12 / 1911
- 15 / 12 / 1911
- 17 / 12 / 1911
- 19 / 12 / 1911
- 22 / 12 / 1911
- 28 / 12 / 1911
- 29 / 12 / 1911

Illustrations et photographies :

- *Supplément illustré du Petit Parisien :*

Octobre 1911 :

- 15 / 10 / 1911
- 22 / 10 / 1911
- 29 / 10 / 1911

Novembre 1911 :

- 19 / 11 / 1911
- 26 / 11 / 1911

Décembre 1911 :

- 03 / 12 / 1911

- *Supplément illustré du Petit Journal :*

Octobre 1911 :

- 15 / 10 / 1911

Novembre 1911 :

- 05 / 11 / 1911
- 12 / 11 / 1911
- 19 / 11 / 1911

Bibliographie :

° Dictionnaires :

- CHEVALIER Jean, GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont / Jupiter, 1982

° Ouvrage sur l'Italie contemporaine :

- BERNSTEIN Serge, MILZA Pierre, *L'Italie contemporaine du Risorgimento à la chute du fascisme*, Paris, Armand Colin, 1995

° Ouvrages généraux sur la colonisation italienne :

- LABANCA Nicola, *Outre-mer. Histoire de l'expansion coloniale italienne*, Grenoble, trad. Ellug 2014

- MIEGE Jean-Louis, *L'impérialisme colonial italien de 1870 à nos jours*, Paris, SDES, 1968

- ROCHAT Giorgio, *Il colonialismo italiano*, Torino, Loescher editore, 1974

° Monographies sur la guerre italo-turque :

- DEL BOCA Angelo, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore 1860-1922*, Editori Laterza, 1988

- MALTESE Paolo, *La terra promessa. La guerra italo-turca e la conquista della Libia 1911-12*, Milano, Sugar editore, 1968

- ROMANO Sergio, *La Quarta Sponda. La guerra di Libia 1911-1912*, Milano, TEA, 2005 (1977)

° Ouvrages généraux sur l'histoire de la Libye :

- MARTEL André, *La Libye 1835 – 1990. Essai de géopolitique historique*, Paris, Presse universitaire de France, 1991

° Ouvrages sur l'essor de la presse au XIXe et XXe siècles :

- CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse (1830-1939)*, Paris, Seuil, 2004
- DELPORTE Christian, BLANDIN Claire, ROBINET François, *Histoire de la presse en France. XXe – XXIe siècles*, Paris, Armand Colin, 2016
- FEYEL Gilles, *La presse en France des origines à 1944 : histoire politique et matérielle*, Paris, Ellipses, 2007 (2^e édition)
- JEANNENEY Jean-Noël, *Une histoire des médias : Des origines à nos jours*, Paris, Seuil, 2015 (5^e édition)
- KALIFA Dominique, REGNIER Philippe, THERENTY Marie-Eve, VAILLANT Alain (sous la dir.), *La Civilisation du journal. Une histoire de la presse française au XIXe siècle*, Nouveau Monde éditions, 2011
- LEROY Roland (dir.), *Un siècle d'Humanité 1904-2004*, Paris, le cherche midi, 2004
- PINSOLLE Dominique, *Le Matin, une presse d'argent et de chantage (1884 – 1944)*, Presse Universitaire de Rennes, 2012
- WOLGENSINGER Jacques, *L'Histoire à la une : la grande aventure de la presse*, Paris, Gallimard, 1989

° Ouvrages sur les journalistes, les correspondants de guerre et les envoyés spéciaux :

- BOUCHARENC Myriam, *L'écrivain-reporter au cœur des années trente*, Presse Universitaire du Septentrion, 2004
- DELPORTE Christian, *Les journalistes en France. 1880 – 1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, coll. XXe siècle, 1999
- KNIGHTLEY Philip, *Le correspondant de guerre, de la Crimée au Vietnam. Héros ou propagandistes ?*, Paris, Flammarion, 1976
- MARTIN Marc, *Les grands reporters. Les débuts du journalisme moderne*, Paris, Audibert, 2005

° Ouvrages sur les conquêtes coloniales contemporaines :

- FREMEAUX Jacques, *De quoi fut fait l'Empire. Les guerres coloniales au XIXe siècle*, Paris, CNRS Editions, 2010
- SINGARAVELOU Pierre (sous la dir.), *Les Empires coloniaux, XIXe – XXe siècle*, Paris, Points, 2013
- SURUN Isabelle (sous la dir.), *Les sociétés coloniales à l'âge des Empires, 1850 – 1960*, Paris, Atlande, 2012
- WESSELING Henri, *Le partage de l'Afrique. 1880-1914*, Paris, Gallimard, 2002

° Ouvrages sur les relations franco-italiennes :

- BERTRAND Gilles, FRETIGNE Jean-Yves et GIACONE Alessandro, *La France et l'Italie. Histoire de deux nations sœurs*, Grenoble, Armand Colin, 2016

° **Ouvrages sur la propagande et les représentations médiatique :**

- CHOMSKY Noam, HERMAN Edward, *La fabrication du consentement : de la propagande médiatique en démocratie*, Marseille, Agone, 2009

- CHOMSKY Noam, MC CHESNEY Robert W., *Propagande médias et démocratie*, Montréal, Ecosociété, 2005

- D'ALMEIDA Fabrice, *Une histoire mondiale de la propagande : de 1900 à nos jours*, Paris, éditions de la Martinière, 2013

- LABORIE Pierre, *L'opinion française sous Vichy : les français et la crise d'identité nationale : 1936-1944*, Paris, Seuil, 2001

- PUISEUX Hélène, *Les Figures de la guerre. Représentations et sensibilités. 1839-1996*, Paris, Gallimard, 1997

° **Ouvrages sur le socialisme européen au XXe siècle :**

- CONORD Fabien, *Les gauches européennes au XXe siècle*, Paris, Armand Colin, 2012

° **Ouvrages sur la censure :**

- DARNTON Robert, *De la censure : essai d'histoire comparée*, Paris, Gallimard, 2014

- MARTIN Laurent (dir), *Les censures dans le monde. XIXe – XXe siècles*, Rennes, Presse universitaire de Rennes, 2016

° **Ouvrages sur les émotions médiatiques :**

- BOLTANSKI Luc, *La Souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique* [1993], Paris, Gallimard, 2007

° **Biographies :**

- PY-CHERAU Françoise et SURGET Eric, *Gaston Chéreau, romancier de la province française (1872 – 1937)*, Niort, Bibliothèque municipale de Niort, 1987

° **Articles de revues :**

- Sur les correspondants de guerre :

- THERENTY Marie-Eve, Les « vagabonds du télégraphe » : représentations et poétiques du grand reportage avant 1914, dans, *Sociétés et représentations* n° 21 : *Le siècle des voyages*, ISOR / credhess 2006

- Sur la colonisation italienne :

- DUBOIS Colette, « L'Italie, cas atypique d'une puissance européenne en Afrique : une

colonisation tardive, une décolonisation précoce » p. 10 à 14, *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, BDIC, juillet-décembre 1993

° Essais :

- FERRARI Jérôme, ROHE Oliver, *A fendre le cœur le plus dur*, Paris, Inculte, 2015

° Thèses :

- Sur la presse française et tunisienne pendant la guerre italo-turque :

- YACOUB Taoufik, *La presse française et tunisienne face à la guerre italo-turque*, Paris II, 1980

- Sur l'utilisation de la photographie dans la presse au XIXe siècle :

- GERVAIS Thierry, *L'illustration photographique, naissance du spectacle de l'information (1843-1914)*, Paris, EHESS, 2007

| | |
|---|-----|
| <i>Introduction</i> | 6 |
| Première partie : | 18 |
| Trois correspondants de guerre italophiles..... | 18 |
| Chapitre I :..... | 19 |
| Un discours, trois expériences..... | 19 |
| 1. Chéreau : faire remonter l'estime de l'Italie dans l'opinion européenne :..... | 21 |
| 2. Bevione : défendre le projet nationaliste italien à tout prix : | 26 |
| 3. Carrère : un amoureux de l'Italie au discours italophile modéré :..... | 31 |
| Chapitre II : | 39 |
| La couverture médiatique d'un conflit lointain | 39 |
| 1. Essor du journalisme et de la presse d'information :..... | 40 |
| 2. Les « grands reporters », une élite journalistique façonnée par les transformations de la presse écrite : | 45 |
| 3. La place de la guerre « italo-turque » dans <i>Le Matin</i> , <i>Le Temps</i> et <i>La Stampa</i> : | 51 |
| Chapitre III : | 58 |
| Informations manipulées, informations tronquées | 58 |
| 1. Le reporter et la censure italienne : | 60 |
| 2. Parti pris et manque d'objectivité : | 68 |
| 3. Le témoignage de la chose vue comme vérité absolue ? | 74 |
| Deuxième partie : | 80 |
| Le reporter italophile face à la violence italienne | 80 |
| Chapitre IV : | 81 |
| La mise en place et l'exercice de la violence dans les reportages italophiles : | 81 |
| 1. Les révoltes arabes des 23 et 26 octobre 1911 : point de départ de la violence : | 82 |
| 2. La réaction des correspondants italophiles face à la mise en place d'une violente répression : | 88 |
| 3. Les pendaisons en place publique du mois de décembre 1911 : | 96 |
| Chapitre V : | 104 |
| Contre-poids au discours italophile : l'indignation et la campagne anti-italienne..... | 104 |
| 1. Rupture entre correspondants à Tripoli et premières dénonciations de la violence italienne : | 106 |
| 2. <i>L'Humanité</i> : un quotidien français engagé dans la campagne de dénonciation des atrocités italiennes : | 113 |

| | |
|---|-----|
| 3. <i>Le socialisme comme vecteur politique de l'opposition à la guerre et à la violence</i> :... | 121 |
| Chapitre VI : | 127 |
| Justifier la violence..... | 127 |
| 1. <i>Inverser la tendance : les atrocités commises contre les soldats italiens</i> : | 129 |
| 2. <i>La trahison arabe, source de nécessaires représailles</i> : | 135 |
| 3. <i>La guerre « italo-turque », un conflit colonial comme les autres</i> : | 141 |
| Troisième partie :..... | 146 |
| Les représentations véhiculées | 146 |
| et la figure de l'envoyé spécial italophile en Italie | 146 |
| Chapitre VII :..... | 146 |
| Les représentations véhiculées par les articles des correspondants italophiles :..... | 146 |
| 1. <i>Les représentations médiatiques de l'armée italienne</i> : | 148 |
| 2. <i>Les représentations médiatiques de l'ennemi de l'Italie : entre diabolisation et dénigrement</i> : | 155 |
| 3. <i>Les représentations illustrées et photographiques de la guerre « italo-turque » dans la presse française</i> :..... | 161 |
| Chapitre VIII : | 174 |
| La représentation héroïque du reporter de guerre : | 174 |
| Jean Carrère, de journaliste à icône nationale en Italie : | 174 |
| 1. <i>Menaces et agression de Jean Carrère à Tripoli</i> : | 175 |
| a) <i>L'image de Jean Carrère dans le milieu journalistique français avant son agression</i> : | 175 |
| b) <i>« L'attentat » contre Jean Carrère décrit par la presse française et italienne</i> : | 177 |
| 2. <i>La figure de Jean Carrère comme icône nationale en Italie dans les représentations médiatiques</i> : | 182 |
| Conclusion..... | 190 |

Résumé :

Cette étude traite des rapports entre le reporter de guerre et l'événement qu'il couvre pour la presse française et italienne lors de la conquête coloniale de la Tripolitaine et de la Cyrénaïque par l'Italie à la fin de l'année 1911. À ce titre, trois reportages de guerre ont été étudiés sur les mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1911, qui constituent les quatre mois décisifs de ce conflit que la presse française nommera rapidement la guerre « italo-turque. » Ces trois reportages ont été écrits à Tripoli par trois hommes envoyés par différentes rédactions sur le théâtre de la guerre : Jean Carrère du *Temps*, Gaston Chéreau du *Matin* et Giuseppe Bevione de *La Stampa*. Deux reporters français et un reporter italien, dont les comptes rendus a propos du conflit s'avèrent être ouvertement « italo-philés. » Dans un contexte d'essor de la presse écrite et des débuts du reportage de guerre en Europe, la nature de ces reportages interroge ainsi sur le rôle du reporter dans le conflit. Plus qu'un simple observateur impartial des événements, relatant une actualité vécue, les reportages de ces trois hommes traduisent d'un parti pris, d'un manque d'objectivité et d'une manipulation de l'événement dans les représentations de celui-ci qu'ils véhiculent à travers la presse quotidienne française et italienne. Cela témoigne ainsi de la force d'impact du reportage de guerre lorsque le conflit s'avère lointain et insaisissable autrement que par la presse, seul médias de l'époque, pour les populations européennes. À leur façon et dans le contexte médiatique particulier de la guerre « italo-turque », face à la violence coloniale, à la censure, à l'opposition de certains reporters anglophones ou germanophones, Chéreau, Bevione et Carrère refont cette guerre dans les colonnes des journaux avec lesquels ils collaborent.

Sintesi :

Questo studio si occupa del rapporto tra il reporter di guerra e l'evento che scrive per la stampa francese e italiana durante la conquista coloniale della Tripolitania e della Cirenaica dall'Italia alla fine dell'anno 1911. Per questo, tre notizie di guerra sono stati studiate nei mesi di settembre, ottobre, novembre e dicembre 1911, che costituiscono i quattro mesi decisivi di questo conflitto che la stampa francese nominerà rapidamente la guerra « italo-turca. » Queste tre notizie sono stati scritte a Tripoli da tre uomini inviati per differenti redazioni sul teatro della guerra : Jean Carrère del *Temps*, Gaston Chéreau del *Matin* e Giuseppe Bevione della *Stampa*. Due reporters francesi e uno italiano, di cui i resoconti del conflitto si rivelano essere apertamente favorevoli all'Italia. In un contesto di sviluppo della stampa e degli inizi della corrispondenza giornalistica di guerra in Europa, la natura di queste corrispondenze interroga sul ruolo del giornalista nel conflitto. Più di un semplice osservatore imparziale dagli eventi, riferendo un'attualità vissuta, gli articoli di questi tre uomini traducono di un partito-preso, di una mancanza di obiettività e di una manipolazione dall'evento nelle rappresentanze che diffondono nella stampa quotidiana francese o italiana. Questo testimonia della forza di impatto del giornalismo di guerra quando il conflitto si rivela lontano inafferrabile diversamente che par la stampa, solo media dell'epoca, per la popolazione europea. A loro modo e nel contesto mediatico particolare della guerra « italo-turca », fronte alla violenza coloniale, alla censure, all'opposizione di certi giornalisti inglesi o ancora tedeschi, Chéreau, Bevione e Carrère rifacendo questa guerra nella stampa con la quale collaborano.

Mots clés : guerre « italo-turque », presse, reportage de guerre, violence coloniale, représentations médiatiques, Gaston Chérau, Jean Carrère, Giuseppe Bevione.

Parole chiave : guerra « italo-turca », stampa, giornalismo di guerra, violenza coloniale, rappresentazioni mediatiche, Gaston Chérau, Jean Carrère, Giuseppe Bevione